



A.A.M.I.

E.A.I.

Avenue Lepic

34274 MONTPELLIER

CEDEX 3

# Musée de l'Infanterie

Bulletin de l'Association des Amis du

1<sup>er</sup> semestre 2007 - N° 52

MAURICE FOUSSAINT





# Sommaire

pages

- 1 **Le mot du président**  
Jean-Claude Monnet
- 2 **Chanson**  
Sidi-Brahim
- 4 **L'avant-garde des Chasseurs**  
André Pagès
- 10 **Les Chasseurs d'Orléans, juillet 1842-mars 1848**  
Jean-Pierre Renaud
- 13 **La naissance des Troupes alpines, une nécessité stratégique, un outil remarquablement adapté**  
Jean-Pierre Martin
- 18 **L'épée des Diables bleus. Les Alpains dans la Grande Guerre**  
Benoît Deleuze
- 25 **Esprit de corps, traditions et esprit de résistance. Le 6<sup>e</sup> BCA (1940-1945)**  
Henri Béraud
- 17 et 29 **Pour en savoir plus**  
Jean-Pierre Renaud
- 30 **Des "Chasseurs alpins" aux "Troupes de montagne" : Une vocation de troupe d'élite éclipsée... aujourd'hui réaffirmée**  
Jean-Pierre Bachelet
- 37 **Cent ans d'évolution dans la tenue des troupes de montagne quand le milieu dicte les règles**  
Yann Domenech
- 40 **Traditions sonores des Chasseurs**  
Jean-Pierre Reynaud

MUSÉE DE L'INFANTERIE



MONTPELLIER

CORRESPONDANCE:  
Association des Amis  
du Musée de l'Infanterie

E.A.I.  
34274 MONTPELLIER  
Cedex 3  
Tel./fax : 04 67 16 50 49  
Pnia : 821 341 50 49

COTISATION 25 €  
C.C.P. 2126 - 92 H Montpellier

## Directeur :

Général de Div (2S) Jean-Claude MONNET

## Rédacteur en chef :

Lieutenant-colonel (ER) Jean-Pierre RENAUD

## Direction rédaction maquette :

Professeur André PAGES  
Madame Fabienne PRIOLAU

## réalisation :

Point de Reprographie E.A.I.  
ISSN : 0984 - 4392

Tirage : 1 500 exemplaires

## Pour en savoir plus sur les Chasseurs

### Articles parus dans les bulletins de l'AAMI

- «Variations sur certaines traditions des chasseurs à pied », colonel (er) P. Carles in Bulletin de l'AAMI n°9 - 1986 ;
- «La couleur bleue et les chasseurs alpins», colonel P. Carles in Bulletin de l'AAMI n°11-1987

### Articles et Ouvrages

- Etudes sur le combat. Combat antique et combat moderne par Charles Ardant du Picq. Paris, éditions Champ libre, 1978 - 236 p., appendice III «De l'emploi de la carabine et des chasseurs» (p.196-209).
- «Les Chasseurs pyrénéens» par Yves Barjaud in RHA n°4-1985, pp.113-124
- Les Troupes de montagne RHA n°1-1988.
- Guerre en montagne. Renouveau tactique par les lieutenants-colonels Hervé de Courrèges, Pierre-joseph Givre et Nicolas Le Nen. Paris, Economica, 2007.

## Le mot de la rédaction

Dans les numéros thématiques, nos lecteurs ont pu constater des lacunes et les regretter à juste titre. Par exemple dans le Bulletin consacré aux Sahariens ne figuraient ni les Compagnies portées de la Légion ni certaines unités de la Coloniale. Des remarques similaires peuvent être formulées pour le présent numéro sur les Chasseurs.

Ces omissions ne sont pas le résultat d'une sélection arbitraire, mais de l'absence d'envoi à la rédaction d'articles en rapport avec les sujets manquants. Nous sollicitons toujours la collaboration des membres de l'A. A.M.I aussi bien que d'associations ou de Musées militaires, mais le nombre de réponses est le plus souvent minime. Aussi proposons-nous dès maintenant le thème du bulletin de mai 2008 : les Tirailleurs, dans l'espoir de susciter une forte participation. On n'oubliera, évidemment pas, qu'il y aura bientôt 157 ans que Napoléon III créait les Tirailleurs sénégalais à Plombières-les-Bains (Décret du 21 juillet 1857).

Notre couverture : "Sidi-Brahim", gouache de Maurice Toussaint (collection particulière)



# AAMI



Général de division (2S)  
Jean-Claude MONNET

## Le mot du Président

J'ai succédé au Général de Castet le 13 mars dernier. Je mesure depuis, combien la fonction de président de notre association demande d'implication personnelle et de disponibilité. Je lui rends ici hommage pour son travail pendant les sept dernières années.

Et maintenant ?

Il s'agit de toujours garder nos objectifs en vue : enrichir et restaurer les collections, développer le rayonnement du musée, favoriser l'enseignement de l'histoire. Il faut donc des idées, du pragmatisme, de l'énergie et surtout de l'argent.

Pour cela l'AAMI doit certes exploiter les forces tirées de l'arrivée de nouveaux membres au conseil d'administration ; ils renforceront l'équipe en place. Mais chacun d'entre nous doit aussi se sentir concerné par la recherche de nouveaux adhérents, de nouveaux visiteurs, de nouveaux annonceurs dans le bulletin et de nouveaux mécènes. Je vous demande donc de vous mobiliser intellectuellement et physiquement pour relancer notre action.

En avant !

# MONTPELLIER





## SIDI BRAHIM



Francs chasseurs har-dis com-pa-gnons Voi-ci ve-nir le jour de



gloi — re En-ten-dez l'ap-pel du clai-ron Qui vous pré-



-sa-ge la vic-toi — re Vo-lez in-tré-pi-des sol-



-dats, La France est là qui vous re-gar — de Quand son-ne



l'heu-re du com-bat, Vo-tre place est à l'a-vant gar — de.



En a — vant ! Bra-ves ba-tail — lons — Ja —



-loux de votre in-dé-pen-dan — ce. Si l'en-ne-



-mi vers nous s'a — van — ce : Mar-chons, — mar-



chons, — mar-chons — Mort aux en-ne-



-mis — de la Fran — ce ! —



### Refrain

En avant, braves bataillons,  
Jaloux de notre indépendance,  
Si l'ennemi vers nous s'avance  
Marchons, marchons, marchons,  
Mort aux ennemis de la France. (bis)



### II

Quand votre pied rapide et sûr  
Rase le sol, franchit l'abîme,  
On croit voir, à travers l'azur  
L'aigle voler de cime en cime,  
Vous roulez en noirs tourbillons,  
Et parfois, limiers invisibles,  
Vous vous couchez dans les sillons  
Pour vous relever plus terribles.

### III

Aux champs où l'oued Had suit son cours,  
Sidi Brahim a vu nos frères,  
Un contre cent, lutter trois jours  
Contre des hordes sanguinaires,  
Ils sont tombés, silencieux,  
Sous le choc, comme une muraille ;  
Que leurs fantômes glorieux  
Guident nos pas dans la bataille.



### IV

Héros au courage inspiré,  
Nos pères conquièrent le monde,  
Et le monde régénéré  
En garde la face féconde !  
Nobles aïeux reposez-vous !  
Dormez dans vos couches austères,  
La France peut compter sur nous,  
Les fils seront dignes des pères !

Un cinquième couplet fut ajouté à ce chant patriotique  
après la guerre de 1870-1871

### V

Surprise un jour, frappée au cœur,  
France, tu tombas expirante,  
Le talon brutal du vainqueur  
Meurtrit ta poitrine sanglante.  
O France, relève le front  
Et lave le sang de la face,  
Nos pas bientôt réveilleront  
Les morts de Lorraine et d'Alsace.

*Extrait de Chansons de l'Armée française. Harmonisation de Marcel Orban,  
illustrations de Cassegrain. Etienne Chiron éditeur, s.d.*



# L'AVANT-GARDE DES CHASSEURS

Professeur André PAGÈS

En stricte filiation, les chasseurs sont les descendants des Tirailleurs de Vincennes, créés en 1837. Ils répondaient à la nécessité, pour les opérations en Algérie, d'une troupe agile, manœuvrant avec rapidité, au tir précis, adaptée à une guerre d'embuscades et d'escarmouches. Or, le même besoin s'était manifesté au cours de périodes antérieures de notre Histoire avec, pour conséquences, la formation d'unités offrant déjà ces caractéristiques. Il n'est, donc, pas abusif de voir en elles, sinon les ancêtres directs de nos chasseurs, du moins leurs précurseurs, formant, en quelque sorte, leur avant-garde dans le temps.

## Au son de la conque marine.

Les conditions particulières de la guerre en montagne sont à l'origine du prototype du chasseur. Lesdiguières en 1590, en Dauphiné, Louis XIII en 1642, en Roussillon, ont du faire appel, comme suppléants, à des autochtones que leur connaissance du pays, leur tenue adaptée aux courses en altitude et leur endurance de traqueurs de chamois rendaient tout-à-fait aptes à ce genre de combat. Les «coureurs» du premier, les «miquelets» du second se montrèrent suffisamment efficaces pour qu'en 1674 on en composa des formations plus élaborées, d'importance variable. Les Miquelets du Roussillon avaient 9 compagnies de 40 hommes chacune, alors que les Miquelets d'Aubenton n'étaient que 60 Bérnais. Les uns et les autres ne durèrent que 5 ans.

En 1684, nouvel essai avec les Fusiliers du Roussillon. D'emblée à 6 compagnies de 40 hommes, ils connaissent, après quel-



ques années d'interruption, un développement rapide avec 19 puis 24 et enfin, en 1694, 46 compagnies. Ils sont commandés par un terrible manchot, Monsieur

de Palmerolles, et marchent au son «d'une coquille de limaçon de mer». Cependant, malgré les services rendus que divers témoins attestent, 26 de leurs compagnies sont licenciées en 1696, les 20 autres l'année suivante. C'est alors que le marquis de Carrion-Nisas lève, sur leur modèle, un corps de fusiliers à son nom, opérant en Catalogne, dont l'existence s'achève en 1698. Lorsque les Camisards se soulèvent dans les Cévennes, les Compagnies franches du Languedoc sont créées pour les combattre en 1701. Au nombre de 8, chacune de 60 hommes, elles sont placées encore sous l'autorité de Monsieur de Palmerolles. L'année suivante, 33 nouvelles compagnies les renforcent et, en 1703, 17 de plus. C'est au début de cette année que 400 de ces miquelets précédés de leur chef, font leur entrée à Montpellier dont d'Aigrefeuille a laissé une description précise «Ils marchaient (écrit-il) sans tambour et sans épée, n'ayant qu'un



seul homme à leur tête qui cornait avec une coquille de mer en limaçon, semblable à celles des tritons qu'on représente dans les tableaux de marine». Peu de temps après, 200 de ces hommes devaient contribuer à bloquer net l'avance des camisards de Rolland à Pompignan, village à une quarantaine de km de Montpellier. Bien qu'ayant démontré leur capacité, le maréchal de Montrevel leur retira 18 compagnies pour former un bataillon de Fusiliers de montagne, réitérant cet emprunt pour les augmenter de 2 bataillons et, ainsi, en faire un régiment. De 1704 à 1706 s'y ajoutent 3 bataillons constitués à partir de 12 compagnies de déserteurs catalans. Ainsi, pour la 1<sup>re</sup> fois, on passait d'un groupe de partisans plus ou moins étoffé à une troupe réglée, dotée d'un état-major, spécialisée, qui opéra jusqu'en 1713. De leur côté, la révolte cévenole réduite, les compagnies franches du Languedoc seront employées au maintien de l'ordre dans la région, passant de 44 à 16 peu de temps avant d'être licenciées en 1716. Pendant cette période de 1703 à 1714, les compagnies franches s'étaient multipliées, tant en Cévennes (Fusiliers de montagne de Delio) que dans les Pyrénées (mignons de Noailles, de Joffre, de Bélair, de Torrès). Peu disciplinées, portées au pillage, elles avaient toutes disparues en 1714. Mais certains de leurs chefs, 4 ans plus tard, vont être mis à la tête de 3 compagnies franches de Fusiliers de montagne, chacune de 100 hommes, auxquelles vint se joindre une 4<sup>e</sup> en 1719, l'ensemble devenant bataillon à 12 compagnies. Un nouvel apport de 2 bataillons et de 30 dra-

gons le transforme en régiment d'Arquebusiers du Roussillon à 10 compagnies de 50 hommes. Avec l'adjonction de cavaliers, cette unité prend place parmi les Troupes légères mixtes qui se multiplieront à partir d'environ 1740. Les Arquebusiers, ayant perdu un bataillon et leurs dragons au combat, sont réorganisés en 5 bataillons à 12 compagnies de 50 hommes, acheminés à Marseille pour participer au cordon sanitaire imposé par la peste de 1720. Ils y seront victimes de l'épidémie et anéantis. A ce moment, le regroupement d'une compagnie franche et de 3 bataillons de miquelets catalans permet de créer un régiment dit de Miquelets espagnols fort de 4 500 hommes dont l'existence fut éphémère. En 1739, la compagnie des Arquebusiers d'Aygouin, 100 au total, est levée en Roussillon, mais pour opérer en Corse où elle reste jusqu'en 1748. Réduite, alors, à 40 hommes, elle est versée dans le régiment des Fusiliers de montagne, mis sur pied 4 ans auparavant en Roussillon, Cerdagne et pays de Foix, avec 2 bataillons à 12 compagnies de 50 hommes. Destiné à l'armée des Alpes, il se distingue pendant la campagne d'Italie. En 1747, il n'a plus qu'un seul bataillon de 720 fusiliers aux ordres de Monsieur de Torrès, un an plus tard ils ne sont que 120 en 3 compagnies. Après avoir brillamment participé à la prise de Minorque (1756) cette unité disparaît en 1763. Avec elle, on peut raisonnablement clore la liste des précurseurs des chasseurs alpins.

### Au son du cor de chasse

Ceux des chasseurs à pied doivent être cherchés parmi les



Troupes légères d'avant 1789, non spécialisées dans les opérations en montagne comme les précédentes. Ces formations, comme le précisait, en 1759, le maréchal de Belle Isle, étaient «faites pour la petite guerre, éclairer l'ennemi, faire l'avant-garde, enlever les petits postes, couvrir et faciliter les marches...» Pour ce genre de missions, La Croix, en 1690 déjà, avait levé une compagnie franche ayant la particularité d'associer 100 fusiliers à 100 dragons, inaugurant ainsi le système des troupes légères mixtes. Elle reprit du service, renforcée, pendant la guerre de Succession d'Espagne (1701-1714) et servira de modèle à 5 formations bivalentes lors de celle de Succession de Pologne (1733-1738).

La guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) provoque l'accroissement des Troupes légères, notamment mixtes,



avec, entres autres, celle de J. Ch. Fischer. Ce palefrenier du marquis d'Armentières, se trouvant dans la domesticité de celui-ci au siège de Prague, en 1741, fut exaspéré par les coups de main autrichiens sur les chevaux au pâturage. Réunissant quelques volontaires parmi les gens de sa condition, il s'y opposa avec tant de succès qu'il attira l'attention du commandement. Aussi, 2 ans plus tard, sur proposition du maréchal de Noailles, est-il nommé capitaine réformé dans la compagnie franche de Bayet, artifice administratif qui le laisse libre d'agir à sa guise avec ses propres hommes qu'il a doté de cors de chasse. Leurs mérites seront reconnus bien vite et, sous le nom de Chasseurs de Fischer, ils deviennent une compagnie franche de 45 fantassins et 15 cavaliers. Avec eux, c'est la 1<sup>re</sup> fois que le mot chasseur apparaît dans l'armée française et on notera que les chasseurs à pied sont, dans cette troupe, 3 fois plus nombreux que ceux à cheval. Cette prédominance persistera, à travers les variations de l'effectif, jusqu'en 1756 où les cavaliers l'emportent, mais brièvement, car dès l'année suivante, ils sont à égalité avec les fantassins. De sorte que Fischer, souvent évoqué à l'origine des chasseurs à cheval, l'est tout autant, sinon plus, des chasseurs à pied. Leurs exploits sont aussi nombreux que connus et leur chef sera promu lieutenant-colonel en 1747, brigadier et chevalier du Mérite militaire en 1759. Privé de sa compagnie, transformé en dragons-chasseurs de Conflans en 1761, épuisé par ses campagnes, il meurt un an plus tard. Pendant cette guerre, des nombreu-

ses troupes légères apparues, seules celles levées, en 1747, par Sabattier, en Cévennes, et par Colonne, en Dauphiné, comprennent des chasseurs à pied. De même, lors de la guerre de 7 ans, elle aussi marquée par une prolifération de telles unités, il n'y a que la compagnie franche de Monet qui comprend chasseurs à pied, chasseurs à cheval et hussards et celle de Poncet qui est exclusivement composée de chasseurs à pied.

Toutes deux, créées en 1761, cesseront d'exister, la 1<sup>re</sup> en 1762, la 2<sup>e</sup> l'année suivante.

Par contre, pendant ce conflit, 2 essais particuliers furent tentés. Le 1<sup>er</sup> consista à adjoindre aux régiments de hussards de Bercheny et de Turpin, en 1760, une compagnie de chasseurs à pied, de Dorigny pour le 1<sup>er</sup>, de Grandpré pour le second. Cette expérience fut interrompue au bout d'un an. C'est au maréchal de Broglie qu'est dû une tentative différente. S'inspirant de l'initiative de certains colonels sélectionnant dans chaque compagnie 3 fusiliers bons tireurs pour remplir les missions confiées d'ordinaire aux troupes légères et baptisés chasseurs, il réunit tous ces derniers en une compagnie distincte dans son armée. Son exemple fut suivi et, à la fin de la guerre, il y avait dans tous les régiments une compagnie de chasseurs par bataillon, mais cette organisation ne fut pas conservée après la fin des hostilités. Avec elle arriva aussi la suppression de corps francs, mis à part les Volontaires de Clermont-Prince et ceux de Soubise. Avec les éléments des unités licenciées furent constituées 4 légions : Royale, de Flandre, de Haynault et de Con-



flans, toutes mixtes, mais sans chasseurs. Il en fut de même pour les 3 Légions créées entre 1765 et 1769. L'ordonnance du 25 mars 1776 les supprima toutes, mais, de leurs fantassins elle constitua des compagnies de chasseurs dans les bataillons des régiments d'infanterie. Quant aux cavaliers des Légions, elle en fit 24 escadrons de chasseurs à cheval, placés à la suite des 24 régiments de dragons alors existants. Trois ans plus tard, ils en furent retirés, devenant des régiments de chasseurs à cheval autonomes, numérotés de 1 à 6. Enfin, en 1784, par un curieux retour à la conception des troupes légères mixtes, chacun de ces régiments fut associé à un bataillon de 4 compagnies de chasseurs à pied créé à cette occasion. Ainsi composées, ces unités reçoivent le nom de Chasseurs des Alpes, des Pyrénées, des Vosges, des Cévennes,



du Gévaudan et des Ardennes. Quatre ans s'écoulaient avant un ultime avatar : les 6 bataillons deviennent indépendants et comme, au même moment, les régiments d'infanterie Royal italien, Royal corse et de Montréal sont réformés, ils permettent de constituer 6 nouveaux bataillons de chasseurs à pied. Chacun des 12 reçoit un nom nouveau : le 1<sup>er</sup> celui de Chasseurs royaux de Provence, le 2<sup>e</sup> de Chasseurs royaux du Dauphiné, le 3<sup>e</sup> de Chasseurs royaux de Corse, le 4<sup>e</sup> de Chasseurs corses, le 5<sup>e</sup> de Chasseurs cantabres, le 6<sup>e</sup> de Chasseurs bretons, le 7<sup>e</sup> de Chasseurs royaux d'Auvergne, le 8<sup>e</sup> des Vosges, le 9<sup>e</sup> des Cévennes, le 10<sup>e</sup> du Gévaudan, le 11<sup>e</sup> des Ardennes et le 12<sup>e</sup> du Roussillon. Chacun d'eux est à 4 Cies de 108 hommes. Ainsi, après bien des vicissitudes prend fin la préhistoire des chasseurs à pied, débouchant sur l'infanterie légère de la Révolution. En détailler les exploits était impossible dans le cadre restreint de cet article, mais si nous n'envisageons que la guerre de 7 ans «où nos victoires furent rares, où nous fûmes si souvent tournés, surpris, battus, les troupes légères, par leur audace et leur courage surent apporter à nos armes une compensation à nos défaites» (Sapin-Lignièrès).

### Du folklore à l'ordonnance

Durant toute leur existence les Troupes légères de montagne ont maintenu la tradition des supplétifs catalans du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans leur tenue, tout d'abord ces partisans portaient, évidemment, leur pittoresque costume régional. Il comportait d'abord un surtout appelé «gambato», sorte de vaste ca-

pote, habituellement jetée sur les épaules, manches flottantes, retenue uniquement par le bouton du haut. Ainsi se trouvait ménagée une grande liberté de mouvement, mais ce vêtement gris foncé et, semble-t-il, non doublé, pouvait être aisément enfilé en cas d'intempérie. Au dessous, le montagnard a une camisole rouge qui entre dans les «calsas», culotte très large, dite «à la marinière», bouffant sous le genou et laissant la jambe découverte. Il se chausse d'«espartillas», sandales de corde dont les rubans s'entrecroisent sur le mollet. Sa tête est couverte de la «barratina», bonnet de laine rouge, sous lequel les cheveux sont enserrés dans un filet, mode très répandue sur les 2 versants des Pyrénées. Nous savons qu'à leur entrée à Montpellier, en 1703, ces miquelets avaient un bonnet pointu rouge avec un nœud de ruban blanc à son extrémité et que, vers 1718, chez les Arquebusiers du Roussillon, le surtout reçut une doublure et des parements bleus. Lorsqu'en 1744 est créé le régiment des Fusiliers de montagne, ils reçoivent un uniforme, directement inspiré du costume local précédent. Qu'on en juge : surtout bleu avec doublure, collet et parements écarlates, «calsas» de toile écrue, partiellement recouverts, d'un tablier bleu bordé de rouge, «espartilles» à longs rubans bleus, mais le bonnet est remplacé par le tricorne bordé d'argent faux avec cocarde blanche. Cette tenue à la catalane ne pouvait perdurer jusqu'au licenciement du régiment en 1763, mais celle qui lui succéda n'en retient pas moins les caractères essentiels. Un manuscrit anonyme de 1751, conservé par la

Bibliothèque du Comité technique du Génie, à Paris, et auquel on fait souvent référence, nous en donne un aperçu. Mais comme l'a souligné, en 1957, B. Sevestre, les planches ont subi avec le temps une altération de la couleur bleue en un gris verdâtre. Compte tenu de cet arté-



fact, les Fusiliers de montagne ont alors un habit bleu à collet et parements rouges, 3 boutons blancs sur ces derniers, poches en travers également à 3 boutons. Veste rouge, culotte bleue, guêtres blanches réglementaires, mais avec les «espartilles» simplement lacées au coup de pied, tricorne bordé d'argent faux à cocarde blanche et rouge. Le filet à cheveux reste ainsi que la «barratina», légèrement modifiée comme bonnet de police. La Chesnaye Des Bois, en 1758, confirme cette description. Mais



ce sont l'équipement et l'armement qui concourent au maintien de la tradition régionaliste dans cet uniforme. La large plaque de cuir ou «pagal», supportant un ou 2 pistolets et une «dague», accrochée au ceinturon à gauche et soutenue par une courroie en baudrier, que les miquelets utilisaient, se transmet, en effet, intégralement, jusqu'à la disparition du régiment. En plus, le Fusilier de 1744 à un fournement d'une livre de poudre suspendu à une longue lanière et, sur le ventre, une poche de ceinture à 2 goussets, fermés chacun par une coulisse, l'ensemble protégé par une pattelette festonnée boutonnée. C'est vraisemblablement une réserve de balles, que remplace en 1751 une giberne réglementaire, mais le fournement demeure. Ce n'est que 6 ans plus tard qu'il disparaît, tandis que la giberne cède la place à une cartouche de ceinture, dont la pattelette s'orne de 3 fleurs de lys, son poids compensé par une bretelle. Pendant tout ce temps, le «pagal», resté en usage, s'est bordé de fran-

ges. On l'a dit, l'armement est aussi traditionnel. L'arme d'épaule est dans tous les textes appelée «escopette», c'est la traduction littérale du terme «escopeta» qui, en espagnol, signifie «fusil de chasse», alors qu'en France il s'applique à une variété de tromblon. De fait, les miquelets se servaient d'un fusil long de 5 pieds (1,65 m) muni d'une platine «patilla», robuste et sûre, que le XIX<sup>e</sup> siècle baptisera tout naturellement «à la miquelet», nom qui lui reste. La crosse est typiquement catalane avec un bord inférieur fortement concave et un nez de busc très

marqué pour le pouce. Le pontet de laiton, étiré vers l'arrière et quelque peu galbé, complète la note ibérique. Cette arme, parfois dite «gispe», est, selon certains, rayée. On peut toutefois en douter, des spécialistes de l'arquebuserie espagnole, comme Neal, affirmant que les canons sont restés lisses en Espagne jusqu'à une période tardive. Quant aux pistolets, bien visibles sur des gravures, leur forme assez ramassée, leur platine «à la miquelet» et leur crosse terminée en boule en font manifestement des productions de Ripoll, centre armurier célèbre au nord de Barcelone. Les textes les plus anciens ne mentionnent pas de bayonnette, mais font état de longues «dagues». Il s'agit en fait de bayonnettes-bouchons depuis longtemps utilisées à la chasse. Comme la bayonnette à douille n'a été attribuée à l'infanterie régulière qu'en 1703, on comprend qu'il fallut plus longtemps pour que les Troupes légères de montagne en soient dotées.

### Voués au vert

Dans l'infanterie de l'Ancien régime, le vert apparaît exclusivement comme couleur distinctive sur le blanc gris de l'uniforme de rares régiments et de façon transitoire. En le donnant comme couleur de fond à ses hommes, Fischer innove et elle restera spécifique des chasseurs jusque dans le règlement provisoire de 1791. Les dragons et les hussards s'en empareront, par la suite, après la mort de Fischer, mais la nuance «vert-chasseur» restera longtemps dans le vocabulaire de l'uniformologie.

L'ordonnance du 1<sup>er</sup> novembre 1743 donne aux chasseurs à

pied du corps de Fischer, qu'elle officialise, un justaucorps, une veste et une culotte de drap vert, avec des bottines de cuir, ce qui implique que la culotte est «à la hongroise». Leur coiffure est qualifiée de «chapeau uni», terme vague, mais compte tenu de l'uniforme «en hussards» dont ce même texte dote ses chasseurs à cheval, on s'accorde à voir dans ce chapeau un même shako sans visière, d'origine également magyare, baptisé mirliton populairement, commun à tous. C'est un tronc de cône à petite section supérieure, autour duquel s'enroule une flamme triangulaire dont l'extrémité reste flottante. Sur le côté gauche est fixé une cocarde, noire à l'origine, blanche plus tard et, sans doute, une aigrette également blanche. Certains illustrateurs du XX<sup>e</sup> siècle ont représenté ce couvre-chef vert, mais, sur les documents du





XVIII<sup>e</sup> siècle, celui des chasseurs à cheval de Fischer est noir. Il paraît donc probable qu'il en était de même pour ses chasseurs à pied. Ceux-ci avaient pour équipement une giberne et un fournilment, pour armes une carabine (donc rayée), une bayonnette, un pistolet et un sabre.

Les chasseurs à pied de Saubattier, levés en Cévennes, en 1747, comme ceux de Colonne, levés en Dauphiné la même année, sont pareillement vêtus : justaucorps, doublure et parements verts, 3 boutons jaunes sur ces derniers, poches en long à 3 boutons aussi, collet rouge, patte d'épaule de drap du fond à gauche, veste et culotte rouges, tricorne bordé d'or faux avec cocarde blanche. Fusil, baïonnette portée au ceinturon, un pistolet. Giberne et fournilment. Treize ans plus tard, les chasseurs à pied de Dorigny et de Grandpré semblent rompre avec la tradition. Si l'on se souvient que ces 2 unités sont spécialement créées pour être associées aux hussards de Bercheny et de Turpin, on comprend que ces fantassins aient reçu une tenue du même bleu céleste que ces cavaliers, ainsi que leurs distinctives rouge et noire respectives. En somme on a affaire à des hussards à pied (le mot apparaîtra bien plus tard), plutôt qu'à des chasseurs. Par contre, c'est bien ceux-ci qui forment entièrement le corps de Poncet, vêtus d'un manteau vert à collet jaune, d'une veste verte à demi bavaroise et petits parements jaunes, d'une culotte verte. Les boutons sont blancs, les guêtres jaunes. Chasseurs à pied, aussi, dans le corps de Monet, où ils coexistent avec chasseurs à cheval et hussards,

portant habit, gilet et culotte de drap vert avec des guêtres blanches et mirliton vert à flamme blanche, liserée de vert dont le devant s'orne du monogramme royal brodé en vert. Le fournilment est jaune, ils sont armés d'une longue carabine (donc rayée) avec «un couteau à manche formant bayonnette», sans doute l'ancienne bayonnette bouchon.

Parmi les réformes qui suivirent la guerre de 7 ans figure la disparition des chasseurs à pied. Ce n'est qu'en 1784, le concept de troupe légère mixte redevenant d'actualité, qu'on en créa 6 bataillons pour les adjoindre, comme on l'a vu, aux régiments de chasseurs à cheval de 1779. D'abord vêtus comme ces derniers, à quelques détails près habit à collet vert, doublure, revers et parements écarlates (chasseurs des Alpes), cramois (des Pyrénées), jaunes (des Vosges), chamois (des Cévennes), aurore (du Gévaudan), blancs (des Ardennes), veste et culotte chamois, épaulette à fond blanc losangée de la distinctive à droite, chapeau bordé de noir avec cocarde blanche et houppe à la couleur de la compagnie, ils reçoivent, en 1786, l'habit de l'infanterie. Celui-ci reste toujours vert avec la même répartition de la distinctive, mais les retroussis portent un cor de chasse en drap vert, les épaulettes de laine blanche sont losangées de la distinctive et des demi-guêtres sont taillées en forme de bottes à la hussarde. Veste et culotte deviennent vertes. Enfin, ils sont coiffés d'un très original «chapeau à visière» dont les bords latéraux, relevés, sont fixés à la coiffe avec à gauche, cocarde blanche et houppe



plate de la compagnie. Fusil, bayonnette, giberne et sabre. Devenus autonomes et renforcés 4 ans après, leur uniforme vert, afin de différencier chacun des 12 bataillons, va recevoir une des distinctives suivantes : écarlate, jonquille, rose ou cramois, répartie différemment entre collet, parements et leurs pattes, retroussis, doublure et liseré des épaulettes. Veste et culotte sont à nouveau chamois. Avec le règlement provisoire de 1791, elles deviennent blanches, tandis que revers et pattes de parement de l'habit sont lisérés de la couleur distinctive, le chapeau étant remplacé par le casque de cuir à chenille de l'infanterie, qui est aussi donné aux chasseurs à cheval, seuls, dans la cavalerie, comme pour rappeler leur communauté d'origine. Désormais, place aux chasseurs en bleu, malgré un très bref retour du vert en 1818-1819. ■



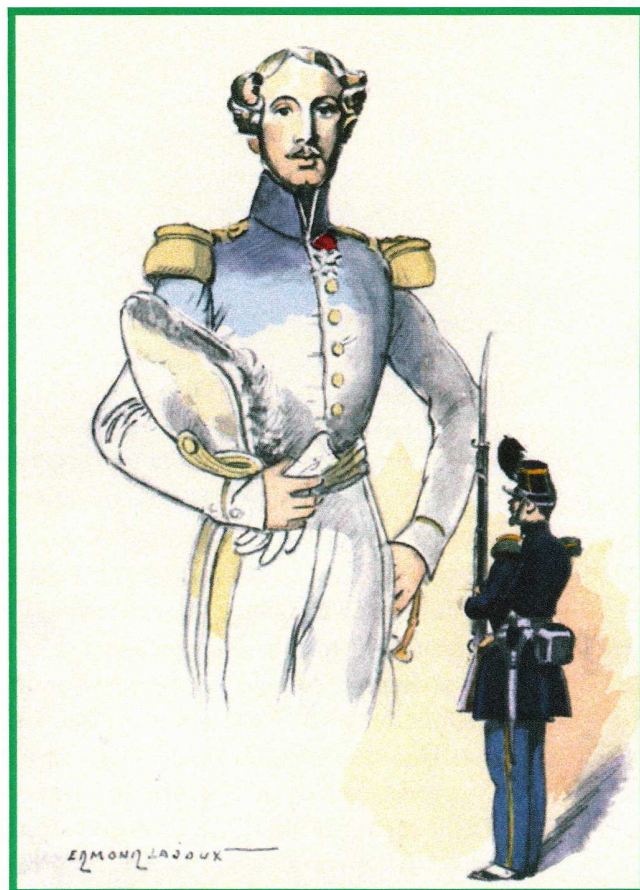
# LES CHASSEURS D'ORLÉANS, JUILLET 1842- MARS 1848

Lieutenant-colonel (er) Jean-Pierre RENAUD  
président du CHMEDN

Les Chasseurs d'Orléans ont porté ce nom de juillet 1842 à mars 1848. C'est en 1837 que le duc d'Orléans obtient de son père, le roi Louis-Philippe<sup>1</sup>, le feu vert pour créer une compagnie dite de «Chasseurs d'essai». Cette compagnie est dotée d'un nouvel uniforme et d'équipements distinctifs du reste des unités de l'Infanterie dont la carabine Delvigne-Pontcharra<sup>2</sup>. Le 14 novembre 1838, on passe à l'étape suivante, celle de la création d'un «bataillon provisoire de tirailleurs» à 6 Cies qui devient Bataillon de tirailleurs de Vincennes par l'ordonnance du 28 août 1839.

Dès le 25 janvier 1840, quatre compagnies partent pour l'Algérie où Abd-El-Kader avait repris les hostilités. Ce bataillon est intégré dans la 1<sup>re</sup> brigade du général d'Houdelot (1<sup>re</sup> division commandée par le duc d'Orléans) ; il prend part à l'expédition de Médéa du 26 avril au 26 mai et combat brillamment le 4 mai, à la Chiffa, le 12 mai au col de Mouzaïa, le 20 mai au bois des Oliviers.

Le 28 septembre 1840, une ordonnance crée 10 bataillons de chasseurs à pied, le bataillon déjà existant prend le n°1. Ils se constituent progressivement au camp d'Helfaut, près de Saint-Omer il faut plusieurs mois pour les équiper, dans l'attente des nouveaux uniformes les Chasseurs conservent leur uniforme et leur arme d'origine. En mars 1841, les bataillons avec



Le Duc d'Orléans. Edmond Lajoux in *Pages de gloire des Chasseurs* recueillies par le Cdt. Jeanneret. Editions Valmont, 1958.

leur chef rejoignent leurs garnisons respectives : 1<sup>er</sup> (Ladmiraud) Metz ; 2<sup>e</sup> (Faivre) Vincennes ; 3<sup>e</sup> (Camou) Alger ; 4<sup>e</sup> (de Bousingen) Besançon ; 5<sup>e</sup> (Mellinet) et 6<sup>e</sup> (Forey) Oran ; 7<sup>e</sup> (Répond) Strasbourg ; 8<sup>e</sup> (Urich) Oran ; 9<sup>e</sup> (Clôre) Toulouse et 10<sup>e</sup> (de Mac Mahon) Alger. Ainsi la moitié de ces bataillons tiendra garnison en Algérie.

Selon le colonel Azan, «L'uniforme des nouveaux bataillons devint rapidement populaire. Les Chasseurs portaient la capote bleu de roi avec passe-pois jaunes, plissée à la taille et bou-tonnant droit ; les épaulettes vertes ; le pantalon

(1) Louis-Philippe 1<sup>er</sup> (Paris 1773-Clairemont Grande-Bretagne, 1850), roi des Français (1830-1848), fils de Louis-Philippe d'Orléans, dit Philippe-Égalité, et de Louise-Marie de Bourbon-Penthièvre.

(2) Voir les articles «L'instruction du tir de l'infanterie. L'ère du tir rationnel. L'École de Vincennes» par le colonel (er) P. Carles in *Bulletin de l'AAMI* n°23-2<sup>e</sup> semestre 1992 (p. 3-13) et «L'armement des Chasseurs à pied 1837-1866» par Louis Delpérier in *Traditions* n°64, p. 34-40 pour la carabine Delvigne-Pontcharra qui fut remplacée en 1840 par la carabine Thierry dite «de munition».



gris de fer foncé à plis enfermé dans la guêtre blanche ; le shako de cuir avec pompon sphérique en laine verte ; ils avaient un harnachement en cuir noir, et étaient munis d'un petit manteau à rotonde en toile vernie noire. Ils étaient tenus de porter la barbe en pointe et les moustaches longues.»<sup>3</sup>. Cette capote est, en fait, une tunique à jupe fermée droit par 9 boutons et le shako en cuir de vache vernie des deux côtés, pour être imperméable, est recouvert de drap bleu de roi avec un galon en laine jonquille au pourtour supérieur de 2 cm de large et 3 passepoils jonquilles verticaux (1 derrière, 2 sur les côtés). La visière horizontale est également en cuir noir verni tout comme le bourdalou avec le numéro du bataillon en métal ; la mentonnière est en veau verni noir à boucle de fer noire. Quant à la cocarde, elle est en cuir estampé, rouge à l'extérieur, sous une ganse à 3 brins de tresse carrée en laine jonquille. Les épaulettes vertes ont la tournante jonquille. Les guêtres sont de deux types : en cuir et lacées et en toile et boutonnées.

Avant de rejoindre leurs garnisons, les 10 bataillons sont regroupés au cours de la deuxième quinzaine d'avril 1841 dans les environs de Paris (plaine de Saint-Ouen), pour manoeuvrer et effectuer des tirs devant le roi et le maréchal Soult, ministre de la Guerre. Le 4 mai 1841, sur la place du Carrousel, le roi remet le drapeau unique de l'arme au 2<sup>e</sup> bataillon qui tient garnison à Vincennes. Le 10 juillet 1842, alors qu'il se rend à Neuilly pour faire ses adieux à sa famille, le duc d'Orléans chute de cheval et meurt quelques heures plus tard ; c'est en hommage aux liens étroits que le duc d'Orléans entretenait avec ses chasseurs que le roi donne aux dix bataillons le nom de chasseurs d'Orléans (ordonnance du 19 juillet 1842).

Le 22 juillet 1845 une ordonnance royale précise l'emploi des chasseurs d'Orléans, les sonneries et refrains des 10 bataillons, en voici quelques extraits : «Le service d'avant-postes



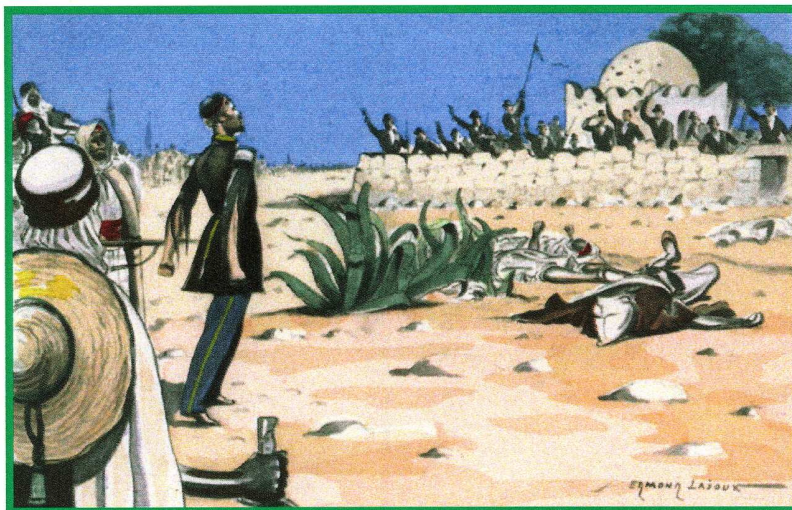
Chasseur d'Orléans. Illustration d'E. Lajoux in *Les Africains*, texte de Mac Orlan. Guilhot, 1944.

et de tirailleurs pour lequel les bataillons de chasseurs d'Orléans ont été organisés, exige l'exécution de mouvements autres que ceux consacrés pour l'exercice et les manœuvres de l'infanterie ; par conséquent, il est indispensable de donner à ces bataillons une théorie spéciale, qui contienne toutes les prescriptions dont l'expérience a rendu l'adoption nécessaire, sans s'écarter toutefois des principes de l'ordonnance du 4 mars 1831, qu'il comporte de conserver religieusement dans l'armée<sup>4</sup>. [...] Les tirailleurs devront profiter avec intelligence de tous les abris, de tous les accidents de terrain, pour se dérober à la vue de l'ennemi et se couvrir de ses feux. Il arrivera souvent que les intervalles seront momentanément perdus, lorsqu'un abri deviendra commun à plusieurs hommes voisins ; mais quand le moment sera venu de le quitter, ils devront se hâter de regarnir la ligne, en re-

(3) L'Armée d'Afrique, N°31, janvier 1927 « Les chasseurs d'Orléans » par le colonel Paul Azan, p. 325-334 où nous avons recueillis tous les renseignements de cet article.

(4) On progresse, mais on voit qu'il faut toujours faire référence au passé !





Sidi Brahimi. E. Lajoux in *Pages de gloire des Chasseurs*

prenant leurs intervalles, afin de ne pas rester en groupe, exposés au feu de l'ennemi. [...] La mort des chefs d'une troupe pouvant apporter du désordre dans ses rangs, on recommandera aux meilleurs tireurs de viser de préférence les chefs ennemis<sup>5</sup>. » Cette ordonnance prévoit des bataillons à 8 compagnies, la 8<sup>e</sup> compagnie étant composée de soldats de 1<sup>re</sup> classe équipés de carabines d'où l'appellation de compagnie des carabiniers<sup>6</sup>. Au combat, ils doivent manœuvrer « au pas accéléré ou au pas de gymnastique, à l'exclusion du pas de course qui ne devait être employé qu'en cas d'absolue nécessité : dans leur exécution, les tirailleurs portaient l'arme de la manière qui leur était le plus commode. Les officiers et sous-officiers avaient le devoir de régler l'allure des chasseurs dans les mouvements rapides, de veiller à ce qu'ils ménagent leurs

forces, conservent leur sang-froid et profitent de tous les avantages du terrain » ; il y a donc une rupture avec l'esprit de l'alignement strict sous le feu de l'ennemi.

Cette même ordonnance explicitait les différentes sortes de ralliement pour résister à l'ennemi soit, **par quatre**, les hommes dos contre dos, deux à deux, dans la position de « la garde contre la cavalerie » « les pieds droits réunis formaient un carré et se servaient d'appui, tandis que les pieds gauches étaient en avant, **soit par demi-sections ou par sections**.

Selon Paul Azan, « Leurs camarades de l'Armée d'Afrique les appelaient *ventre à terre* à cause de leurs allures, et plus souvent *vitriers*, à cause du sac de toile cirée qui leur donnait une ressemblance avec les marchands de vitres ambulants. Les Indigènes qui les appelaient *lascars negros*, soldats noirs, à cause de la couleur sombre de leurs uniformes, ne parlaient d'eux qu'avec crainte et admiration ; ils les estimaient autant pour leur bravoure au combat que pour leur adresse au tir et leur rapidité à la marche. »

En 1848, la République proclamée entraîne la disparition du nom de « chasseurs d'Orléans », rien de devait rappeler l'ancienne dynastie. **Les « chasseurs d'Orléans » deviennent le 7 mars 1848 les « chasseurs à pied »**. Des six bataillons qui se trouvèrent en Algérie, le 6<sup>e</sup> et le 3<sup>e</sup> étaient déjà revenus en métropole, le 10<sup>e</sup> revint en mai 1848, le 5<sup>e</sup>, en avril 1850, le 9<sup>e</sup>, en décembre 1850 et le 8<sup>e</sup> en mai 1851. ■

(5) Les Japonais qui s'étaient fait un devoir de « tuer dix Américains avant de mourir » au cours de la bataille d'Iwo Jima, iront beaucoup plus loin en visant les infirmiers repérables par la musette (Unité 3) qu'ils portaient sur la poitrine : « ... plus il y aurait d'infirmiers américains tués, et plus il y aurait de Marines américains blessés agonisants, ne pouvant être secourus, se vidant de leur sang sur l'île. Pour un soldat japonais, il était encore plus judicieux de blesser un infirmier que de le tuer. Il savait en effet que les Marines faisaient grand cas de leurs infirmiers et qu'ils étaient prêts à tout pour les protéger, n'hésitant pas à se porter à leurs secours à plusieurs, et constituant ainsi autant de nouvelles cibles faciles à abattre [...] « unité 3, Unité 3 ! », criaient les instructeurs japonais à leurs soldats, montrant sur les photos de leurs services de renseignement les infirmiers de la Navy courant sur des champs de bataille. » in *Mémoires de nos pères* (p. 156-157) de James Bradley et Ron Powers adapté au cinéma par Clint Eastwood. A lire en urgence !

(6) Ils portaient en soutache une grenade jaune.

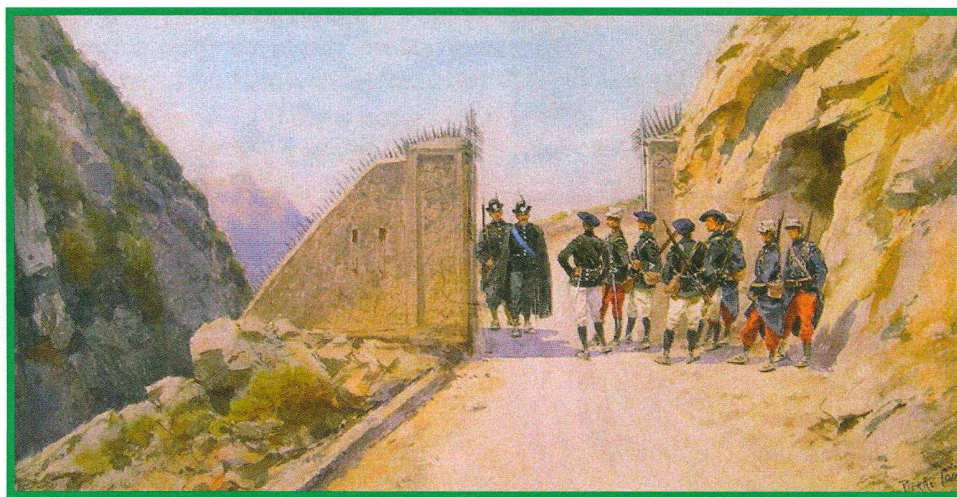


# LA NAISSANCE DES TROUPES ALPINES, UNE NÉCESSITÉ, STRATÉGIQUE, UN OUTIL REMARQUABLEMENT ADAPTÉ

Lieutenant-colonel (er) Jean-Pierre MARTIN

*La France est parmi les dernières arrivées dans l'enceinte des nations dotées de troupes de montagne<sup>1</sup>. Cela pourrait apparaître d'autant plus surprenant que les trois-quarts des frontières terrestres de notre pays courent à travers des massifs, parfois très élevés, Pyrénées, Alpes, Jura, Vosges.*

*La raison en est à chercher dans son changement de posture géopolitique après le désastre de 1871. Longtemps nation dominante, qui exportait ses armées au-delà des frontières, la France d'après la défaite, dominée par son voisin allemand, se replie sur une stratégie purement défensive. Les troupes alpines n'ont dès lors d'autres ambitions que de dissuader l'Italie alliée au Reich de toute aventure militaire. Parfaitement adaptées à cette mission, les jeunes troupes alpines s'imposent rapidement comme l'une des composantes les plus valeureuses et les plus enviées de l'armée de la Belle époque.*



Alpini, Chasseurs alpins et fantassins à un poste-frontière - Aquarelle de P. Gauthier.

## Des milices briançonnaises à l'armée des Alpes

Dans les faits, la France n'avait pas attendu 1888 pour former des unités capables de se battre en montagne. Les besoins de la défense, en temps de guerre, conduisaient à lever des troupes à partir des populations autochtones, pour la durée de la campagne. Ces milices défendent leur frontière avec d'autant plus d'acharnement qu'elles connaissent le prix de la défaite et de l'invasion de leurs vallées.

Menées par des chefs habiles comme le duc de

Lesdiguières, les milices briançonnaises réussissent à défaire les troupes espagnoles du duc de Savoie, Charles-Emmanuel I<sup>er</sup>, lors des guerres de la Ligue. Les milices dauphinoises se battent valeureusement sous Catinat à l'occasion de la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1692-1693). De leur côté, les Savoyards utilisent les redoutables Vaudois comme guérilleros sur les arrières des armées françaises.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle est constitué, de façon éphémère, un Régiment de fusiliers de montagne, qui participe à la guerre de Succession d'Autriche. Il est démobilisé à la fin du conflit (1748).

La Révolution rallume l'incendie sur le front des Alpes, où révolutionnaires et sardes s'affron-

(1) Milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour les Tiroler Kaiserjäger autrichiens, 1872 pour les Alpini.





E. Lajoux  
in *Pages de gloire des Chasseurs*

tent durement, notamment sur les sommets de l'Authion et en vallée de la Roya (1793-1794). La Convention crée l'armée des Alpes, commandée par Kellermann. Celui-ci forme des bataillons de chasseurs capables de combattre dans la zone des hauts. La 1<sup>re</sup> campagne d'Italie de Bonaparte met un terme provisoire au conflit (1796-1797). Les chasseurs de montagne ne survivent pas à la chute de l'Empire.

Mais l'idée fait son chemin au long du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'ordonnance du 28 septembre 1840 confie au duc d'Orléans, fils du roi Louis-Philippe, la charge de mettre sur pied dix bataillons de chasseurs à pied. Sans posséder de spécificité montagne, ces formations inédites, armées de la nouvelle carabine Delvigne-Pontcharra, se distinguent de l'infanterie de ligne par leur mobilité, leur souplesse d'emploi, leur aptitude au combat décentralisé et

sur des terrains variés, et leur esprit de corps. Elles seront à l'origine des chasseurs alpins.

### 1871 : Repenser la défense de la France

Notre nation sort profondément meurtrie de l'écrasante défaite de 1871. Elle y a perdu 120 000 hommes, l'Alsace-Lorraine, ses frontières naturelles de l'Est ; l'effroyable guerre civile de la Commune a déchiré les esprits, et l'avenir politique de nos institutions est loin d'être tracé. Réduite à moins de quarante millions d'habitants, la France est sous la menace permanente du II<sup>e</sup> Reich, beaucoup plus peuplé et mieux industrialisé.

Les lois de 1873 et 1875 vont pourvoir à la nouvelle organisation et au mode de recrutement de notre armée, en instituant notamment la conscription. Le général Séré de Rivières se voit confier le nouveau système fortifié de nos frontières.

La France ne possède pas d'alliés sur le théâtre européen. Par contre elle compte un ennemi de plus avec l'hostilité de la jeune nation italienne, qui va rejoindre l'alliance militaire constituée par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie<sup>2</sup>. Les raisons de cette hostilité sont irrédentistes, le royaume italien n'ayant pas accepté le détachement de Nice et de la Savoie, mais s'inscrivent aussi dans le cadre de la compétition coloniale<sup>3</sup>. Or les Transalpins viennent d'élaborer un nouvel outil militaire, dès 1872, avec la création du corps des *Alpini*. Quinze compagnies d'active au départ, chiffre porté progressivement jusqu'à soixante-quinze en fin de siècle, et auquel il convient de rajouter trente-six bataillons de *bersaglieri*<sup>4</sup> à effectifs renforcés. L'armée italienne était ainsi capable de lancer 60 000 hommes de troupes d'élite sur notre frontière des Alpes.

Dès lors, un scénario catastrophique se dessine pour l'état-major français, celui d'une attaque coordonnée germano-italienne qui aurait menacé directement Lyon et tout le sud-est.

Pourtant, les autorités militaires vont longtemps tergiverser avant de prendre le problème à bras-le-corps, se contentant d'une défense à minima, axée sur les débouchés des grandes vallées. Il est vrai que tous les regards étaient braqués sur *la ligne bleue des Vosges*, et que le sud-est était considéré, à tort ou à raison, comme un front secondaire.

Il faut attendre les graves tensions du ministère Crispi en 1887, la rupture du traité de commerce franco-italien, et la visite triomphale du Kaiser à Rome en août 1888, pour qu'une réelle prise de conscience se fasse jour, et que l'armée française

(2) Qui prendra le nom, après l'adhésion de l'Italie en 1882, de *Triple alliance*, ou *Triplique*.

(3) Traité du Bardo de 1881, qui accorde le protectorat sur la Tunisie à la France, au détriment de l'Italie.

(4) L'équivalent de nos chasseurs à pied.



se dote enfin de moyens appropriés à la défense des Alpes.

### 1888 : Garder les Alpes

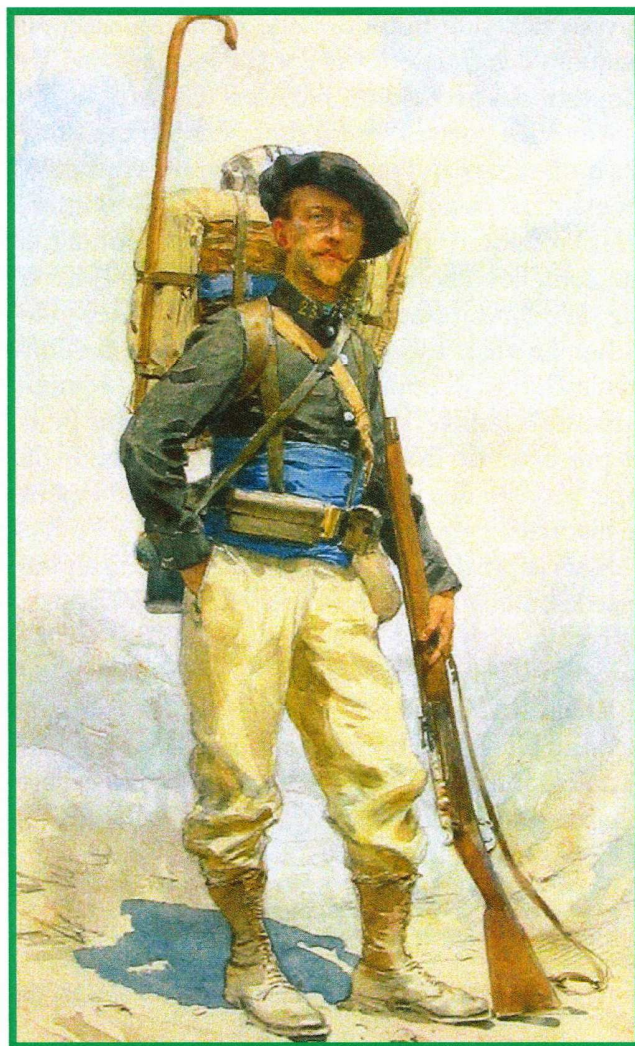
Conscients de la menace, les responsables sur le terrain avaient pris les devants. Dès 1878, le lieutenant-colonel Zédé prend l'initiative de reconnaissances et de séjours en montagne. Le commandant Arvers, montagnard confirmé et commandant le 12<sup>e</sup> Bataillon de chasseurs à pied, parcourt ainsi les Alpes du Mont-Cenis à la Tinée, franchissant près de deux cents passages et cols.

A partir de 1880, cinq bataillons<sup>5</sup> se lancent à l'assaut des Alpes à l'occasion de marches-manœuvres de grande ampleur. En 1884, la traversée du col Lombard, en Oisans, par une compagnie du 12<sup>e</sup>, est considérée comme une «première militaire» en haute montagne.

La loi du 14 décembre 1888 désigne «douze bataillons de chasseurs<sup>6</sup> plus spécialement chargés d'opérer dans les régions montagneuses», qui prennent la dénomination de «bataillons alpins de chasseurs à pied». Ils sont portés à l'effectif de six compagnies, ce qui rend immédiatement disponibles soixante-douze compagnies de troupes spécialisées pour affronter les Alpini. La même loi autorise à modifier la tenue et l'équipement de ces formations pour les adapter à leurs nouvelles missions.

Le dispositif est complété par la loi du 28 décembre qui crée douze batteries alpines, rattachées aux régiments divisionnaires de Grenoble (14<sup>e</sup> CA) et Nîmes (15<sup>e</sup> CA), et affectées chacune à un bataillon. Chaque corps, avec sa batterie et son détachement du génie, constitue ainsi un «groupe alpin» interarmes préposé à la défense d'une haute vallée frontalière<sup>7</sup>, et y conduisant un combat décentralisé dans les intervalles du système fortifié.

Il n'est pas indifférent de relever que cinq des douze groupes alpins<sup>8</sup> sont stationnés dans le seul



Chasseur alpin au repos

département des Alpes-Maritimes, soulignant ainsi la singulière vulnérabilité du Comté, dont la frontière particulièrement perméable et la présence d'une grande ville, Nice, à moins de trente kilomètres de cette frontière, en fait un objectif de choix pour l'adversaire.

D'autre part le général Ferron avait créé en 1887 la «Brigade régionale d'infanterie<sup>9</sup>», préposée à la défense des fortifications d'altitude, Tournoux, Modane, Bourg-Saint-Maurice, Briançon, Nice.

Les 14<sup>e</sup> (Lyon) et 15<sup>e</sup> (Marseille) corps d'armée, regroupés au sein de l'armée des Alpes, peuvent ainsi aligner 188000 hommes, ce qui paraît suffisant pour contrer la menace italienne.

### Les troupes alpines à l'assaut des Alpes

Appelés à vivre et combattre dans le milieu le plus inhospitalier qui soit, les chasseurs alpins bénéficient de ce que l'on fait de mieux pour l'époque en matière d'effets et d'équipements. S'ils con-

(5) 7<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup> BCP.

(6) 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup>.

(7) Beaufortin, Tarentaise, Maurienne, Clarée, Briançonnais, Queyras, Ubaye, Mounier, Tournaire, Authion, Roya, Gramondo.

(8) 6<sup>e</sup> à Nice, 7<sup>e</sup> à Antibes, 23<sup>e</sup> à Grasse, 24<sup>e</sup> à Villefranche, 27<sup>e</sup> à Menton, auxquels il convient de rajouter le 159<sup>e</sup> RIA à Nice, le 112<sup>e</sup> RI à Antibes, dix batteries d'artillerie, les états-majors et les services

(9) 157<sup>e</sup>, 158<sup>e</sup>, 159<sup>e</sup> régiments d'infanterie alpine.



servent la tenue traditionnelle bleue à passepoil jonquille des chasseurs, le cor sur les écussons, ils adoptent des accessoires plus spécifiques.

Ainsi, les guêtres sont remplacées par des bandes molletières, qui protègent les jambes des pierres et arbustes, ainsi que du froid et de l'humidité, et les brodequins par des chaussures de montagne aux semelles débordantes renforcées de clous à tête de diamant pour s'accrocher sur la glace et le rocher. La veste est remplacée par la vareuse-dolman au large col pour protéger le cou. Une ceinture bleue, la taillôle, s'enroule autour des reins pour les préserver du froid. Un mantelet à capuchon, la cape, protège des intempéries et sert de vêtement de bivouac.

Mais la principale singularité de la tenue alpine reste le béret ample, familièrement appelé la tarte. Ce couvre-chef, spécifique aux troupes de montagne, offre de multiples usages, protégeant le crâne du soleil et des intempéries, servant de chauffe-pieds au bivouac et bourré de chiffons, faisant office de casque d'escalade. Au début du moins, il est rabattu indifféremment d'un côté ou de l'autre.

Les Alpes disposent tous d'une tente-abri, d'une canne ferrée (Alpenstock), de quelques piolets, de raquettes à neige, de mitaines de laine,

de lunettes contre la réverbération. Leurs havresacs recouverts d'une toile enduite tendue les fait surnommer les «vitriers». Ils furent parmi les premiers à être équipés du nouveau fusil à répétition Lebel.

On considérait généralement, les premiers temps du moins, que pendant l'hiver, «la frontière se gardait toute seule», la neige interdisant tout franchissement en masse plus de six mois par an. Aussi les bataillons de chasseurs, stationnés en ville, ne partent pour les manœuvres d'été que pour l'estivage, du 1<sup>er</sup> mai au 31 août. Ce qui leur vaudra leur surnom d'«hirondelles».

Ne disposant généralement pas de cantonnements dans les vallées dont ils ont la garde, ils logent chez l'habitant moyennant une indemnité de séjour (1 franc pour un officier). L'impact économique et social est considérable auprès des populations pauvres et arriérées du haut pays. Les besoins considérables des militaires (nourriture, fourrages, bois...) induisent des retombées financières importantes. Tout un négoce de proximité s'organise à côté des cantonnements, baraques-cantines, souvenirs, boissons, jeux...

L'arrivée des fanfares, les cérémonies patriotiques, créent dans les villages une animation très appréciée.



Maroc, 1912. E. Lajoux in *Pages de gloire des Chasseurs*



La troupe est également considérée comme l'ambassadrice de l'hygiène et de la modernité. Routes, abreuvoirs, captage de sources, construction de douches et de WC, constituent un apport déterminant à la découverte de nouveaux modes de vie.

A partir de 1889, le général baron Berge, commandant l'armée des Alpes, décide de faire garder la frontière toute l'année, et fait construire à cet effet des postes d'altitude au plus près de la crête frontalière. Les baraquements des Chapieux, de Séloge et de la Redoute-Ruinée en Tarentaise, de la Turra, de Sollières et du Fréjus en Maurienne, des Acles en Briançonnais, des Fourches en Ubaye, du Tournaire, de Turini, de Cabanes-Vieilles dans les Alpes-Maritimes, permettent de resserrer le dispositif défensif, et la découverte de la montagne hivernale pour les contingents affectés à cette garde.

Désormais, l'occupation militaire ne connaît plus de saisons.

La nécessité de parcourir la montagne en toute circonstance conduit rapidement les Alpains à délaissier les raquettes pour un mode de locomotion plus performant et mieux adapté, les skis. Dès

1897, le lieutenant Widman, du 28<sup>e</sup> BCA, rédige le premier rapport sur l'utilisation militaire du ski, et en 1904, le 15/9 de Briançon crée la première école de ski française. Par intérêt bien compris, les militaires se font d'ardents propagandistes de ce nouveau mode de déplacement et favorisent sa diffusion auprès des populations civiles.

Parfaitement intégrés à leur milieu, très populaires, drainant les meilleurs cadres et les plus robustes des appelés du contingent, les Alpains sont considérés comme une troupe d'élite, ce qu'ils auront l'occasion de démontrer à l'occasion de la Grande Guerre.

Pourtant, leurs premiers lauriers, ils iront les glaner sur des terrains qui leur étaient les moins familiers. En 1895 le 40<sup>e</sup> BCA embarque pour Madagascar où il participe aux combats de Metavanana et Beritzoka. En 1912, les 7<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> BCA avec leurs groupes alpins matent la rébellion des guerriers berbères réfugiés dans l'Atlas. C'est cette occasion qui inspira le général Lyautey quand il prononça sa célèbre phrase sur «l'esprit chasseur».

Déjà, les troupes alpines entraient dans la légende. ■

**«L'esprit chasseur ?** Mais c'est justement ce qu'en d'autres termes, j'ai toujours prôné.

- C'est d'abord l'esprit d'équipe, de «mon équipe»,
- C'est la rapidité dans l'exécution de gens qui pignent et qui galopent,
- C'est l'allant, c'est l'allure, c'est le chic,
- C'est, pour les chefs, le sens social du commandement, c'est l'accueil aimable,
- C'est servir avec le sourire, la discipline qui vient du cœur,
- C'est le dévouement absolu qui sait aller, lorsqu'il le faut, jusqu'au sacrifice total».

**Maréchal Lyautey**

### A propos de la participation des Chasseurs alpins à la campagne de Madagascar

En 1895, le gouvernement présente un projet d'expédition au Parlement dont le coût s'élève à 68 millions. Le projet est adopté par 377 voix (143 contre) ; le Sénat, également sollicité vote pour avec 263 voix (3 contre). L'armée de terre étant le fournisseur principal des effectifs, le commandement des opérations est confié au général de

division Duchesne. Comme les troupes de la Légion étrangère et de l'infanterie coloniale ne peuvent fournir des effectifs suffisants, il faut trouver ailleurs de l'infanterie. Le ministre de la Guerre, le général Mercier, est obligé de constituer des régiments de marche car la Constitution lui interdit d'envoyer des régiments constitués appartenant aux troupes métropolitaines. Parmi ces régiments de marche, il est formé un 40<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied avec une compagnie de chacun des 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> alpins. Ce 40<sup>e</sup> bataillon est affecté à la 1<sup>re</sup> brigade d'infanterie commandée par le général Metzinger. En voici l'organigramme :

| 40 <sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs aux ordres du chef de bataillon<br>Massiet du Biest                                                           |            |                                 |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|---------------------------------|
| Cies                                                                                                                                                 | Capitaines | Lieutenants et sous-lieutenants |
| 1 <sup>re</sup>                                                                                                                                      | Juge       | Burdkhard, Collet, Escalen      |
| 2 <sup>e</sup>                                                                                                                                       | Gloxen     | Barbé, Calvet, Vidon            |
| 3 <sup>e</sup>                                                                                                                                       | Ducret     | Jullien, Duc, Rosset            |
| 4 <sup>e</sup>                                                                                                                                       | Delamey    | De la Bigne, Bidault, Genet     |
| Capitaine adjudant-major : de Bouvier ;<br>officier approvisionnement : Dubroca ;<br>officier payeur : Audierne<br>Médecins : Villedarq, Mac-Auliffe |            |                                 |



# L'ÉPOPÉE DES DIABLES BLEUS

## LES ALPINS DANS LA GRANDE GUERRE

Lieutenant-colonel (er) Benoît DELEUZE

Les bataillons alpins sont créés depuis vingt cinq ans quand éclate la guerre de 14 et, si l'on excepte la campagne de Madagascar en 1895 où un bataillon de marche a été engagé (éléments des 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> BCA) et celle du Maroc de 1912 à 14 (7<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> BCA), ce bel outil militaire, très moderne à la fois dans ses équipements, son organisation, son entraînement et sa conception d'emploi, n'a encore jamais connu le feu.

Ils vont s'y révéler dignes de ce que l'on attendait d'eux et termineront la Grande Guerre couverts de gloire, prix d'un héroïsme permanent et de pertes très largement au-dessus des normes, pourtant très dures de ce conflit meurtrier. Tous les

BCA, même ceux de réserve vont gagner une fourragère, la proportion des fourragères rouges dans les bataillons alpins étant la plus forte de toutes les subdivisions d'armes, même celles considérées alors comme les plus prestigieuses (Zouaves, Coloniale, Légion). Ils vont y gagner, au prix du sang, le titre incontesté de «troupes d'élite».

Ce qui va caractériser leur action est la manière dont la commandement va utiliser ces troupes spécialisées : à l'exception des Vosges (moyenne montagne) et de l'Italie, ce qui va être apprécié ce n'est pas leur spécialité montagne mais plutôt leurs capacités militaires afin de les employer en troupes de choc capables d'emporter la décision



Artois, 1914. Le 54<sup>e</sup> Bon de Chasseurs s'élance à la baïonnette. E. Lajoux in *Pages de gloire des Chasseurs*



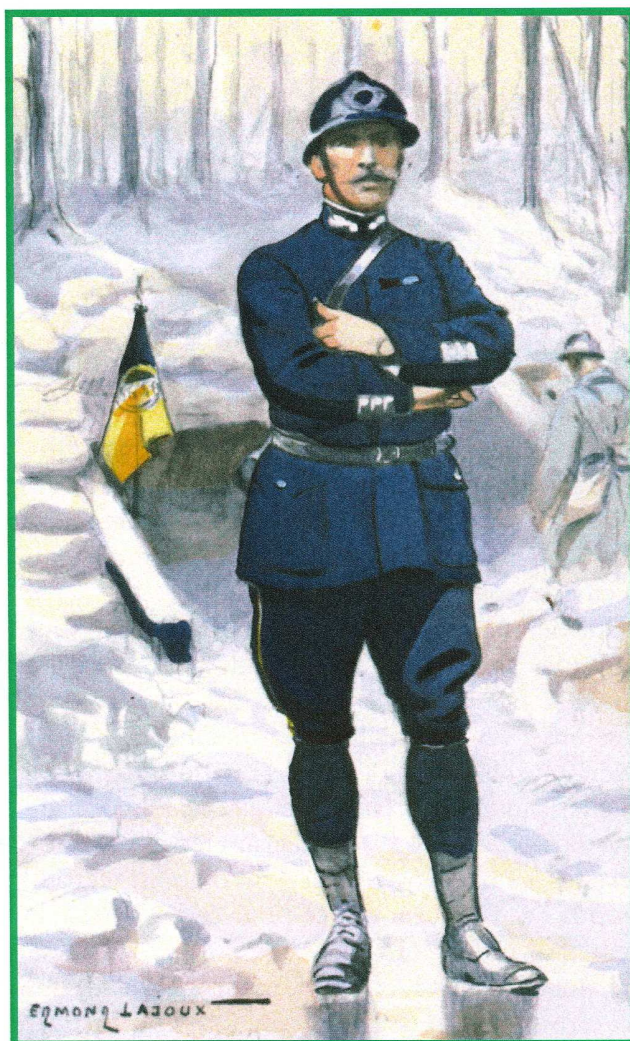
dans des conditions difficiles. La souplesse de leur organisation, le style de commandement de leurs cadres et la qualité de leur recrutement montagnard les fera rechercher par le commandement chaque fois qu'il faudra des troupes solides, pleines d'allant pour renforcer une attaque ou colmater une brèche. Pour eux pas question de rester dans un secteur calme, ou devenu tel, ils seront de toutes les batailles importantes, du Rhin à la Mer du Nord, mais également en Italie quand la défaite guette notre allié et aussi quand il faudra entraîner et instruire les Américains avant qu'ils ne s'engagent à nos côtés. Cette caractéristique se retrouvera d'ailleurs dans tous les conflits où les alpins seront employés par la suite, ce sera plus leurs qualités fondamentales, physiques, intellectuelles, militaires et de cohésion qui seront recherchées que celles plus techniques de montagnards.

### I. Les débuts de la guerre et les Vosges

Quand la guerre est déclarée, le 2 août 1914, les bataillons alpins, formant groupes alpins avec leurs batteries d'artillerie de montagne, sont tous dans «leurs vallées» comme tous les étés s'entraînant à la montagne et au combat interarmes (sauf le 14<sup>e</sup> BCA qui est encore au Maroc). Ils rejoignent leurs zones d'engagement sans repasser par leurs portions centrales où se mettent sur pied leurs bataillons dérivés (de la série + 40 : le 6<sup>e</sup> dérivant par exemple le 46<sup>e</sup>) qui ne partiront sur le front qu'une fois cette mise sur pied terminée.

Dans un premier temps ils participent à la «bataille des frontières» (août et septembre) : huit bataillons en Alsace et quatre en Lorraine. Aux ordres du Gal Pau les 7<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> BCA franchissent la «ligne bleue des Vosges» encore formés en groupes alpins et s'emparent de Altkirch, Thann et Mulhouse. Mais le 25 août sous la poussée d'une importante et très violente contre-attaque allemande ils doivent quitter les bords du Rhin et malgré les très lourds sacrifices du 13<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> BCA à la Tête de Béhouville regagner la ligne de crête. La contre-offensive française ne peut avoir lieu faute de renforts, tous mobilisés pour faire face au début de tentative d'enroulement de la gauche des armées françaises par les armées allemandes qui ont envahi la Belgique.

Les quatre autres BCA (6<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> BCA) forment la réserve d'infanterie d'élite de l'armée du Gal Dubail en Lorraine, à ce titre ils s'emparent de Sarrebourg, puis cette armée reculant à



Verdun 1916. Lieutenant-colonel Driant. E. Lajoux  
in *Pages de gloire des Chasseurs*

son tour se retranchent sur les hauteurs de Nancy pour couvrir le reste de celle-ci.

Pour la première fois commence ce mouvement de balancier des vaillants bataillons que l'on récupère pour être engagés au plus fort de la tourmente, cette fois-ci sur la Marne pour interdire la route de Paris. A Vassincourt le 6<sup>e</sup> BCA perd la moitié de ses effectifs et le 24<sup>e</sup> les trois quarts à Avocourt. Les 7<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> BCA sont envoyés en Picardie où ils vont bloquer définitivement le mouvement allemand, le 159<sup>e</sup> RIA est lui aussi lancé dans cette «course à la mer» et s'illustre devant Arras. Une fois le front stabilisé cette infanterie de choc est réengagée à nouveau pour tenter de percer en Artois où les 6<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> BCA perdent sur une plaine boueuse et inondée, bien différente de leur terrain des Alpes, 19 officiers et 800 chasseurs tués pour s'emparer de Carency (le 11<sup>e</sup> BCA s'appellera



désormais «le bataillon de Carency»).

1915 est «l'année du sang» pour tous les alpins engagés dans les terribles combats des Vosges, la plus meurtrière de toute la guerre, celle où ils vont gagner leur nom de «diables bleus» donné par les Allemands eux-mêmes, terrifiés et admiratifs devant l'héroïsme de ces «schwarze Teufel» (littéralement diables noirs mais modifié par les chasseurs toujours habillés de bleu). De nos jours encore cette date apparaît sur le moindre monument des plus humbles villages des Alpes à côté des noms identiques des frères, des cousins et des pères, ou sous des médaillons palis où l'on distingue des silhouettes portant fièrement la «tarte» sur des tombes abandonnées de ces mêmes hameaux perdus où il y a maintenant moins d'habitants que de «morts pour la France».

Au début de l'année tous les bataillons sont regroupés sur la seule zone montagneuse de cet immense front : les 12 d'active, les 12 de réserve mais aussi les 8 bataillons de marche (32<sup>e</sup>, 102<sup>e</sup>, 106<sup>e</sup>, 107<sup>e</sup>, 114<sup>e</sup>, 115<sup>e</sup>, 120<sup>e</sup> et 121<sup>e</sup>) formés fin 14 avec les plus jeunes classes et les 7 bataillons alpins territoriaux (1<sup>er</sup> au 7<sup>e</sup>) mis sur pied avec les réservistes les plus anciens. Ils sont d'abord regroupés à la 66<sup>e</sup> DI, surnommée pour cela la Division Bleue, aux ordres du Gal Serret, qui tombera à sa tête, puis dans les 47<sup>e</sup> DI (nord) et 66<sup>e</sup> DI (sud) qui aux ordres du Gal de Maud'huy forment l'Armée des Vosges.

Les relèves successives et les aléas des différentes attaques font tourner les unités successivement sur tous les champs de bataille où elles se distinguent toujours par la sévérité de leurs pertes et la qualité de leurs actions héroïques, individuelles et collectives. Il convient de rappeler les principales d'entre-elles. Dès fin décembre 1914 les 28<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> BCA gagnent l'appellation de Diables Bleus à la Tête des Faux (Buchenkopf). Quatre bataillons livrent durant de longs mois des combats acharnés sur les pentes du Vieil Armand (l'Hartmanswillerkopf) et le sommet est repris plusieurs fois par les Français et les Allemands qui la surnomment la «montagne mangeuse d'hommes», 20 000 chasseurs y reposent à jamais à côté de 40 000 Allemands. En juin, la 6<sup>e</sup> Cie du 7<sup>e</sup> BCA «fait Sidi Brahim» et préfère mourir que de se rendre à l'Hilsenfirst et les 6<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> BCA s'emparent de Metzeral après avoir conquis le Braunkopf au prix de très lourdes pertes. Citons encore les énormes sacrifices de la 3<sup>e</sup> brigade de chasseurs



alpins (14<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup>, 54<sup>e</sup> et 70<sup>e</sup>) qui valent au Lingekopf le sinistre surnom de «tombeau des chasseurs».

Ces véritables saignées faites aux héroïques bataillons se résument hélas la plupart du temps à d'inutiles massacres pour des gains de terrains dérisoires et dans lesquels le haut commandement, jouant sur la qualité des troupes, fit preuve d'un coupable amateurisme (attaques de bas en haut, assauts sans préparation d'artillerie, etc.)

## II. Verdun, Somme, Chemin des Dames (1916-1917)

En 1916, l'enfer se calme sur les Vosges et les bataillons exsangues en sont retirés, mais ce n'est pas pour se reposer car depuis février a commencé la bataille de Verdun. Dans cette gigantesque fournaise où le Kronprinz espère saigner à blanc l'armée française seuls les 6<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> BCA et le 159<sup>e</sup> RIA seront engagés. En effet la 46<sup>e</sup> et la 47<sup>e</sup> DI, les deux divisions alpines jusqu'à la fin de la guerre, participent à partir du 1<sup>er</sup> juillet, à côté de vingt sept autres divisions françaises, à la gigantesque offensive franco-britannique de la Somme où le



commandement pense à son tour «casser l'armée allemande». Il faut des troupes de choc capables de mener des assauts violents et espère-t-on décisifs, les Diables Bleus, qui ont monté leur héroïsme et leur allant depuis le début de la guerre, sont employés dans toutes ces attaques meurtrières jusqu'au 18 novembre. Pour des gains territoriaux minimes les pertes vont égaler celles de Verdun, cependant grâce à cette offensive la pression va s'y relâcher et l'armée allemande en sort durablement affaiblie. Les conditions climatiques effroyables augmentent la dureté des combats et les alpins, toujours en pointe des offensives, vont laisser des milliers d'entre-eux dans la glaise collante de ces plaines aux horizons plats et bien peu montagnards, en particulier devant Hurlu, Maurepas, Cléry et Bouchavesne.

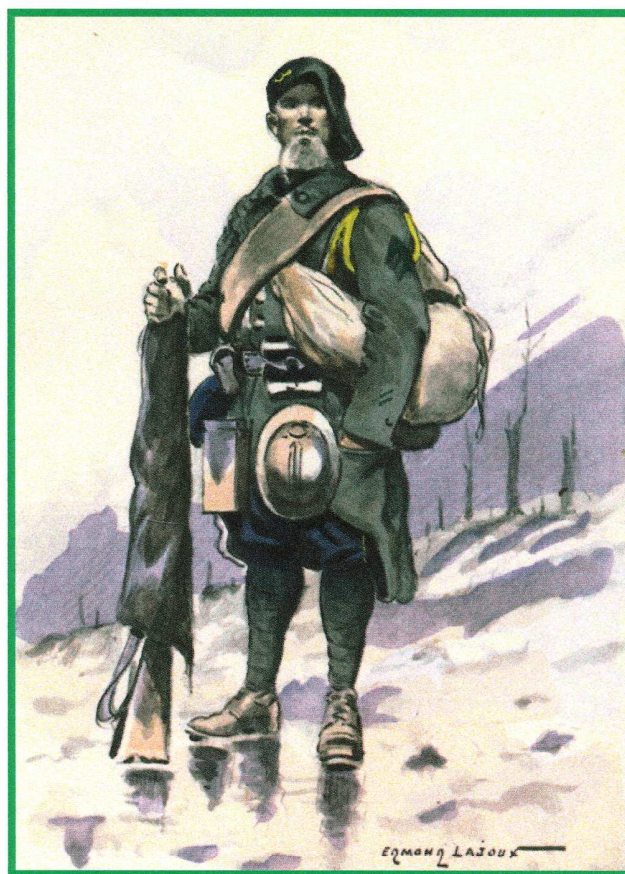
L'hiver 1916-17 ne sera pas encore celui du repos pour les alpins qui seront une fois de plus engagés à chaque nouvelle offensive et retirés quand le secteur se calme. Ils sont déplacés entre Somme et Vosges où les combats ont repris à l'Hartman, rendus encore plus pénibles par un hiver particulièrement glacial.

Au printemps 17, le général Nivelle rassemble des troupes pour effectuer un gigantesque assaut dont le but est le plateau de Craonne, bordé par la crête du Chemin des Dames, dont la prise doit permettre une percée décisive qui doit déboucher sur la victoire. Parmi les troupes qui s'élancent le 16 avril face à des Allemands solidement retranchés le 159<sup>e</sup> RIA et la 66<sup>e</sup> DI (6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> BCA) sont en bonne place. Hélas l'offensive, malgré de nouvelles sommes d'héroïsme, s'essouffle, piétine et s'arrête, objectif non atteint et 135 000 hommes hors de combat (tués ou grièvement blessés). Le nombre exceptionnel de ces pertes, la déception de ce nouvel échec et les difficultés accumulées pendant les trois terribles années précédentes poussent quelques unités aux mutineries en juin. Malgré les lourdes épreuves qu'elles ont subies sans interruption depuis août 1914 les bataillons alpins sont épargnés par ces mouvements de lassitude vite réprimés. Le remplacement de Nivelle par Pétain et sa manière plus humaine de commander et de diriger les opérations débouche à l'automne sur des offensives plus limitées. Début novembre sur le Chemin des Dames la 27<sup>e</sup> DI, de Grenoble mais pas encore alpine, et les 6<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> BCA enlèvent le fort de la Malmaison par un brillant assaut qui participe à la

reprise du moral.

### III. L'Italie et les derniers exploits

La 46<sup>e</sup> et la 47<sup>e</sup> DIA, en tout dix-huit BCA, ont déjà quitté le front français pour prêter main forte aux Italiens. En effet alors que la menace italienne avait été trente ans plus tôt à l'origine de la création des troupes alpines françaises, l'Italie était entrée en guerre aux côtés des Alliés en mai 1915 et après de très durs combats dans la région de l'Isonzo et dans les Dolomites venait de subir un désastre à Caporetto. Les Austro-hongrois renforcés par des divisions allemandes, dont le fameux Alpenkorps, aux ordres du maréchal Ludendorff avaient percé le front italien en montagne et s'étaient engouffrés derrière leurs lignes provoquant une gigantesque déroute de plus de 200 km avec des pertes énormes (250 000 prisonniers, 2 500 canons perdus). L'avance ennemie ne put être contenue que sur la coupure de la Piave et uniquement grâce au corps expéditionnaire franco-britannique de 130 000 hommes parmi lesquels se trouvent les 46<sup>e</sup> et 47<sup>e</sup> DIA dont la spécificité montagne est



Somme 1916. Les Chasseurs de la 6<sup>e</sup> Brigade sont aussi avertis en plaine qu'en montagne. in *Pages de gloire des Chasseurs*





Chasseurs pyrénéens, en 1939-1940 en tenue de campagne (collection)





Yves Barjaud, dessin original de Daniel Lordey) in RHA N° 4 - 1985



mise à contribution. Après avoir relevé les Alpini démoralisés ils montrent que malgré les combats menés dans les plaines du Nord ils n'ont pas oublié qu'ils avaient été entraînés pour se battre en montagne et ils enlèvent presque sans pertes le Monte Tomba en décembre 1917, stabilisant par là le front de la Piave.

Mais les Allemands, profitant des troupes laissées libres sur le front russe par la paix de Brest-Litovsk signée par les bolcheviques, lance une grande attaque dans la région d'Ypres. Les 18 bataillons sont retirés du front italien et lancés face à la gigantesque offensive pour essayer de colmater les brèches qui ont commencé à se créer. Début mai les 7<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> BCA sont engagés sur la Lys dans le Nord. Puis les alpins des BCA et du 15/9 participent dans la région de Reims et de ses environs à toutes les actions désespérées et coûteuses qui bloquent la percée de juin-juillet appelée «deuxième bataille de la Marne». C'est dans cette zone qu'ils bloquent l'attaque des 15 et 16 juillet que les Allemands pensaient décisive et qu'ils avaient baptisée «assaut pour la paix». Le 1<sup>er</sup> août, ils participent à la contre-attaque et le 159<sup>e</sup> RIA reprend Reims. Mais la guerre n'est pas finie et la ligne Hindenburg pas encore percée, les Allemands se défendent pied à pied et chaque tranchée ou retranchement n'est enlevé qu'au prix d'assauts répétés et de lourdes pertes (ces quelques mois de guerre de mouvement seront parmi les plus meurtriers) : le chemin des Dames n'est pris que le 1<sup>er</sup> novembre. Employés encore et partout comme troupes de choc les bataillons vont lourdement payer de leur sang dans ces offensives finales et sanglantes. A moins d'une semaine de l'Armistice, le 4 novembre, cinq bataillons alpins sont presque totalement anéantis au franchissement du canal de la Sambre : le 6<sup>e</sup> BCA, tous ses cadres tués ou blessés, y est réduit à quelques dizaines de chasseurs !

A l'heure de la victoire le bilan est lourd pour les Alpini, lourd de lauriers et de récompense, nous l'avons vu, mais au prix d'un bilan humain en proportion de ces décorations. Dans cette guerre où plus de 80 % des morts sont des fantassins les unités alpines ont été encore plus durement éprouvées, car elles n'ont pas connu de moments de repos et elles ont été employées en permanence comme troupes de choc. Le 159<sup>e</sup> RIA (régiment à quatre bataillons) parti à la guerre avec 3 000 hommes a perdu 97 officiers, 199 sous officiers et

1984 alpins, et pour les BCA les proportions sont encore plus terribles, la moyenne des pertes par bataillon (1 000 hommes en 1914) sont de 50 officiers, 110 sous officiers et 1 300 chasseurs tombés au champ d'honneur !

Bien que sorties exsangues de la Grande Guerre, elles seront encore jugées opérationnelles par le commandement qui les choisira comme troupes d'occupation et d'interposition en Allemagne et en Pologne jusqu'en 1922. Cette valeur des Alpini acquise sur les champs de bataille de 14-18 sera confirmée en 1940 où en ce triste printemps de défaite les seules victoires, Narvik et les Alpes, seront celles des troupes alpines. ■



11 Novembre 1918.  
Le général de Maud'hui. E. Lajoux  
in *Pages de gloire des Chasseurs*



# ESPRIT DE CORPS, TRADITIONS ET ESPRIT DE RÉSISTANCE LE 6<sup>e</sup> BCA (1940-1945)

Colonel (h) Henri BÉRAUD  
ancien «Volontaire de 44»

En juin 1940, les bataillons de chasseurs d'active et de réserve (sauf les Alpains de Norvège et du front des Alpes) ont pratiquement disparu dans la «Débâcle» générale des Armées et de la Nation française. Dans l'Armée d'Armistice on a reconstitué 12 bataillons de chasseurs (dont la moitié sont alpins) mais ils ont été dissous le 28 novembre 1942.

Seuls, 2 bataillons ont porté l'écusson chasseur au Maquis : le 27<sup>e</sup> BCA d'Annecy, anéanti aux Glières (mars 1944) et le 6<sup>e</sup> BCA de Grenoble qui a eu un parcours vraiment atypique pendant la 2<sup>e</sup> Guerre mondiale.

## Bref historique du 6<sup>e</sup> BCA

Créé en 1840, le 6<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs à pied a participé aux principales campagnes du Second Empire avant de tenir garnison à Nice, de 1889 à 1914. Il a été mis sur pied alpin par la fameuse loi du 24 décembre 1888, créant les «Groupes alpin».

Revenu de la grande guerre avec la fourragère rouge, il a rejoint Grenoble, en 1922, après un séjour en Silésie.

Au début février 1940, alors qu'il occupe son secteur de couverture dans le Briançonnais, il reçoit l'ordre de rejoindre la brigade de Haute Montagne, stationnée dans l'Ain. Après l'agression allemande contre la Norvège, le 6<sup>e</sup> BCA va participer à la victoire de Narvik en débordant la ville par le nord, sur un terrain montagneux et dans les pires conditions climatiques. Ramené à Brest, le 15 juin, le 6<sup>e</sup> BCA est dirigé d'urgence vers Dinan pour participer à la défense du «Réduit breton», une chimère du plus haut commandement français.

Mais dès le 18 juin, les unités débarquées sont obligées de faire demi-tour et le 6<sup>e</sup> BCA réussit à rembarquer de justesse, pour l'Angleterre.

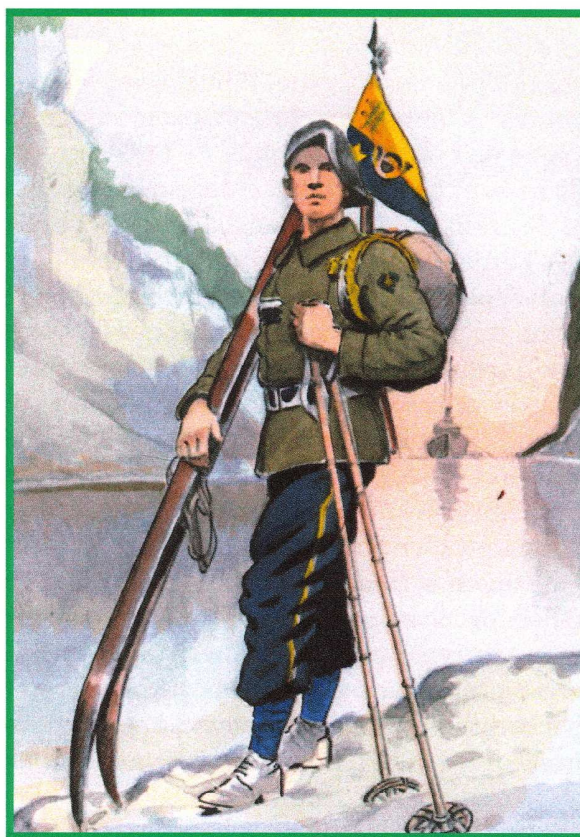
## Un choix difficile

Les unités rescapées de Norvège sont regroupées à Trentam Park où elles reçoivent le choc de l'Armistice du 25 juin et l'ordre de rentrer en France, via le Maroc.

Mais il circule aussi la rumeur qu'un certain général a refusé de baisser les armes et a décidé de rallier tous ceux qui veulent continuer la lutte aux côtés de l'allié d'hier.

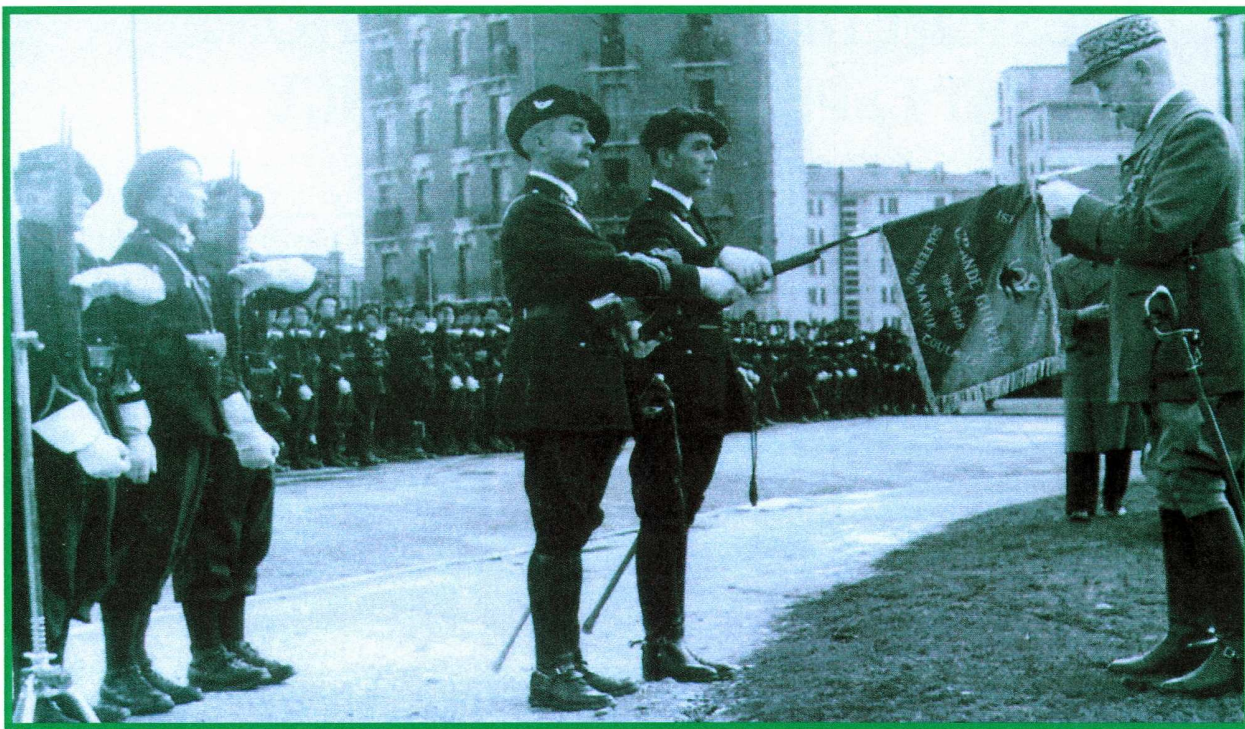
Le général Béthouart laisse chacun libre de son

choix. D'un côté, la voie facile : obéir et rentrer dans ses foyers, de l'autre côté : désobéir et rester en Angleterre pour une aventure aléatoire avec le général de Gaulle, surtout en ce mois de juin 1940 où la Grande-Bretagne reste tragiquement seule face à l'invincible Wehrmacht et à l'Italie fasciste. Si plus de 900 légionnaires de la 13<sup>e</sup> DBMLE rejoignent la France libre (soit environ la moitié de l'effectif) seuls 35 chasseurs (dont 7 officiers) ont



Le 6<sup>e</sup> BCA à Narvik. E. Lajoux  
in *Pages de gloire des Chasseurs*





Le fanion du 6<sup>e</sup> BCA est décoré de la Croix de guerre 1939-1940 par le Général Frère – Le fanion est tenu par le Commandant Célerier (qui a commandé le bataillon en Norvège) et le chef de Bataillon Segonne, l'actuel chef de corps.  
Grenoble le 8 mars 1941. Collection «L'hirondelle».

décidé de continuer le combat jusqu'à la libération de la France.

Avant d'embarquer pour le Maroc, les 700 chasseurs du 6<sup>e</sup> BCA défilent devant les 35 «originaux» qui ont décidé de se battre. Emue, cette poignée de braves salue une dernière fois son fanion qui s'éloigne vers un autre destin...

Ils ne sont que 2%, pourcentage qui sera aussi celui des résistants actifs dans la France occupée de 1943 à 1944 !

### **Le bataillon de chasseurs de la France libre**

A ce noyau d'Alpins vont s'ajouter d'autres cadres rescapés de France, deux cents très jeunes Bretons évadés de Bretagne au péril de leur vie et des Français résidant en Grande-Bretagne. Ils vont former un bataillon de 420 hommes commandés par le Capitaine Hucher (6<sup>e</sup> BCA) qui veut former un bataillon à l'image du 6.

Quand on a parlé aux jeunes de former un bataillon de chasseurs, ils ont accepté avec enthousiasme écrira plus tard, l'un d'entre-eux. On a même trouvé sur un quai des caisses de bérets alpins et des lots d'écussons bleus à cor de chasse jonquille que l'on va coudre sur le bras gauche du «battle dress» britannique.

On enseigne les traditions chasseurs, on adopte même le pas chasseur et l'esprit de corps est

tellement développé que tous sont persuadés que le bataillon sera engagé en unité constituée.

Mais amère déception ! après cinq mois d'instruction au mois de décembre 1940, le général de Gaulle décide de transformer le bataillon chasseurs en un bataillon école : pelotons d'élèves aspirants, d'élèves sous-officiers, de spécialistes... pour encadrer les unités FFL d'Afrique, composées surtout d'éléments dits «indigènes» qui manquera cruellement de cadres et de spécialistes Français de souche.

Les chasseurs continueront cependant de porter leur tenue spécifique, jusqu'à leur ventilation entre mai et septembre 1941. Ils seront de tous les combats du long chemin qui mènera les survivants jusqu'à la cathédrale de Strasbourg... mais pendant ce temps-là, il existe un autre 6<sup>e</sup> BCA en France animé d'un certain esprit de «résistance»...

### **Le 6<sup>e</sup> BCA de l'armée d'armistice**

Le 21 août 1940, venant du Maroc le 6<sup>e</sup> BCA défile en fanfare dans Grenoble en liesse. Les opérations de démobilisation commencent dès le lendemain puis le bataillon se réorganise en accueillant cadres et alpins d'unités dissoutes de l'ex-Armée des Alpes. Anciens de Narvik et anciens de l'Armée invaincue ont une mentalité alors fort rare en France, être vainqueur !



En plus des «maintenus» des dernières classes, le bataillon se complète avec de nombreux engagés volontaires provenant en majorité de la zone occupée et surtout de l'Alsace-Lorraine annexée de fait et germanisée à outrance par les nazis.

En s'engageant dans l'Armée d'Armistice, ils espèrent qu'elle sera l'Armée de la «revanche» (le terme «Libération» n'existe pas encore pour la majorité des Français, la défaite honteuse de 1940 n'étant que le troisième acte d'une guerre franco-allemande qui dure depuis 1870). D'ailleurs certains cadres ne manquent aucune occasion pour le dire clairement à leurs hommes et l'instruction montagne tend vers l'apprentissage de la guérilla.

De plus, chaque corps alpin a un officier «Mob» qui prépare, en secret le déroulement de l'unité en utilisant les listes des Amicales d'anciens corps de troupe et le potentiel en cadres et hommes des nouveaux mouvements de jeunesse remplaçant le service militaire : Chantiers de Jeunesse, Jeunesse et Montagne et même les Compagnons de France.

Les chasseurs étant instruits dans l'esprit de la «Revanche», la Commission d'Armistice italienne va réagir le 8 avril 1942 en faisant relever de son commandement, le chef de bataillon Segonne accusé de «subversion». Il sera remplacé par le commandant Seguin de Reyniès.

### Dissolution de l'armée d'armistice

Les unités alpines sont prêtes physiquement et moralement à aider un débarquement allié en France lorsque le 8 novembre 1942 ces mêmes alliés débarquent en Afrique du Nord.

Hitler choisit le 11 novembre pour faire occuper la Zone dite «Libre» par les forces germano-italiennes. L'Armée d'Armistice est consignée dans ses quartiers le 27 novembre, à la suite du stupide sabotage de la flotte française à Toulon, les forces germano-italiennes encerclent les casernes et démobilisent l'Armée d'Armistice.

Seules les unités de la garnison de Grenoble (159<sup>e</sup> RIA, 6<sup>e</sup> BCA, 2<sup>e</sup> RA, 4<sup>e</sup> Génie) et de Corse (173<sup>e</sup> BIA) se sont démobilisées dans la nature pour ne pas subir l'humiliation d'être désarmées par les Italiens. Le 28 novembre au matin, à Brie et Angonnes, devant le 6<sup>e</sup> BCA rassemblé pour la dernière fois, le chef de bataillon de Reyniès exhorte ses cadres et ses chasseurs à garder le contact avec leurs chefs pour reconstituer le bataillon le moment venu, afin de reprendre la lutte. Cette cérémonie émouvante est clôturée par le chant



Prise d'armes au Vercors - A droite, le Commandant Huet, chef du Vercors - A gauche, le Capitaine Tanant du 6<sup>e</sup> BCA  
juin 1944 - Collection Morel

de la «Sidi-Brahim» et «mort aux ennemis de la France» sera le dernier cri.

### La Résistance

Fidèle à ses convictions patriotiques, le commandant de Reyniès devient rapidement chef départemental de «l'Armée Secrète» (AS) de l'Isère et fait cacher armement et tenues militaires pour son futur 6<sup>e</sup> BCA dont il confie la reconstitution au Capitaine Tanant, dans le massif du Vercors. Mais la réalité de la situation a fini par distendre les liens car il faut trouver un emploi. Certains ont rejoint «l'Armée d'Afrique» via les prisons espagnoles, d'autres cadres de carrière se réfugient dans un attentisme prudent en se retranchant derrière la parole donnée au Maréchal.

### Premiers Maquis 6<sup>e</sup> BCA

A l'automne 1943, le lieutenant Eysseric constitue un petit maquis près de Mallevall en Vercors qui serait le noyau du futur 6<sup>e</sup> BCA. Malgré les ordres du chef militaire du Vercors prescrivant la nomadisation, d'autres groupuscules de maquisards se sont installés dans le village même, offrant ainsi une proie facile à toutes les indiscretions.

Alors que la section de chasseurs alpins est déjà habillée de bleu avec des tenues «piquées» à «Jeunesse et Montagne», la réaction allemande ne se fait pas attendre. En effet, dans la nuit du 29 janvier 1944, les Allemands guidés par des Miliciens, débordent Mallevall par les hauts et attaquent les Maquisards.

Les Maquisards se replient en ordre dispersé mais peu réussiront à franchir le bouclage. Le bilan est lourd, vingt Maquisards (dont le Lieutenant Eysseric) sont tués, le village est brûlé à 75% et treize civils payent de leur vie le fait d'avoir cohabité avec le Maquis.



Le 6 mai 1944, nouveau coup dur pour le 6<sup>e</sup> BCA. Dénoncé, le Commandant de Reynès est arrêté par la gestapo à Grenoble. Il y disparaîtra vraisemblablement torturé et achevé.

Mais la flamme de la résistance n'est pas éteinte au 6<sup>e</sup> BCA car un nouveau Maquis, s'est installé dans le Vercors dès le mois de mars 1944. Cette section qui porte l'écusson du 6<sup>e</sup> BCA est commandée, par l'Adjudant-Chef Chabal qui a pour objectif de faire de ses chasseurs de vrais combattants à l'esprit d'équipe.

### Le «Vercors libre»

Après le débarquement allié en Normandie le 6 juin 1944, les Maquisards passent à la phase active. Des unités de sédentaires, rejoignent de très nombreux jeunes, sur le plateau du Vercors où règne une ambiance extraordinaire. De 400, les effectifs passent un mois plus tard à plus de 3 500 hommes.

Mais dès le 13 juin, première réaction de l'occupant qui attaque vers Saint Nizier. La section Chabal, envoyée en renfort contre-attaque victorieusement avec enthousiasme, au prix de trois tués et plusieurs blessés. Mais elle a été la première unité du Vercors à se battre en tenue de chasseur.

Le lendemain, appuyés par l'artillerie, les Allemands tentent d'encercler les maquisards. La section Chabal réussit à s'esquiver de justesse après un combat acharné.

La section Chabal ayant reçu de nombreux volontaires est transformée en compagnie et son chef, est nommé lieutenant par le Colonel Descours commandant la région R1. Chabal organise sa compagnie, équilibre les groupes qu'il confie aux sous-officiers du 6<sup>e</sup> BCA, venus le rejoindre. A Grenoble, un coup de main réussit à «piquer» 350 tenues qui vont habiller les chasseurs.

### Le «6<sup>e</sup> BCA Vercors»

Le 13 juillet, le commandant Huet chef du Vercors, décide (avec l'accord d'Alger) que les unités placées sous ses ordres, reprendront les traditions militaires des corps de troupe de la région et leurs écussons chargés de gloire. Cette décision fait renaître officiellement la demi-brigade de Narvik (6<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> BCA), en même temps qu'un groupe d'escadrons du 11<sup>e</sup> Cuirassiers et une compagnie du 4<sup>e</sup> Génie.

Le nouveau 6<sup>e</sup> BCA comprend quatre compagnies et la compagnie Chabal, la 2<sup>e</sup>, est gardienne des traditions du bataillon. Son chef de corps est le Commandant Costa de Beauregard.

### La tragédie du Vercors

Dans la nuit du 19 au 20 juillet, les Allemands attaquent la 1<sup>re</sup> Cie. Pressées de près, les 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> Cies reprennent le maquis dans la zone nord. C'est le signal de l'attaque générale sur le plateau du Vercors.

Le sort se joue les jours suivants, sur le Belvédère de Valchevrière qui empêche l'ennemi de faire sa jonction. Les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> Cies repoussent un premier assaut le 22 juillet. Mais le 23, la 2<sup>e</sup> compagnie est attaquée de toutes parts. Le Lieutenant Chabal galvanise ses hommes, tire au bazooka, au FM et avant de mourir, il envoie son dernier message par coureur : «Nous sommes complètement encerclés, nous nous apprêtons à faire Sidi-Brahim – vive la France !». La défense s'écroule, les jeunes chasseurs refluent tout en livrant des combats retardateurs.

Le chef du Vercors donne alors l'ordre de dispersion générale pour tous les maquis. Les 12<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> BCA, en cours de formation sont disloqués. Seul le 6<sup>e</sup> BCA réussira à subsister sur place, en se faisant «oublier» pendant trois semaines, presque sans ravitaillement. Les 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> Cies reprennent la guérilla en menant des actions de harcèlement tandis que les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> Cies sont encore dispersées par les ratissages Allemands.

### La Libération

Le 23 août, descendu du Vercors, le 6<sup>e</sup> BCA se regroupe et absorbe des unités isolées. Puis, il marche sur Lyon où il participe à la libération de la ville. Le 8 septembre, il retrouve Grenoble et défile dans l'enthousiasme général en tenue de chasseur. Le «6<sup>e</sup> BCA Vercors» participera encore à la reprise de Briançon, puis sera engagé en Queyras jusqu'au 6 octobre.

### Le nouveau 6<sup>e</sup> BCA

Rentré à Grenoble, il faut à nouveau se réorganiser. Comme en 1940, il faut faire un choix, aller jusqu'au bout de son engagement patriotique ou remettre les pieds dans ses pantoufles. Cette solution de facilité aura de nombreux adeptes après quelques semaines de résistance...

Pour se recompléter, on absorbe une compagnie de FFI de l'Ain et des éléments FTP<sup>1</sup> de l'Isère. Le lendemain, au camp de Rivalta près de Turin les prisonniers du Mont Froid qui ne se sont pas «installés dans la captivité» mais ont gardé leur esprit de résistance réussissent à désarmer leurs

(1) Franc Tireur Partisan.



gardiens Allemands en agissant par la ruse. Juchés sur trois véhicules de la Wehrmacht et accompagnés de leurs ex-geôliers penauds, ils entrent dans Turin en pleine insurrection. C'est la première unité «alliée» à y pénétrer...

Le 3 mai, à Bussoleno, le 6<sup>e</sup> BCA fait un accueil enthousiaste à ses enfants prodiges du Mont Froid qui défilent ensuite derrière la fanfare, à travers la localité. La guerre en Italie est terminée depuis la veille, par la capitulation des forces germano-italiennes.

Après une mini-occupation de deux mois en Italie, une période de regroupement de la 27<sup>e</sup> Division Alpine dans le Jura, le 6<sup>e</sup> BCA débarque dans la région de Bludenz, dans le Voralberg, au début du mois de septembre 1945 et il va aussi monter son tour de garde à Vienne, la capitale Autrichienne.

Ainsi se termine la belle épopée d'un BCA qui a participé à la seule victoire française de la funeste campagne de 1940, fidèle à ses traditions et à son esprit patriotique, il a fait une tentative de résurrection dans les FFL tandis qu'un autre 6<sup>e</sup> BCA, animé du même esprit, renaissait dans l'Armée d'Armistice. Comme le phénix, il se relève de ses cendres au Vercors pour terminer enfin la dure campagne de Maurienne en occupation en Italie, puis en Autriche.

Bel exemple d'esprit chasseur !

Le 11 novembre 1944, le nouveau 6<sup>e</sup> BCA monte aux avant-postes de la Maurienne et s'installe dans le fond de la vallée (Termignon et Sardières) tandis que les «Gebirgs jäger» de la 5<sup>e</sup> division de montagne tiennent les hauts. C'est une guerre d'embuscades et de patrouilles dans le vaste no mans land, blanc.

Après un dur hiver et des températures sibériennes, le bataillon participe aux attaques des 5 et 6 avril 1945. Le 11 avril, trois sections de la 3<sup>e</sup> com-

pagnie (Ain) arrivent de nuit sur le Mont Froid (2 834 m). Les chasseurs s'installent plutôt mal que bien sur un terrain totalement inconnu...

Mais les chasseurs de montagne ont reçu l'ordre de reprendre le Mont Froid avec une compagnie renforcée du Gebirgs jäger Régiment 100, épaulée par des parachutistes italiens «Forgore». Arrivés par le chemin de ravitaillement des Français, les assaillants submergent la position. Les anciens maquisards de l'Ain, se souvenant du maquis, se battent farouchement imités par les appelés de la classe 43 à peine instruits, qui constituent le tiers de l'effectif. Les combats vont durer jusqu'au matin et une soixantaine de rescapés, pour la plupart blessés, vont prendre le chemin de la captivité... Ce succès allemand a été chèrement payé car les restes de la compagnie d'assaut sont commandés par le seul sergent valide... Le 28 avril, devant le repli général des forces germano-Italiennes d'Italie, le 6<sup>e</sup> BCA franchit la frontière et arrive à Susa. ■



### Bibliographie

- *Bataille des Alpes – Album Mémorial – juin 1940-1944-1945* par Henri Béraud, éditions Heimdal, 1987 (épuisé).
- *SES Éclaireurs skieurs au Combat* par Jacques Boell, préface du général Le Ray, éditions Jacques Graucher, 1987 (2<sup>e</sup> réédition).
- «La Seconde Guerre mondiale dans les Hautes Alpes et l'Ubaye», Société d'Etudes des Hautes Alpes, Gap, 1990 par Henri Béraud.

### Répartition et emplacement des bataillons alpins de forteresse en 1937-1938

| 30 <sup>e</sup> demi-brigade : EM à Modane    |                     |
|-----------------------------------------------|---------------------|
| 70 <sup>e</sup>                               | Bourg-Saint-Maurice |
| 71 <sup>e</sup>                               | Modane              |
| 157 <sup>e</sup> demi-brigade : EM à Jausiers |                     |
| 72 <sup>e</sup>                               | embrun              |
| 73 <sup>e</sup>                               | Jausiers            |
| 58 <sup>e</sup> demi-brigade : EM à Nice      |                     |
| 74 <sup>e</sup>                               | Lantosque           |
| 75 <sup>e</sup>                               | Sospel              |
| 76 <sup>e</sup>                               | Nice                |



# DES "CHASSEURS ALPINS" AUX "TROUPES DE MONTAGNE" :

*une vocation de troupe d'élite éclipsée... aujourd'hui réaffirmée*

Général d'armée (2S) Jean-René BACHELET



La formation technique. Photo EMHM, *Armées d'Aujourd'hui* n° 310, mai 2006

Dans une armée de terre qui, au-delà des apparences, est profondément égalitaire, la notion de «troupe d'élite» n'a pas bonne presse. On le comprend aisément : une unité militaire, quelle qu'elle soit, exige de ses membres un tel investissement de l'être tout entier que cela ne peut être obtenu qu'en survalorisant l'identité collective, à travers laquelle chacun pourra ainsi être haussé au-delà de lui-même. L'établissement d'une hiérarchie entre les unités va évidemment à l'encontre d'une telle exigence pour celles qui ne seraient pas au premier rang...

Pour autant, nul ne peut disconvenir que telles unités – régiment, bataillon, corps appartenant à telle ou telle «subdivision d'arme»- sont parées d'une sorte d'aura, réputation ou renommée flatteuses, quand telles autres restent au mieux fon-

dues dans l'anonymat quand elles ne sont pas affectées d'un discrédit, d'ailleurs le plus souvent injuste.

Ainsi - et le choix des corps à la sortie des écoles de formation en témoigne -, il est clair que Légion étrangère, Parachutistes, Troupes de marine et, a fortiori les diverses combinaisons des uns et des autres, bénéficient aujourd'hui, et ce depuis des décennies, du «statut» informel de «troupes d'élite» avec, d'ailleurs des nuances subtiles entre les corps et les armes, perceptibles des seuls initiés.

Or, longtemps, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, en tous cas dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, cet étrange «statut» avait incontestablement été celui des «Chasseurs» et même plus spécifiquement celui des «Chas-



seurs alpins» à partir de leur création.

En témoignent les «unes» des médias grand public de la «Belle Epoque» que sont «Le Petit Journal» ou encore «L'illustration» qui font aujourd'hui le bonheur des collectionneurs.

Il est vrai que le terreau était fertile : c'était celui dans lequel s'était enracinée au XIX<sup>e</sup> l'image des «Chasseurs». L'innovation constituée par la création d'unités légères, mobiles et autonomes, vouées à s'engager hors de «la ligne» et en avant d'elle, devait rapidement trouver la faveur d'une opinion en cours de structuration selon des schémas modernes.

Quelques trouvailles devaient y aider : une tenue originale et seyante, un «pas» particulier scandé par l'accompagnement de «fanfares» aux rythmes alertes et, last but not least, une référence mythique à vocation fondatrice avec le combat de Sidi Brahim. Remarquons que, dans le même temps, la Légion Étrangère use de procédés analogues pour un résultat identique (la tenue, le rythme, le mythe



Engagé volontaire de l'armée de Terre (EVAT) en formation.  
Photo SCH. Begon, *TIM* n° 81 mars 1997

fondateur de Camerone). Pour les uns et les autres par ailleurs, l'exotisme et le parfum d'aventure ont leur part (l'Afrique, le Mexique).

Puis survient le désastre de 1870-1871. La France toute entière allait dès lors être tendue vers «la Revanche». Parmi les très profondes restructurations qui affectent les armées, la création des troupes de montagne en 1888, qui prend notamment acte de l'émergence d'une puissance transalpine et s'inscrit dans un mouvement général vers la guerre totale, connaît d'emblée un vif succès. Or, les Chasseurs y ont la part belle au point que, dans l'opinion, les «Alpins» se confondront jusqu'à nos jours avec les «Chasseurs alpins»<sup>1</sup>.

Dans un ouvrage paru dès 1898, intitulé «Au pays des Alpins», Henry Duhamel traduit bien, dans le style emphatique de l'époque, l'engouement qui se manifeste d'emblée : «Avec leur gracieux costume, leur équipement caractéristique, la poésie de la région où ils manœuvrent, le mirage des dangers qu'ils courent, les vaillants défenseurs de notre frontière du Sud-Est ont, en effet, rapidement gagné la faveur publique<sup>2</sup>...».

Au-delà de l'image d'Epinal, il est frappant de constater que, dix ans à peine après leur création, les troupes alpines avaient convaincu de leur excellence au-delà même de leur terrain de prédilection. Ainsi, le même auteur écrit-il : «*L'émulation féconde qui en est résultée entre les bataillons, entre les officiers, a fait des alpins les troupes superbes qu'elles sont aujourd'hui, aussi parfaitement entraînées aux longs parcours sur les glaciers ou les neiges éternelles qu'aux escalades de rochers escarpés, aussi habituées aux séjours au milieu des solitudes désolées des postes d'hiver que prêtes à fournir un recrutement d'élite pour les plus pénibles expéditions coloniales des pays tropicaux, la preuve en a été donnée lors de l'expédition de Madagascar*<sup>3</sup>...».

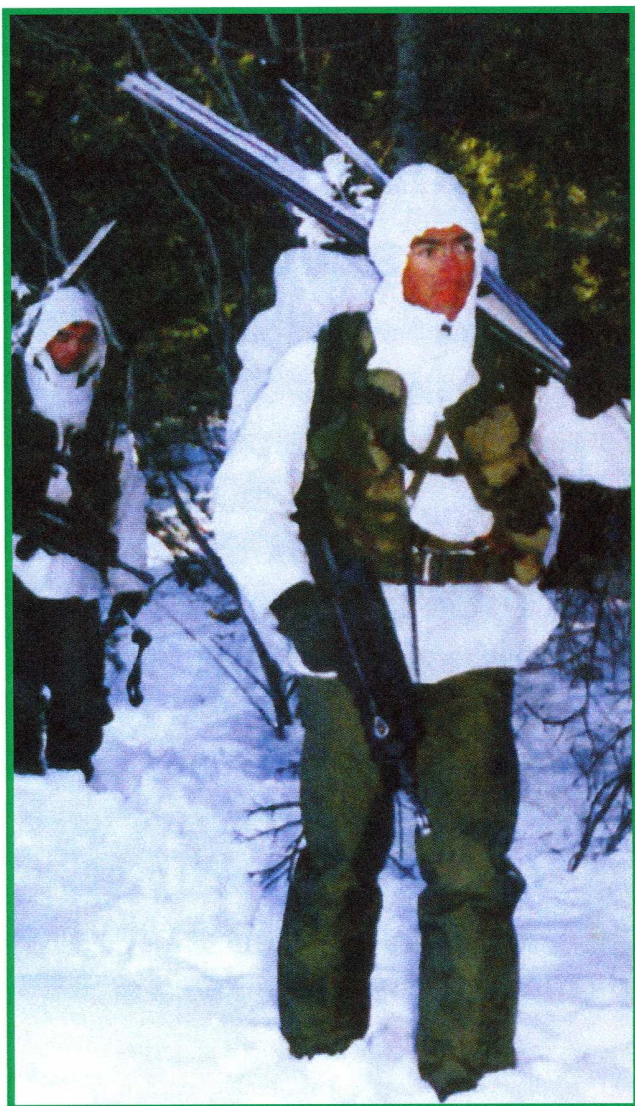
En août 1897, le président Félix Faure, qui assiste aux grandes manœuvres des Alpes, sur le plateau du Mont-Cenis, ajoute la touche patriotique : «*On peut dire que la lutte quotidienne avec les forces de la nature fait vivre les troupes alpines dans*

(1) Ainsi, tout récemment encore, un jeune engagé du 93<sup>e</sup> RAM (Régiment d'artillerie de montagne), à la question relative à la satisfaction des motivations de son engagement, répondait affirmativement, puisqu'il avait réalisé son rêve d'«être chasseur alpin»....

(2) *Au Pays des Alpins* par Henry Duhamel. Librairie Dauphinoise. 1899

(3) *ibidem*.





Unité de recherche humaine (URH 27). Photo Charles Faivre,  
TIM n° 81, mars 1997

*la fièvre d'une perpétuelle campagne. Le résultat de cet effort n'est pas seulement un entraînement exceptionnel : il hausse les âmes avec les énergies il fait battre plus ardemment dans les poitrines élargies des cœurs que la France considère comme son premier rempart<sup>4</sup>». Il n'est donc pas étonnant que, lorsque survient l'heure de vérité, à l'été 1914, et que s'engage la lutte titanesque qui va mobiliser les forces vives de la France quatre années durant au prix des plus immenses sacrifices de son histoire, les bataillons de chasseurs alpins soient au premier rang. Au Linge, à l'Hartmannswillerkopf, notamment, ils deviennent les «Diables Bleus» et la renommée se fait légende.*

De prime abord, la 2<sup>e</sup> Guerre Mondiale peut pa-

(4) ibidem.

raître conforter la réputation de «troupes d'élite» des Chasseurs, et, plus spécifiquement, des Chasseurs Alpins.

En effet, la seule opération victorieuse de 1940, à Narvik, est conduite par l'un des leurs, le général Béthouard, grand alpin s'il en est, et le 6<sup>e</sup> BCA en partage le succès militaire avec la 13<sup>e</sup> DBLE.

De surcroît, l'Armée des Alpes, qui couvre la frontière sud-est face à l'Italie fasciste, inflige à l'assaillant transalpin un échec cuisant grâce, notamment, aux prouesses tactiques et techniques des Sections d'Eclaireurs-Skieurs (S.E.S.).

Enfin, dans les Alpes, les cadres issus des bataillons alpins de l'armée d'armistice après la dissolution de celle-ci en novembre 1942, constituent l'ossature de la Résistance dans ce qu'elle peut avoir de plus emblématique : Valette d'Osia, créateur de l'Armée Secrète en Haute-Savoie, Tom Morel et le 27<sup>e</sup> BCA à Glières, de Reyniès, ancien chef de corps du 6<sup>e</sup> BCA à Grenoble, Le Ray avec le 6<sup>e</sup> BCA en Vercors, Jean Bulle et le 7<sup>e</sup> BCA en Beaufortin, Poitou dit Séphane en Grésivaudan, pour ne citer que les plus connus, grâce à tous ceux-là et à ceux qui les suivent, le drapeau de la Résistance et de la Liberté est aux «couleurs chasseurs». Ces mêmes maquis vont constituer à l'automne 44 la 27<sup>e</sup> Division Alpine qui allait ensuite mener, tout au long de l'hiver 44-45, de très durs combats sur les crêtes frontière, jusqu'à la victoire finale.

Ainsi, lorsqu'en 1945 les Alpins entrent en vainqueurs en Autriche où les troupes d'occupation sont placées sous l'autorité du général Béthouard, ils ont à coup sûr le sentiment de s'être montrés dignes de leurs aînés et d'avoir conforté leur réputation de «troupe d'élite».

Pourtant, avec le recul et à y regarder de plus près, on peut affirmer que dès ce moment-là s'était enclenché un processus de relative marginalisation qui allait se poursuivre voire s'accroître au cours des décennies suivantes.

En effet, plusieurs facteurs contribuent à déplacer l'aura jusque-là focalisée pour une bonne part sur les Chasseurs, non parce qu'ils auraient démerité, mais parce que d'autres mobilisent alors la faveur quand les Chasseurs, les «Ralpins<sup>5</sup>» comme les «Rapieds<sup>6</sup>», se placent ou sont placés hors des champs d'attraction de cette faveur.

(5) Après la création des troupes de montagne, la tradition allait distinguer les «Ralpins» (pour «chasseur alpin») des «Rapieds» (pour «chasseur à pied»).

(6) ibidem





Indochine. Les chasseurs du 10<sup>e</sup> devenus Parachutistes  
E. Lajoux in *Pages de gloire des Chasseurs*

Le premier facteur trouve son origine dans la profonde fracture qui affecte l'armée française de 1940 à 1944 et dans les conditions de sa reconstitution.

Comme on pourra le voir en d'autres occasions, le Libérateur venu de l'extérieur prend le pas sur le Résistant de l'intérieur. Or, qui sont les Libérateurs français, venus de l'extérieur ?

D'abord les Français libres, avec l'émblématique 2<sup>e</sup> DB ou la DFL mais aussi ceux qui servent au sein d'unités anglaises, telles les SAS ; or, parmi eux, pas de Chasseurs (en tenue bleue) ni d'Alpins identifiés, sinon à titre individuel, donc non perceptibles.

Ensuite, l'armée d'Italie, issue de l'armée d'armistice d'Afrique du Nord, Tirailleurs, Goumiers, Coloniaux de la DIC. Là non plus, pas de Chasseurs.

(7) En 1957, il allait être nommé préfet de police pendant la «bataille d'Alger» ; le destin de ce grand soldat allait ensuite basculer en 1961 et 1962. Il est aujourd'hui inhumé à Thônes en Haute-Savoie, où sa mémoire est honorée et respectée.

Ainsi, même si ceux-ci pouvaient s'enorgueillir des faits d'armes rappelés plus haut, les projecteurs qui font l'opinion se braquaient ailleurs...

C'est alors qu'intervient le deuxième facteur. Dans cette armée en reconstitution, apparaît bientôt une nouveauté affectant principalement l'infanterie : la formation d'unités «parachutistes» qui n'avaient été jusque-là qu'esquissées en France au sein de l'armée de l'air. Elles s'organisent principalement à partir des expériences vécues au sein de l'armée anglaise ; leur appellation de «Chasseurs», pour les premières unités métropolitaines, marque leur filiation avec l'armée de l'air, mais n'a pas de parenté autre que sémantique avec les «Bleus Jonquille» ; bientôt apparaissent en outre des Bataillons Coloniaux. Nul ne sait alors qu'ils allaient constituer le fer de lance du Corps expéditionnaire d'Indochine où devait s'édifier, souvent sur le mode tragique, l'épopée para.

Ainsi les Chasseurs (en bleu) allaient-ils être absents d'un théâtre où devaient se construire - c'est une curiosité historique qui mériterait des études approfondies - les nouveaux mythes fondateurs de l'armée française jusqu'à nos jours. Une opportunité s'était pourtant présentée d'une conjonction entre «chasseurs alpins» et «parachutistes» ; lorsque s'organisent les unités de «choc» à partir de 1945, c'est à un alpin, et non des moindres, que l'on fait bientôt appel à Montlouis : le chef de bataillon Godard, montagnard émérite avant-guerre, capitaine valeureux au 27<sup>e</sup> BCA sur l'Ailette en 1940, libérateur de la Haute-Savoie à la tête du bataillon des Glières reconstitué et chef de corps du 27<sup>e</sup> BCA en Autriche. Ainsi, pour l'anecdote, le soldat des unités de choc allait-il longtemps se présenter comme «chasseur» et le caporal porter des galons «jonquille», tandis que les officiers et sous-officiers porteraient l'«argent»... Mais Godard, comme les Alpins qui l'accompagnaient, allait dès lors devenir, et sans retour, un «para»<sup>7</sup>.

La campagne d'Algérie, qui mobilise huit années durant toutes les composantes de l'armée française, n'allait pas inverser la tendance. En effet, si les Chasseurs n'y démeritent pas, et notamment la 27<sup>e</sup> D.I.A. en Grande Kabylie, ils sont «territorialisés», donc voués à un rôle qui, dans notre culture militaire, a toujours été dévalué, contrairement à celui, valorisé, des «unités d'intervention», en l'occurrence les Parachutistes et la Légion Etrangère.

En fait, à distance, on peut affirmer que les



Chasseurs ont, dans l'après-guerre, raté le rendez-vous que leur donnait l'Histoire. Si les «Ralpins» étaient dans leur vocation en Autriche à cultiver notamment leur aptitude à maîtriser collectivement les conditions extrêmes de la haute montagne, ils s'excluaient de facto du théâtre d'opérations - l'Indochine - où était mis à l'épreuve un contingent emblématique de la nouvelle armée issue de la Libération et, sans qu'ils en aient conscience, rentraient ainsi dans l'ombre.

Quant aux «Rapieds», ils choisiront bientôt la «mécanisation», croyant sans doute en cela rester à la pointe de l'infanterie ; or, clairement, s'il était une innovation où «l'esprit chasseur» aurait pu donner sa pleine mesure, c'était bien celle des unités parachutistes, et non pas celle des unités mécanisées, à plus d'un titre antinomique.

Les trois décennies de la «guerre froide» post guerre d'Algérie, avec un contexte radicalement nouveau par rapport aux époques antérieures, introduisent de nouvelles lignes de clivage, mais ne corrigent pourtant pas la tendance.

Le centre de gravité du dispositif est désormais constitué par le corps blindé mécanisé (CBM). On se souvient qu'il lui revient, dans le cadre de notre doctrine de dissuasion du faible au fort, de crédibiliser la menace d'emploi de l'arme nucléaire stratégique face à une offensive du Pacte de Varsovie qui aurait percé les défenses de l'OTAN ; il s'agit alors, en deuxième échelon de l'Alliance, de préparer les «frappes d'ultime avertissement» et ,

par un combat retardateur - et à vrai dire sacrificiel - de procurer les délais - cinq à six jours - d'une «négociation au bord du gouffre». Les Groupes de Chasseurs Mécanisés (GCM) constituent alors une part notable de ce CBM.

En périphérie, on trouve initialement deux ensembles : les «Forces du territoire», auxquelles appartiennent les Alpains, et les «Forces d'intervention», avec, pour l'essentiel, les Parachutistes, la Légion Etrangère et la plupart des unités de la Coloniale, rebaptisées Troupes de Marine. A ces Forces d'intervention, revient l'exclusivité des séjours et des interventions outre-mer, que ce soit dans les DOM-TOM ou en exécution des accords d'assistance passés avec nos anciennes colonies d'Afrique.

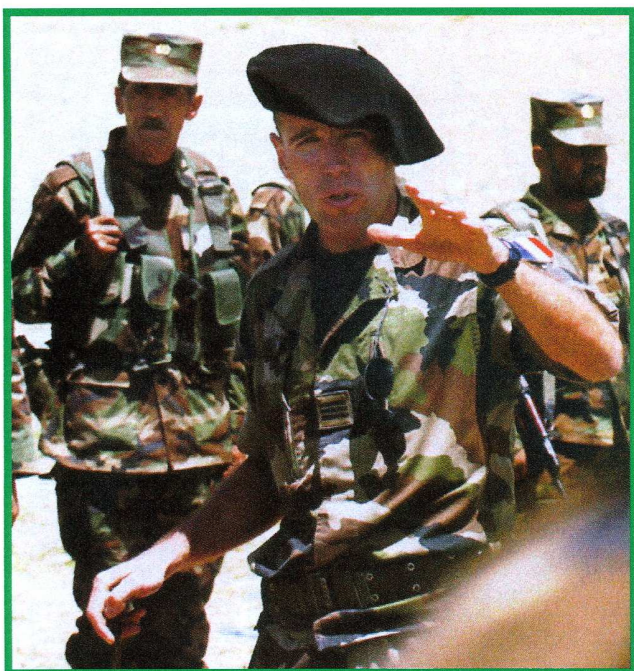
Or, alors même que le CBM, qui doit faire face à la menace principale avec un important stationnement outre-Rhin, est au cœur de la doctrine et fait l'objet de toutes les attentions du commandement, jamais pourtant aucune des ses unités, pas plus les «Rapieds», désormais mécanisés, que les autres, ne pourront rivaliser en prestige avec les stars des Forces d'intervention, paras, TDM ou légionnaires.

Quant aux Alpains, ils sont alors doublement marginalisés : les Forces du territoire n'auront jamais qu'un rôle d'appoint secondaire dans la doctrine et restent confinées dans l'Hexagone, en l'occurrence le quart sud-est pour les Alpains. Dès lors, voilà ceux-ci considérés comme une survivance



URH 27.Photo C. Faivre, TIM n° 81





Formation des officiers de l'armée nationale afghane.  
Un officier alpin instructeur (DIO Epidote)  
Photo ADC Olivier Dubois, *TIM* n°176, juillet-août 2006

désuète par le CBM et jugés inaptes à jouer dans la cour des grands par les forces d'intervention.

Pour autant, dans cette période qui court de la fin de la guerre d'Algérie à la fin du monde bipolaire, durant trois décennies, au-delà d'un mal être diffus, généré par leur marginalité de fait au sein de l'armée de terre, les Alpains auront connu une période faste, dans la conjugaison de la maîtrise du milieu montagneux et des conditions extrêmes, et d'une véritable œuvre éducative auprès de générations de conscrits.

Un effort considérable et soutenu est alors fait sur la formation technique des cadres, officiers et sous-officiers, à l'Ecole Militaire de Haute Montagne. Cette politique, lancée au milieu des années 60 par le général Thénosz, alors commandant la 27<sup>e</sup> Brigade Alpine et promis à un brillant avenir, allait produire son plein effet quinze à vingt ans plus tard (le temps pour les lieutenants de devenir chefs de corps) et jusqu'à nos jours.

Cette compétence technique des cadres permet alors de tirer le meilleur parti d'un recrutement d'appelés de très grande qualité, sélectionnés pour leurs capacités physiques, souvent d'un haut niveau général et volontaire. Les exploits collectifs réalisés se conjuguent, à partir du milieu des années 70 qui voit la création du Groupe Militaire de Haute Montagne<sup>8</sup>, avec les performances

individuelles d'hommes qui ont repris la tête de l'évolution de l'alpinisme moderne, pour susciter fréquemment l'intérêt des médias. Ainsi, dans cette période, les Chasseurs alpins connaissent une situation insolite où leur prestige est grand dans l'opinion, au point que, pour la plupart des observateurs, «chasseur» se confond avec «chasseur alpin», dans le même temps où ils sont marginalisés de fait dans les armées...

Un changement majeur intervient pourtant en 1983 : c'est la création de la «Force d'Action Rapide». Divine surprise pour les Alpains : la 27<sup>e</sup> Division Alpine en fait partie, seule grande unité d'appelés, aux côtés de la 11<sup>e</sup> DP (les Paras), de la 9<sup>e</sup> DIMa (les Marsouins), de la 6<sup>e</sup> DLB (les Légionnaires) et de la 4<sup>e</sup> Division Aériomobile.

Voilà donc les Chasseurs Alpains conviés à «jouer dans la cour des grands» en devenant partie prenante aux actions extérieures, dans les limites permises par la conscription. Toute la difficulté était notamment de concilier l'acquisition des savoir-faire nécessaires sans céder en rien de l'acquis en matière de maîtrise du milieu montagneux et des conditions extrêmes.

En fait, c'est l'évolution même du contexte géostratégique qui allait faciliter cette synthèse, avec l'ouverture, impensable quelques années auparavant, du théâtre d'opérations de l'ex-Yougoslavie, notamment en hiver.

Ainsi, l'hivernage du 7<sup>e</sup> BCA dans les conditions rigoureuses du mont Igman dans l'hiver 94-95, allait-il apporter la démonstration de l'intérêt tactique de ce type de capacités. Les unités non spécialisées appelées à lui succéder auront l'occasion d'apprécier la présence en leur sein d'experts des troupes de montagne et le concours des «sections de renseignement» (ex-sections d'éclaireurs de montagne) sans lesquels ils auraient été souvent bien démunis face à des conditions d'une extrême rigueur.

De façon concomitante, à partir de 1993, la «spécificité montagne» est revivifiée au plan théorique, déclinée au travers de toutes les fonctions opérationnelles et organiques et reconnue

(8) Le Groupe Militaire de Haute Montagne, aujourd'hui véritable «Patrouille de France» de l'armée de terre, a été créé en 1976 par le général Pierre Laurens, commandant la 27<sup>e</sup> DA alors recréée, qui voulait par là faire recoller les militaires à l'élite de l'alpinisme et dynamiser ainsi la pratique militaire collective. Ce fut une totale réussite, due notamment à son premier chef, le capitaine Marmier, officier et alpiniste d'une exceptionnelle envergure.





Patrouille frontalière du 27<sup>e</sup> BCA, Groupement tactique français (GTFR), février 2002 en Bosnie. *TIM* n° 144, mai 2003

au plus haut niveau de l'armée de terre comme une capacité qui peut être un atout pour les capacités militaires de la France. Pour bien marquer le caractère général de cette capacité, l'expression «de montagne» prend le pas sur l'adjectif «alpin». Ainsi, à la suite du Livre Blanc de 1994, le «projet armée de terre 97» substitue-t-il une «27<sup>e</sup> Division d'Infanterie de Montagne» à la «27<sup>e</sup> Division Alpine». Dès lors, l'intérêt, si ce n'est encore la faveur de l'armée, rejoignait, au profit des «Troupes de Montagne», la faveur de l'opinion qui, elle, ne s'était jamais démentie.

C'est ainsi que lorsque allait venir, en 1996, l'heure des changements considérables liés à la professionnalisation des armées et à la fin du service militaire obligatoire, l'existence de troupes de montagne au sein d'une armée qui voyait dissoudre plus de la moitié de ses unités ne fut discutée par personne.

Au cœur de ces Troupes de Montagne se situent toujours les bataillons de Chasseurs, aujourd'hui dépositaires, pour l'essentiel, de l'héritage séculaire des Chasseurs d'Orléans. Sont-ils redevenus les «troupes d'élite» qu'ils étaient il y a bientôt un siècle ? Il serait présomptueux de l'affirmer. Pourtant, lorsqu'on relit les quelques citations extraites

de l'ouvrage de Henry Duhamel au début de ce texte, on ne peut manquer d'être frappé par leur actualité, sur le fond sinon sur la forme. Oui, vraiment, plus que jamais les «Ralpins» ont vocation à être «troupes d'élite» et il ne dépend désormais que d'eux que ce soit le cas. ■



7<sup>e</sup> BCA



13<sup>e</sup> BCA



27<sup>e</sup> BCA

Les BCA de la Brigade de Montagne



# CENT ANS D'EVOLUTION DANS LA TENUE DES TROUPES DE MONTAGNE : QUAND LE MILIEU DICTE LES RÈGLES

Lieutenant Yann DOMENECH

*«Des effets suivants... et qui ont l'avantage de protéger l'homme contre les grands froids des montagnes et de s'ouvrir facilement pour remédier aux trop grandes chaleurs» (extrait du rapport du colonel Arvers 1887).*

Cette phrase résume parfaitement le problème constant auquel les concepteurs des tenues sont confrontés depuis cent ans. Examinons autour de trois tenues emblématiques de quelle façon ils ont tenté d'apporter des solutions techniques à cette adaptation constante de l'homme au milieu.

Créées en 1888, les jeunes troupes alpines devront attendre le décret ministériel du 1892 pour qu'une tenue spécifique et adaptée les équipe. A cette époque elles découvrent la montagne et s'exercent tant bien que mal aux nouvelles techniques alpines. Cet aspect collectif de la pratique montagne est par ailleurs un genre nouveau.

C'est le colonel Arvers à qui l'on doit les modifications apportées aux équipements standard de l'infanterie. Le 16 novembre 1887, il présente aux parlementaires une tenue inédite. Celle-ci est adoptée par la commission de l'armée. C'est ainsi qu'apparaît la «vareuse dolman» (modèle 1891), il s'agit d'un effet révolutionnaire pour son époque.

La vareuse apparaît comme un compromis entre la tunique ample et courte et le dolman cintré et ajusté au corps des cavaliers de cette même époque. Cette vareuse, cintrée, reste suffisamment large et ample au niveau des épaules et des cuisses. Sa coupe courte facilite les mouvements de jambes, une nécessité prise pour le déplacement en montagne.

Une autre innovation technique figure dans l'adoption d'un large col dit à la chevalière. Ce large collet rabattu de 11 cm permet une fois relevé de protéger le cou et le visage contre les intempéries. Une patte permet de le maintenir.

Les épaules sont doublées de pièces de drap en vue de renforcer cette partie du corps lors de charges lourdes. Un autre apport novateur, la mise



Un chasseur alpin du 28<sup>e</sup> BCA de Grenoble portant la vareuse-dolman Mle 1891 - Musée des Troupes de Montagne, s.a.

en place de bourrelets d'épaule. Ceux-ci évitent aux bretelles du havresac et des équipements de glisser.

En plus de cette vareuse spécifique, on prévoit des effets complémentaires adaptés au milieu.

L'adoption du béret alpin est à lui seul une révolution dans cette nouvelle tenue.

La taillote, large ceinture en laine bleue du modèle des zouaves, fournit une protection contre le froid à la partie abdominale. Des bandes molletières en laine de 1,60 m de long du modèle en usage dans les troupes indigènes aux Indes et au Canada, sont adoptées. Ces bandes s'enroulent autour de la jambe depuis la cheville jusqu'au genou, préservant le bas du pantalon, soutenant le





Groupe d'éclaireurs skieurs du 6<sup>e</sup> BCA durant la campagne de Norvège en avril 1940. On distingue le blouson de skieur Mle 1940. Musée des Troupes de Montagne, 6<sup>e</sup> BCA

mollet, et garantissant une liberté de mouvement à l'articulation.

Avançons maintenant dans le temps pour découvrir une tenue du soldat de montagne qui a également marqué une nouvelle avancée technique.

Trois catégories de tenues ville, combat et grand froid, sont mises au point à l'Ecole Militaire de Haute Montagne de Chamonix par le capitaine Pourchier et son équipe. Deux ans plus tard, en 1940 dans la campagne de Norvège, 7 000 hommes en sont équipés.

Portons notre attention sur les effets spécifiques à la lutte contre le froid.

En 1938, le capitaine Pourchier, commandant de l'EMHM, réunit un bureau d'étude chargé d'expérimenter et de mettre en place du matériel de ski et d'alpinisme, d'équipement de montagne de campement et d'armement. Il retient le principe de superpositions d'habits garantissant une protection contre le froid.

Voici les effets nouveaux :

Un blouson de toile dit «blouson de skieur modèle 1940» est réalisé dans une toile légère imperméable. S'ouvrant dans sa partie supérieure par trois boutons, il s'enfile tel un chandail et il est doté de manches à pivot permettant une liberté de mouvements. Il possède également six œillets assurant l'aération.

Le pantalon salopette, modèle 1938, ne possède pas de poche. Il est réalisé dans une toile imperméable. La taille et les chevilles sont serrées par un cordonnet. Il se porte par-dessus les effets de drap.

Contre les températures extrêmes la peau de mouton, vêtement emblématique des troupes françaises engagées en Norvège, s'apparente à la canadienne. A la base ce vêtement avait été réalisé pour les motocyclistes. Se fermant par cinq boutons et possédant un col large, la canadienne est en peau de mouton tannée au chrome pur et teinte couleur beige.

Pour le combat on préfère la cagoule caoutchoutée de couleur blanche. Celle-ci est entièrement imperméable. Sa forme ample et blousante, avec capuchon, permet de se porter par-dessus la peau de mouton. Elle est dotée de cordonnets de serrage au capuchon, à la taille et au bas. Une fermeture éclair descend jusqu'à la poitrine. Des bottes en caoutchouc complètent cette tenue grand froid. Grâce à sa connaissance du milieu et sa pratique extrême de la montagne, le capitaine Pourchier a su convaincre les autorités d'adopter cette panoplie qui influencera la tenue montagne de l'après-guerre.

Les recherches toujours plus approfondies sur le froid et la découverte de nouveaux matériaux



textiles permettent aujourd'hui d'équiper les soldats de montagne avec des équipements inédits.

La spécialisation toujours plus importante des missions de renseignement et de combat dévolues à l'Unité de Recherche Humaine de la 27<sup>e</sup> Brigade d'infanterie de montagne (URH27) a mis en évidence le besoin d'une tenue de camouflage adaptée à l'effort, aux nouveaux équipements et améliorant encore la discrétion des équipes en milieu enneigé. Validée en 1999, cette nouvelle tenue baptisée «tenue éclaireur-skieur» n'a pu voir le jour qu'en 2004 après de longues études. Grâce à un cahier des charges sérieux et à l'étude d'un camouflage basé sur les nuances de couleurs rencontrées dans le milieu montagneux, une nouvelle tenue a vu le jour.

Basée sur le modèle de camouflage français, la tenue éclaireur de l'URH27 réalisée en coton rip-stop, intègre une savante association des couleurs blanches, grises, vertes et saumon. En statique, elle peut se porter par-dessus les équipements de protection contre le froid et offre un camouflage beaucoup plus efficace qu'un survêtement de simple couleur blanche.

En déplacement sa coupe ample et bien aérée permet d'évacuer rapidement la transpiration et sèche en un temps très court. De plus, ses multiples poches ainsi que ses genouillères renforcées de mousse amovible en font une tenue parfaitement adaptée au combat en montagne.

La tenue «éclaireur skieur» a fait forte impression lors de l'exercice international «Battle Grifin» qui s'est déroulé en Norvège, de février à mars 2005.

Celle-ci marque une avancée certaine dans le domaine du camouflage en montagne. Très adaptée à l'effort et au combat, elle pourrait inspirer une future tenue pour l'ensemble des soldats de la 27<sup>e</sup> BIM.

1891, 1940, 2005 ces dates représentent des jalons significatifs des évolutions techniques apportées à la tenue des soldats de montagne dont les contraintes demeurent inchangées.

### Une coiffe que l'on appelle «tarte»

De tous les effets de la tenue, la coiffe reste pour chaque soldat l'élément le plus personnalisé, surtout dans les Troupes de montagne qui conservent la même depuis leur création en 1888 : le béret alpin, communément appelé «tarte». Son adoption dans les troupes alpines, par un décret du 2 décembre 1889 précisant sa taille et sa couleur,

s'inscrit dans une longue tradition militaire.

Au cours des siècles le béret, coiffure utilitaire, deviendra peu à peu coiffure identitaire. Réinventé à partir du «birretum» des légions romaines de Sartorius stationnées en pays d'Aspe, simplifié pour ne conserver que la partie emboîtant le crâne, le béret s'est enraciné en Béarn. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les lansquenets, futurs fantassins, mercenaires allemands au service de la France, portent cette coiffe. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, «les volontaires cantabres» créés par le Chevalier de Bela en 1745, adoptent également le béret. En 1830, pendant la conquête d'Algérie, le général Bosquet, originaire des landes, adresse une lettre à sa mère lui réclamant des bérets pour sa troupe. C'est à partir de 1961 que le béret est adopté par l'ensemble de l'armée de terre française mais les Alpains le portent depuis 1889.

Mais la tarte c'est avant tout un élément vestimentaire, attribut de reconnaissance associé instantanément à la figure de l'Alpin. Il sert de couvre-chef adapté aux intempéries de la montagne et de charentaise de fortune en bivouac. C'est également un moyen de communication visuel lorsqu'il est utilisé comme un sémaphore pour échanger entre deux cols. Ses fonctions sont multiples et variées, elles en font un véritable «couteau suisse».

Dès son adoption, il se crée un langage autour de la tarte. Son port varie selon les régions d'origine des conscrits, ainsi on affirme son pays d'origine en marquant d'un pli particulier son béret.



La tarte. Musée des Troupes de Montagne, s.a.

A partir des années 1930, les officiers issus de l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr, se distinguent en la portant du côté opposé. Un véritable rite de passage

dans la famille alpine consiste à remettre le couvre-chef de tradition au jeune engagé après une marche particulièrement éprouvante.

Telle est l'histoire singulière d'une coiffe issue du monde civil que les alpins arborent aujourd'hui avec fierté. ■



# TRADITIONS "SONORES" DES CHASSEURS

---

Docteur Jean-Pierre REYNAUD

Ancien aspirant «Clairon-trompette»

Fanfare de la 17<sup>e</sup> Brigade Alpine (1974)

---

Titre quelque peu insolite, convenons-en ! Mais évocateur de la culture si particulière à cette arme d'élite, l'Arme Bleue, dont l'indépendance d'esprit et les traditions en font un véritable monument de notre histoire militaire.

Chez les chasseurs, on ne joue pas de la musique, on «sonne» les pas redoublés (à la si typique cadence de 140 pas minute), les clairons sonnent les refrains des bataillons, et pour les ultra puristes les chœurs sonnent à pleine voix les chants de tradition. Et pourtant, quelles pièces musicales exceptionnelles sont comptées au florilège des traditions «chasseurs», quels reflets vifs et ardents de leur esprit dans les notes, les mélodies et les paroles !

Il n'y a donc pas de Musiques chez les chasseurs mais des Fanfares, appellation partagée avec les formations musicales de la Cavalerie, du Train et de l'Artillerie. Mais les fanfares «chasseurs» ont la particularité de comporter essentiellement des clairons, instrument typique de l'infanterie ; c'est par eux que nous commencerons notre petite étude.

## Les clairons

Cuivre utilisé essentiellement pour la transmission des ordres dans l'infanterie, avant l'avènement des moyens de communication modernes, cet instrument est, plus que le cor pourtant si symbolique, le socle musical des traditions «chasseur».

Cet instrument est en si bémol, il dispose de quatre notes principales (sol, do, mi, sol) que l'instrumentiste peut moduler par un talent travaillé.

Organisés dès leur création en Bataillons, formations d'élite, les chasseurs qui par décret (1<sup>er</sup> février 1841) accorda à chaque bataillon 16 clairons pour le service ordinaire (sonneries réglementaires) et réunis en fanfare à 16 clairons pour le service ordinaire (sonneries chasseurs) furent parmi les meilleurs virtuoses, excellant dans l'expression vive et éclatante des sonneries. Ils traduisaient ainsi un esprit de corps remarquable, altier et rapide, fier et fonceur, caractérisant ces «Diables Bleus» célèbres pour leur bravoure et leurs exploits guerriers.

Attachés à leur Arme mais aussi à leur bataillon, les clairons cherchèrent à distinguer leurs instruments. Dès 1854, les clairons du 24<sup>e</sup> bataillon, celui de la Garde, furent réglementairement ornés, comme dans tous les corps d'infanterie de la Garde, d'une flamme verte aux ornements jonquille.

C'est vers 1880 que cette mode se répandit dans de nombreux bataillons pour se généraliser au cours de la Guerre de 1914-1918. La variété des flammes de clairons est grande mais comporte en général toujours, sur fond bleu ou vert, l'insigne du bataillon. Les franges et galons sont jonquille ou verts.

Le cordon des clairons, ainsi que les glands qui lui sont annexés, a été tricolore depuis 1840, et restera la seule pièce de la tenue des chasseurs qui n'ait été modifiée jusqu'à ce que vers 1954, lui soit substitué un cordon «plus Chasseurs» vert et jonquille.

Ces ornements rendent singulièrement spectaculaires la manœuvre qu'exécute le clairon de chasseurs, avec un réel brio, en faisant tourner son instrument en moulinet au dessus de sa tête, bras tendu, avant de l'emboucher pour sonner. Ces flammes virevoltantes au dessus des fanfares donnent aux défilés et aux concerts un éclat doré extraordinaire.

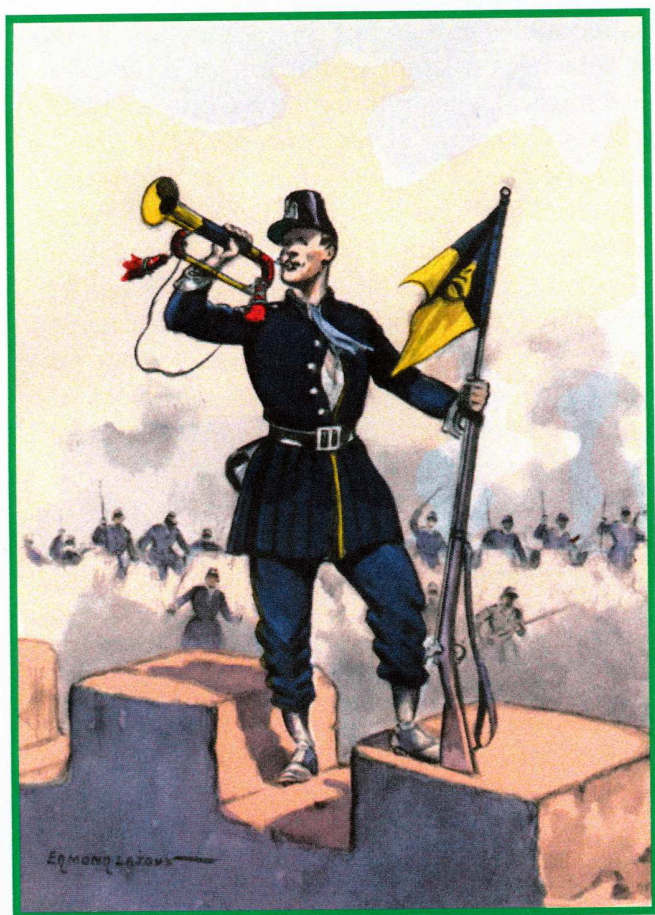
Le clairon reste l'âme de la culture musicale des chasseurs, tant son expression «colle» bien à l'esprit des chasseurs («des gens qui pigent et qui galopent» comme le disait Lyautey). Véritables virtuoses, les clairons de chasseurs forment une aristocratie à part dans la grande famille des musiciens militaires, et leur habileté instrumentale a



soulevé de tous temps un véritable enthousiasme. Ils comptent de nombreux héros dans leurs rangs, ayant tenu leur poste et rempli leur mission au combat dans les pires circonstances. Ils ont pour «père» le clairon Rolland<sup>1</sup>, du 8<sup>e</sup> BCP, survivant du combat de Sidi-Brahim pendant lequel il sonna sans répit pour galvaniser ses camarades dans leur héroïque résistance.

### Les Cors

La silhouette de cet instrument, à l'origine trompe de chasse, est en accord complet avec le symbole même de l'Arme qui figure sur tous les insignes de corps (bataillon, demi-brigades). Dès le début de leur histoire présent sur les tenues, le cor en temps qu'instrument de musique ne fut adopté que progressivement dans les fanfares de l'Arme. Tenu par quelques clairons, cet instrument agrémentait les concerts en sonnant des airs de chasse. Vers 1880, le 17<sup>e</sup> Bataillon fut le premier à marcher



Mexique 1862. Le clairon Roblet au combat du défilé de Cumbres. E. Lajoux in *Pages de gloire des Chasseurs*

(1) Voir «Hommage au clairon de Sidi-Brahim» extrait de l'illustration de sept. 1913 in *Bulletin de l'AAMI* n° 44 - 2003.

au son de pas redoublés avec trompes. Puis cette disposition s'étendit à tous les bataillons, bien que cet instrument s'accommode moins bien que le clairon aux notes brèves et aux cadences rapides. L'habileté légendaire des interprètes et le travail en répétition sous des ordres prestigieux finissent par réaliser une belle et fringante harmonie entre les deux instruments.

Le symbole du cor a été de tous temps celui des troupes légères d'élite y compris dans la cavalerie. De nos jours, on peut croire qu'il exprime la particularité musicale de l'Arme bleue, alors qu'il n'en est rien, l'adoption du cor de chasse suivant et ne précédant pas celle de l'insigne d'arme.

### Les Trompettes

Elles ont rejoint leur deux grands frères beaucoup plus tard et ne sont utilisées en principe que lors des exécutions musicales «de pied ferme» laissant à ces derniers la vedette des défilés. Elles apportent cependant un certain brillant et une vivacité piquante à quelques morceaux célèbres. Elles rappellent quelque peu la traditionnelle complicité d'arme entre les chasseurs et les cavaliers. Deux ou trois clairons les servent en alternance avec leur instrument de base.

### L'harmonie

Au début uniquement constituée de cuivres et plus précisément de saxophones (soprano, alto, ténor ou basse), elle comportera à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle des trombones, des cornets à piston et contre basse et ensuite à l'époque contemporaine quelques bois notamment des clarinettes. Leurs interprétations servent toujours d'appui et de fond aux sonneries éclatantes et nourries des clairons. L'harmonie est traditionnellement servie par les chasseurs affectés aux services (de santé particulièrement) alors que les clairons font partie intégrante des effectifs des compagnies de combat.

### Les percussions

Ces instruments sont apparus au fil de l'histoire de l'arme, progressivement et sans support traditionnel précis. La seule tradition «ferme» étant le refus absolu des grosses caisses. Dans les fanfares, le rythme a toujours été donné par les caisses claires (petit tambour plat au timbre un peu métallique) aidé d'une paire de cymbales. Il n'y avait jamais plus de deux caisses claires par formation. Pourtant la «mère» grosse caisse apparut après la



Seconde Guerre mondiale dans certaines fanfares au prétexte d'exécuter correctement la Marseillaise où les «coups de canons» figurent à la mélodie. Très sollicités pour diverses manifestations patriotiques et des prises d'armes «toutes armes», les fanfares (souvent, notamment aux FFA, formations musicales de garnison ou de grande unité) devaient alors rendre les honneurs aux drapeaux. De fait, l'exécution de la Marseillaise est assez rare dans les bataillons, sauf lorsque l'un d'entre eux, à tour de rôle, reçoit l'honneur de la garde du drapeau unique des chasseurs. Les honneurs au drapeau comportent réglementairement, après la sonnerie «Au drapeau», l'exécution du refrain de l'hymne national. En dehors de ce cas précis, lors des prises d'armes courantes dans l'Arme bleue, les honneurs sont rendus au fanion du bataillon par l'exécution du refrain, puis de la Sidi-Brahim (voir plus loin). La grosse caisse une entorse extrême à la tradition fut même interdite par plusieurs chefs de corps, sourds aux arguments des chefs de fanfare.



Haute-Alsace, décembre 1915. Entrée dans Metzeral  
par Georges Scott

## Les fanfares

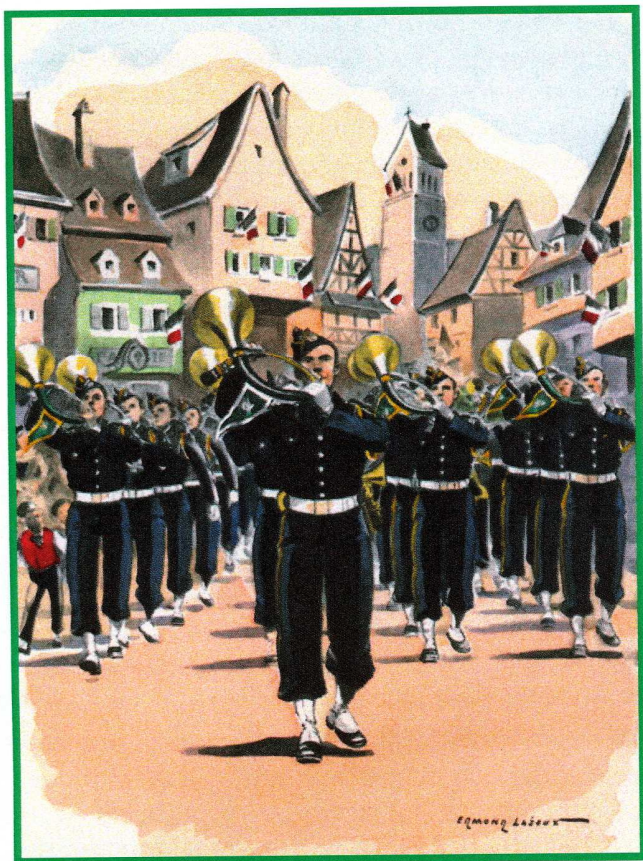
On a vu que leurs naissances et leurs effectifs évoluèrent au fil des décisions ministérielles. Aux clairons, s'ajoutèrent plus tard les autres instruments (20 clairons musiciens servant des sax en 1854, 21 pour la garde en 1866, 16 fanfaristes en 1875, 24 lorsque les bataillons furent portés à 6 compagnies, enfin 19 en 1930). La période moderne a vu des effectifs varier avec les possibilités de recrutements, la volonté des chefs de corps et les conditions économiques. Les chiffres d'effectifs étant parfois très loin de textes réglementaires, occultés par les nécessités du service ou les choix hiérarchiques. La fanfare est commandée par un sous-officier chef de musique assisté d'un clairon major.

Lorsqu'elles réunissent tous leurs instruments, elles produisent une formation musicale d'exception, vedette des défilés et favorite des publics patriotes.

Caractérisées par une expression «piquée» des pas redoublés et marches de tradition, où les notes détachées éclatent véritablement en feu d'artifice musical, elles rythment avec brio les défilés au «pas chasseur» et les concerts. Mais dans la deuxième moitié du siècle dernier et a fortiori de nos jours, l'abandon du pas chasseur au profit d'un pas unique pour tous régiments d'infanterie (mais la Légion Etrangère elle, a pu garder son pas lent traditionnel... !) ce piquant a été progressivement remplacé, au grand dam des puristes, par une exécution plus «coulée» et ronde qui n'a qu'un très lointain rapport avec l'expression réelle des qualités traditionnelles de l'arme.

Si chaque bataillon, pendant plus de cent ans disposait d'une fanfare, au cours de la période évoquée le nombre des fanfares s'est réduit comme une peau de chagrin. Jusqu'en 1940, les fanfares étaient donc formées par les clairons réglementairement affectés aux compagnies de combat et de chasseurs musiciens des différents services du bataillon. Le recrutement était facile, puisant dans la cohorte des nombreux jeunes musiciens venant de la société de l'époque riche en orphéons et harmonies municipales, portés par des traditions patriotiques puissantes. Les célèbres «Ecoles de clairons» des bataillons permettaient d'amener à la perfection chaque jeune recruté. Après la dernière guerre, l'apparition des moyens modernes de communication reléguèrent l'usage du clairon aux seules sonneries de quartier ; on vit alors ap-





Fanfare. E. Lajoux in *Pages de gloire des Chasseurs*

paraître les formations «à double qualification» ; les effectifs des fanfares étant souvent regroupés dans les CEA (compagnie d'éclairage et d'appui) ou les compagnies d'état major ceci permettant de réaliser de substantielles économies de personnel. Progressivement, pour des raisons d'économies diverses, les fanfares ne furent maintenues dans les bataillons de chasseurs alpins ou groupe de chasseurs (à pied puis mécanisés) que grâce au bon vouloir des chefs de corps très attachés à la tradition. On arriva ensuite à une fanfare par brigade ou division et de nos jours, seule la musique de la région militaire de défense sud est (Lyon) conserve les traditions des Fanfares chasseurs et revêt parfois la tenue bleue pour faire vivre quelques instants le splendide répertoire de l'Arme, menacé de l'oubli et du passage définitif à l'histoire.

### Les refrains

S'il est une tradition «sonore» à laquelle les chasseurs sont farouchement attachés, c'est celle des refrains de bataillons. À l'origine, et dans toute l'infanterie, à chaque bataillon est affecté une courte phrase musicale au clairon destinée surtout

à préciser la destination d'un appel réglementaire ordonné par le colonel. Elle précède immédiatement l'ordre : 1<sup>er</sup> bataillon... en avant.

Dans l'Arme bleue, les bataillons formant corps, le refrain est très rapidement devenu un signe de reconnaissance et de respect. En 1845, pour les 10 premiers créés, ces refrains font partie des sonneries de manœuvre établies par ordonnance ministérielle. Par la suite, ils apparurent au fur et à mesure de la création des nouveaux bataillons.

Chaque bataillon de l'arme possède le sien propre et le fait «briller» en toute circonstance, fier témoin d'une valeur et d'une histoire unique. Les clairons saluent le fanion du bataillon en sonnant le refrain, suivi de quelques mesures de la Sidi-Brahim ; les sonneries réglementaires quotidiennes majeures sont précédées du refrain (réveil, appel, rassemblement...). Le refrain remplaçait même parfois «La charge» ou était sonné jusqu'à l'épuisement pour galvaniser les combattants.

Quelques notes «piquées» au clairon et tout chasseur reconnaît le bataillon, bien entendu le sien mais aussi tous les autres, un par un. Il y met spontanément des paroles, elles aussi uniques, évocatrices de faits d'armes, de qualité revendiquées, de situation grivoises ou comiques. On sait que les bataillons furent longtemps au nombre de 31 (un 32<sup>e</sup> et un 40<sup>e</sup> n'eurent que d'éphémères existences). Aussi, avec leur sens aigu de l'à-propos et du clin d'œil, les chasseurs attribuèrent très vite à chaque jour du mois le refrain du numéro correspondant. Dans les popotes, la lecture du menu est toujours précédée de la « sonnerie » du refrain. L'officier le plus jeune dans le grade le moins élevé annonce par exemple : «Menu du... Le commandant a mal aux dents mes enfants, le commandant a mal aux dents». Il s'agit du 2<sup>e</sup> jour du mois ! Cette tradition est respectée dans les corps de réserve (numérotation de 41 à 71 et au-delà, dans les demi-brigades de chasseurs et partout où les chasseurs sont présents en nombre (états majors, divisions).

### Les chants, marches et pas redoublés

Chaque corps de troupe a une marche particulière dont le début lui sert généralement de refrain. Dans les chasseurs, à l'instar du drapeau unique, on connaît une seule marche la «Marche des Chasseurs», commune à tous les bataillons et précédées du refrain spécial pour chacun. C'est en fait la marche particulière du bataillon de tirailleurs





Fanfare du 13<sup>e</sup> BCA

créé en 1839, devenu en 1840 le 1<sup>er</sup> bataillon de Chasseurs à pied. Elle est au nombre des sonneries de manœuvre (Instruction 1841 et Ordonnance 1845). Elle sera légèrement modifiée pour s'adapter à l'allure rapide des chasseurs. C'est un véritable chef d'œuvre musical pour clairon seuls ; les fanfares, dans son exécution officielle, l'on peu à peu délaissée dans les défilés pour d'autres pas redoublés, mais elle reste une pièce maîtresse de leur anthologie musicale. Elle est encore parfois sonnée avant l'exécution de la Sidi-Brahim.

D'autres marches et sonneries de manœuvre furent d'emblée très prisée chez les chasseurs, notamment le Pas de gymnastique, la Berloque, la Charge, les Grosses carabines, puis peu à peu délaissées pour laisser la place à des airs plus typiquement chasseur comme la marche «Encore un carreau d'cassé» que nous verrons en particulier plus loin. Cette marche fut très populaire dès le temps où leurs sacs de toile cirée brillant au soleil faisaient donner aux chasseurs le surnom de «vitriers».

Honneur à la marche la plus célèbre ! la «Sidi-Brahim», appelée parfois «Marseillaise des chasseurs». Sa première appellation fut «le chant des Chasseurs», écrit par un auteur dont l'histoire n'a pas retenu le nom, sur la musique du «Chant des ouvriers» du célèbre chansonnier lyonnais Pierre Dupont. Diffusé dans les bataillons, notamment

par les jeunes officiers dont les affectations changeaient souvent, peu après le fait d'armes de 1845, c'est sous son nom célèbre que ce chant a traversé l'histoire. Il est chanté lors des réunions de corps, pour chaque fête, pour chaque repas de cohésion.

Un chef de fanfare, lui aussi inconnu, fit de ce chant, bien avant 1870, l'ossature d'un pas redoublé dont la célébrité n'est plus à décrire. Il est devenu, au fil des ans, et après d'importantes modifications jusqu'à la guerre 1914-1918 le symbole du sacrifice et de l'abnégation de ces soldats d'élite. Il rend les honneurs au fanion lors des prises d'armes, les officiers saluent.

D'autres chants furent un temps célèbres dans l'histoire des chasseurs («Pauline», «Le Chasseur de Vincennes») mais l'un d'eux mérite une attention particulière, car, il est au moins autant chanté que la Sidi-Brahim dans les circonstances traditionnelles des Chasseurs, c'est «La Protestation». Ce chant reprend en refrain «La marche des vitriers. Encore un carreau d'cassé» et se compose de couplets dont le nombre s'est multiplié au cours des ans. Au départ, les 3 premiers couplets ont été écrit en 1875 ou fut mise en question l'existence des bataillons de chasseurs. Ensuite, à chaque grande date de leur histoire, des couplets furent écrits, par exemple lorsqu'il fut question de supprimer la tenue bleue. A notre connaissance, aucun couplet supplémentaire ne pointa la réduction drastique du nombre des bataillons de l'époque actuelle ... La «Protestation» a servi de motif à un très entraînant pas redoublé qui resta très prisé jusqu'à nos jours.

Le florilège des pas redoublés typiquement chasseurs est très riche. Quelques bataillons eurent une marche propre (le 6<sup>e</sup> BCA, le 30<sup>e</sup> BCP par exemple) mais de nombreuses œuvres furent écrites par les brillants chefs de Fanfare, avec des thèmes évoquant l'esprit et l'allure («Artaban», «Le Téméraire», «Sans Peur», «Le brisquard...») ou des faits d'armes, («Chasseurs de Drian», «Bois des Caures» «L'Hartmannvillerskopf»...) ou encore leur environnement traditionnel avec les fameux «Echos» (du Rosemont, du Nivollet...) qui rappellent les hautes montagnes des alpins.

Ainsi se termine cette modeste étude, bien entendu non exhaustive, d'un riche et glorieux patrimoine dont il faut célébrer avec fierté l'éclat exceptionnel et la place remarquable qu'il occupe dans l'Histoire de notre Armée. ■



# INFANTERIE

**Accès :**

Bus ligne n° 7, arrêt «Lepic»  
Parc de stationnement réservé aux visiteurs  
dans l'enceinte du musée  
(rue du 56<sup>e</sup> régiment d'artillerie).

**Horaires d'ouvertures :**

Tous les jours y compris le samedi et le dimanche  
de 14 heures à 17 heures 30, sauf le mardi.

Le matin, visite groupée, sur réservation au 04 67 16 50 45  
ou accueil : 04 67 16 50 43

**Équipements et services :**

Accessible aux handicapés moteurs

2 ascenseurs

Bornes interactives, films rétroprojetés illustrant la visite

Services commerciaux : boutique, carterie, librairie

Centre de documentation : 12000 volumes et une photothèque

# MONTPELLIER

**Renseignements pratiques :****Adresse :**

Musée de l'Infanterie  
Ecole d'Application de l'Infanterie (E.A.I.)

Quartier Guillaud

avenue Lepic

34274 Montpellier cedex 3

Pnia : 821 341 50 43

Tél : 04 67 16 50 43

Télécopie : 04 67 16 50 49

[museeinf@eai.terre.defense.gouv.fr](mailto:museeinf@eai.terre.defense.gouv.fr)

**TARIFS**

Individuel : 4 €

groupes : 2 € par personne

groupes scolaires : réservation par téléphone.

Gratuit en individuel pour les moins de 18 ans,

(pour les autres catégories,  
se renseigner auprès de nos services)



**S.A.R.L. IML**  
**INSIGNES MILITAIRES LAVOCAT**  
**ACHAT-VENTE-ECHANGES**

Hôtel d'entreprises - Z.A. les Yeuzes  
34270 CLARET

Tél : 04 67 59 68 34

Fax : 04 67 59 57 09

**[www.i-m-l.com](http://www.i-m-l.com)**

**Catalogue sur demande**

e-mail : [insigne.militaire.lavocat@wanadoo.fr](mailto:insigne.militaire.lavocat@wanadoo.fr)









A.A.M.I.

E.A.I.

Avenue Lepic

34274 MONTPELLIER

CEDEX 3

# Musée de l'Infanterie

Bulletin de l'Association des Amis du

1<sup>er</sup> semestre 2007 - N° 52

MAURICE FOUSSAINT





# Sommaire

pages

- 1 **Le mot du président**  
Jean-Claude Monnet
- 2 **Chanson**  
Sidi-Brahim
- 4 **L'avant-garde des Chasseurs**  
André Pagès
- 10 **Les Chasseurs d'Orléans, juillet 1842-mars 1848**  
Jean-Pierre Renaud
- 13 **La naissance des Troupes alpines, une nécessité stratégique, un outil remarquablement adapté**  
Jean-Pierre Martin
- 18 **L'épopée des Diables bleus. Les Alpains dans la Grande Guerre**  
Benoît Deleuze
- 25 **Esprit de corps, traditions et esprit de résistance. Le 6<sup>e</sup> BCA (1940-1945)**  
Henri Béraud
- 17 et 29 **Pour en savoir plus**  
Jean-Pierre Renaud
- 30 **Des "Chasseurs alpins" aux "Troupes de montagne" : Une vocation de troupe d'élite éclipse... aujourd'hui réaffirmée**  
Jean-Pierre Bachelet
- 37 **Cent ans d'évolution dans la tenue des troupes de montagne quand le milieu dicte les règles**  
Yann Domenech
- 40 **Traditions sonores des Chasseurs**  
Jean-Pierre Reynaud

MUSÉE DE L'INFANTERIE



MONTPELLIER

CORRESPONDANCE:  
Association des Amis  
du Musée de l'Infanterie

E.A.I.  
34274 MONTPELLIER  
Cedex 3  
Tel./fax : 04 67 16 50 49  
Pnia : 821 341 50 49

COTISATION 25 €  
C.C.P. 2126 - 92 H Montpellier

## Directeur :

Général de Div (2S) Jean-Claude MONNET

## Rédacteur en chef :

Lieutenant-colonel (ER) Jean-Pierre RENAUD

## Direction rédaction maquette :

Professeur André PAGES  
Madame Fabienne PRIOLAU

## réalisation :

Point de Reprographie E.A.I.  
ISSN : 0984 - 4392

Tirage : 1 500 exemplaires

## Pour en savoir plus sur les Chasseurs

### Articles parus dans les bulletins de l'AAMI

- «Variations sur certaines traditions des chasseurs à pied », colonel (er) P. Carles in Bulletin de l'AAMI n°9 - 1986 ;
- «La couleur bleue et les chasseurs alpins», colonel P. Carles in Bulletin de l'AAMI n°11-1987

### Articles et Ouvrages

- Etudes sur le combat. Combat antique et combat moderne par Charles Ardant du Picq. Paris, éditions Champ libre, 1978 - 236 p., appendice III «De l'emploi de la carabine et des chasseurs» (p.196-209).
- «Les Chasseurs pyrénéens» par Yves Barjoud in RHA n°4-1985, pp.113-124
- Les Troupes de montagne RHA n°1-1988.
- Guerre en montagne. Renouveau tactique par les lieutenants-colonels Hervé de Courrèges, Pierre-joseph Givre et Nicolas Le Nen. Paris, Economica, 2007.

## Le mot de la rédaction

Dans les numéros thématiques, nos lecteurs ont pu constater des lacunes et les regretter à juste titre. Par exemple dans le Bulletin consacré aux Sahariens ne figuraient ni les Compagnies portées de la Légion ni certaines unités de la Coloniale. Des remarques similaires peuvent être formulées pour le présent numéro sur les Chasseurs.

Ces omissions ne sont pas le résultat d'une sélection arbitraire, mais de l'absence d'envoi à la rédaction d'articles en rapport avec les sujets manquants. Nous sollicitons toujours la collaboration des membres de l'A. A.M.I aussi bien que d'associations ou de Musées militaires, mais le nombre de réponses est le plus souvent minime. Aussi proposons-nous dès maintenant le thème du bulletin de mai 2008 : les Tirailleurs, dans l'espoir de susciter une forte participation. On n'oubliera, évidemment pas, qu'il y aura bientôt 157 ans que Napoléon III créait les Tirailleurs sénégalais à Plombières-les-Bains (Décret du 21 juillet 1857).

Notre couverture : "Sidi-Brahim", gouache de Maurice Toussaint (collection particulière)



# AAMI



Général de division (2S)  
Jean-Claude MONNET

## Le mot du Président

J'ai succédé au Général de Castet le 13 mars dernier. Je mesure depuis, combien la fonction de président de notre association demande d'implication personnelle et de disponibilité. Je lui rends ici hommage pour son travail pendant les sept dernières années.

Et maintenant ?

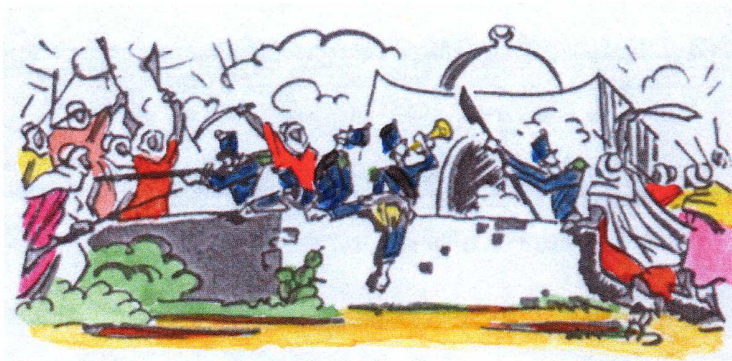
Il s'agit de toujours garder nos objectifs en vue : enrichir et restaurer les collections, développer le rayonnement du musée, favoriser l'enseignement de l'histoire. Il faut donc des idées, du pragmatisme, de l'énergie et surtout de l'argent.

Pour cela l'AAMI doit certes exploiter les forces tirées de l'arrivée de nouveaux membres au conseil d'administration ; ils renforceront l'équipe en place. Mais chacun d'entre nous doit aussi se sentir concerné par la recherche de nouveaux adhérents, de nouveaux visiteurs, de nouveaux annonceurs dans le bulletin et de nouveaux mécènes. Je vous demande donc de vous mobiliser intellectuellement et physiquement pour relancer notre action.

En avant !

# MONTPELLIER





## SIDI BRAHIM



Francs chasseurs har-dis com-pa-gnons Voi-ci ve-nir le jour de



gloi — re En-ten-dez l'ap-pel du clai-ron Qui vous pré-



-sa-ge la vic-toi — re Vo-lez in-tré-pi-des sol-



-dats, La France est là qui vous re-gar — de Quand son-ne



l'heu-re du com-bat, Vo-tre place est à l'a-vant gar — de.



En a — vant ! Bra-ves ba-tail — lons — Ja —



-loux de votre in-dé-pen-dan — ce. Si l'en-ne-



-mi vers nous s'a — van — ce : Mar-chons, — mar-



chons, — mar-chons — Mort aux en-ne-



-mis — de la Fran — ce ! —



### Refrain

En avant, braves bataillons,  
Jaloux de notre indépendance,  
Si l'ennemi vers nous s'avance  
Marchons, marchons, marchons,  
Mort aux ennemis de la France. (bis)



### II

Quand votre pied rapide et sûr  
Rase le sol, franchit l'abîme,  
On croit voir, à travers l'azur  
L'aigle voler de cime en cime,  
Vous roulez en noirs tourbillons,  
Et parfois, limiers invisibles,  
Vous vous couchez dans les sillons  
Pour vous relever plus terribles.

### III

Aux champs où l'oued Had suit son cours,  
Sidi Brahim a vu nos frères,  
Un contre cent, lutter trois jours  
Contre des hordes sanguinaires,  
Ils sont tombés, silencieux,  
Sous le choc, comme une muraille ;  
Que leurs fantômes glorieux  
Guident nos pas dans la bataille.



### IV

Héros au courage inspiré,  
Nos pères conquirent le monde,  
Et le monde régénéré  
En garde la face féconde !  
Nobles aïeux reposez-vous !  
Dormez dans vos couches austères,  
La France peut compter sur nous,  
Les fils seront dignes des pères !

Un cinquième couplet fut ajouté à ce chant patriotique  
après la guerre de 1870-1871

### V

Surprise un jour, frappée au cœur,  
France, tu tombas expirante,  
Le talon brutal du vainqueur  
Meurtrit ta poitrine sanglante.  
O France, relève le front  
Et lave le sang de la face,  
Nos pas bientôt réveilleront  
Les morts de Lorraine et d'Alsace.

*Extrait de Chansons de l'Armée française. Harmonisation de Marcel Orban,  
illustrations de Cassegrain. Etienne Chiron éditeur, s.d.*



# L'AVANT-GARDE DES CHASSEURS

Professeur André PAGÈS

En stricte filiation, les chasseurs sont les descendants des Tirailleurs de Vincennes, créés en 1837. Ils répondaient à la nécessité, pour les opérations en Algérie, d'une troupe agile, manœuvrant avec rapidité, au tir précis, adaptée à une guerre d'embuscades et d'escarmouches. Or, le même besoin s'était manifesté au cours de périodes antérieures de notre Histoire avec, pour conséquences, la formation d'unités offrant déjà ces caractéristiques. Il n'est, donc, pas abusif de voir en elles, sinon les ancêtres directs de nos chasseurs, du moins leurs précurseurs, formant, en quelque sorte, leur avant-garde dans le temps.

## Au son de la conque marine.

Les conditions particulières de la guerre en montagne sont à l'origine du prototype du chasseur. Lesdiguières en 1590, en Dauphiné, Louis XIII en 1642, en Roussillon, ont du faire appel, comme suppléants, à des autochtones que leur connaissance du pays, leur tenue adaptée aux courses en altitude et leur endurance de traqueurs de chamois rendaient tout-à-fait aptes à ce genre de combat. Les «coureurs» du premier, les «miquelets» du second se montrèrent suffisamment efficaces pour qu'en 1674 on en composa des formations plus élaborées, d'importance variable. Les Miquelets du Roussillon avaient 9 compagnies de 40 hommes chacune, alors que les Miquelets d'Aubenton n'étaient que 60 Bérnais. Les uns et les autres ne durèrent que 5 ans.

En 1684, nouvel essai avec les Fusiliers du Roussillon. D'emblée à 6 compagnies de 40 hommes, ils connaissent, après quel-



ques années d'interruption, un développement rapide avec 19 puis 24 et enfin, en 1694, 46 compagnies. Ils sont commandés par un terrible manchot, Monsieur

de Palmerolles, et marchent au son «d'une coquille de limaçon de mer». Cependant, malgré les services rendus que divers témoins attestent, 26 de leurs compagnies sont licenciées en 1696, les 20 autres l'année suivante. C'est alors que le marquis de Carrion-Nisas lève, sur leur modèle, un corps de fusiliers à son nom, opérant en Catalogne, dont l'existence s'achève en 1698. Lorsque les Camisards se soulèvent dans les Cévennes, les Compagnies franches du Languedoc sont créées pour les combattre en 1701. Au nombre de 8, chacune de 60 hommes, elles sont placées encore sous l'autorité de Monsieur de Palmerolles. L'année suivante, 33 nouvelles compagnies les renforcent et, en 1703, 17 de plus. C'est au début de cette année que 400 de ces miquelets précédés de leur chef, font leur entrée à Montpellier dont d'Aigrefeuille a laissé une description précise «Ils marchaient (écrit-il) sans tambour et sans épée, n'ayant qu'un



seul homme à leur tête qui cornait avec une coquille de mer en limaçon, semblable à celles des tritons qu'on représente dans les tableaux de marine». Peu de temps après, 200 de ces hommes devaient contribuer à bloquer net l'avance des camisards de Rolland à Pompignan, village à une quarantaine de km de Montpellier. Bien qu'ayant démontré leur capacité, le maréchal de Montrevel leur retira 18 compagnies pour former un bataillon de Fusiliers de montagne, réitérant cet emprunt pour les augmenter de 2 bataillons et, ainsi, en faire un régiment. De 1704 à 1706 s'y ajoutent 3 bataillons constitués à partir de 12 compagnies de déserteurs catalans. Ainsi, pour la 1<sup>re</sup> fois, on passait d'un groupe de partisans plus ou moins étoffé à une troupe réglée, dotée d'un état-major, spécialisée, qui opéra jusqu'en 1713. De leur côté, la révolte cévenole réduite, les compagnies franches du Languedoc seront employées au maintien de l'ordre dans la région, passant de 44 à 16 peu de temps avant d'être licenciées en 1716. Pendant cette période de 1703 à 1714, les compagnies franches s'étaient multipliées, tant en Cévennes (Fusiliers de montagne de Delio) que dans les Pyrénées (mignons de Noailles, de Joffre, de Bélair, de Torrès). Peu disciplinées, portées au pillage, elles avaient toutes disparues en 1714. Mais certains de leurs chefs, 4 ans plus tard, vont être mis à la tête de 3 compagnies franches de Fusiliers de montagne, chacune de 100 hommes, auxquelles vint se joindre une 4<sup>e</sup> en 1719, l'ensemble devenant bataillon à 12 compagnies. Un nouvel apport de 2 bataillons et de 30 dra-

gons le transforme en régiment d'Arquebusiers du Roussillon à 10 compagnies de 50 hommes. Avec l'adjonction de cavaliers, cette unité prend place parmi les Troupes légères mixtes qui se multiplieront à partir d'environ 1740. Les Arquebusiers, ayant perdu un bataillon et leurs dragons au combat, sont réorganisés en 5 bataillons à 12 compagnies de 50 hommes, acheminés à Marseille pour participer au cordon sanitaire imposé par la peste de 1720. Ils y seront victimes de l'épidémie et anéantis. A ce moment, le regroupement d'une compagnie franche et de 3 bataillons de miquelets catalans permet de créer un régiment dit de Miquelets espagnols fort de 4 500 hommes dont l'existence fut éphémère. En 1739, la compagnie des Arquebusiers d'Aygouin, 100 au total, est levée en Roussillon, mais pour opérer en Corse où elle reste jusqu'en 1748. Réduite, alors, à 40 hommes, elle est versée dans le régiment des Fusiliers de montagne, mis sur pied 4 ans auparavant en Roussillon, Cerdagne et pays de Foix, avec 2 bataillons à 12 compagnies de 50 hommes. Destiné à l'armée des Alpes, il se distingue pendant la campagne d'Italie. En 1747, il n'a plus qu'un seul bataillon de 720 fusiliers aux ordres de Monsieur de Torrès, un an plus tard ils ne sont que 120 en 3 compagnies. Après avoir brillamment participé à la prise de Minorque (1756) cette unité disparaît en 1763. Avec elle, on peut raisonnablement clore la liste des précurseurs des chasseurs alpins.

### Au son du cor de chasse

Ceux des chasseurs à pied doivent être cherchés parmi les



Troupes légères d'avant 1789, non spécialisées dans les opérations en montagne comme les précédentes. Ces formations, comme le précisait, en 1759, le maréchal de Belle Isle, étaient «faites pour la petite guerre, éclairer l'ennemi, faire l'avant-garde, enlever les petits postes, couvrir et faciliter les marches...» Pour ce genre de missions, La Croix, en 1690 déjà, avait levé une compagnie franche ayant la particularité d'associer 100 fusiliers à 100 dragons, inaugurant ainsi le système des troupes légères mixtes. Elle reprit du service, renforcée, pendant la guerre de Succession d'Espagne (1701-1714) et servira de modèle à 5 formations bivalentes lors de celle de Succession de Pologne (1733-1738).

La guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) provoqua l'accroissement des Troupes légères, notamment mixtes,



avec, entres autres, celle de J. Ch. Fischer. Ce palefrenier du marquis d'Armentières, se trouvant dans la domesticité de celui-ci au siège de Prague, en 1741, fut exaspéré par les coups de main autrichiens sur les chevaux au pâturage. Réunissant quelques volontaires parmi les gens de sa condition, il s'y opposa avec tant de succès qu'il attira l'attention du commandement. Aussi, 2 ans plus tard, sur proposition du maréchal de Noailles, est-il nommé capitaine réformé dans la compagnie franche de Bayet, artifice administratif qui le laisse libre d'agir à sa guise avec ses propres hommes qu'il a doté de cors de chasse. Leurs mérites seront reconnus bien vite et, sous le nom de Chasseurs de Fischer, ils deviennent une compagnie franche de 45 fantassins et 15 cavaliers. Avec eux, c'est la 1<sup>re</sup> fois que le mot chasseur apparaît dans l'armée française et on notera que les chasseurs à pied sont, dans cette troupe, 3 fois plus nombreux que ceux à cheval. Cette prédominance persistera, à travers les variations de l'effectif, jusqu'en 1756 où les cavaliers l'emportent, mais brièvement, car dès l'année suivante, ils sont à égalité avec les fantassins. De sorte que Fischer, souvent évoqué à l'origine des chasseurs à cheval, l'est tout autant, sinon plus, des chasseurs à pied. Leurs exploits sont aussi nombreux que connus et leur chef sera promu lieutenant-colonel en 1747, brigadier et chevalier du Mérite militaire en 1759. Privé de sa compagnie, transformé en dragons-chasseurs de Conflans en 1761, épuisé par ses campagnes, il meurt un an plus tard. Pendant cette guerre, des nombreu-

ses troupes légères apparues, seules celles levées, en 1747, par Sabattier, en Cévennes, et par Colonne, en Dauphiné, comprennent des chasseurs à pied. De même, lors de la guerre de 7 ans, elle aussi marquée par une prolifération de telles unités, il n'y a que la compagnie franche de Monet qui comprend chasseurs à pied, chasseurs à cheval et hussards et celle de Poncet qui est exclusivement composée de chasseurs à pied.

Toutes deux, créées en 1761, cesseront d'exister, la 1<sup>re</sup> en 1762, la 2<sup>e</sup> l'année suivante.

Par contre, pendant ce conflit, 2 essais particuliers furent tentés. Le 1<sup>er</sup> consista à adjoindre aux régiments de hussards de Bercheny et de Turpin, en 1760, une compagnie de chasseurs à pied, de Dorigny pour le 1<sup>er</sup>, de Grandpré pour le second. Cette expérience fut interrompue au bout d'un an. C'est au maréchal de Broglie qu'est dû une tentative différente. S'inspirant de l'initiative de certains colonels sélectionnant dans chaque compagnie 3 fusiliers bons tireurs pour remplir les missions confiées d'ordinaire aux troupes légères et baptisés chasseurs, il réunit tous ces derniers en une compagnie distincte dans son armée. Son exemple fut suivi et, à la fin de la guerre, il y avait dans tous les régiments une compagnie de chasseurs par bataillon, mais cette organisation ne fut pas conservée après la fin des hostilités. Avec elle arriva aussi la suppression de corps francs, mis à part les Volontaires de Clermont-Prince et ceux de Soubise. Avec les éléments des unités licenciées furent constituées 4 légions : Royale, de Flandre, de Haynault et de Con-



flans, toutes mixtes, mais sans chasseurs. Il en fut de même pour les 3 Légions créées entre 1765 et 1769. L'ordonnance du 25 mars 1776 les supprima toutes, mais, de leurs fantassins elle constitua des compagnies de chasseurs dans les bataillons des régiments d'infanterie. Quant aux cavaliers des Légions, elle en fit 24 escadrons de chasseurs à cheval, placés à la suite des 24 régiments de dragons alors existants. Trois ans plus tard, ils en furent retirés, devenant des régiments de chasseurs à cheval autonomes, numérotés de 1 à 6. Enfin, en 1784, par un curieux retour à la conception des troupes légères mixtes, chacun de ces régiments fut associé à un bataillon de 4 compagnies de chasseurs à pied créé à cette occasion. Ainsi composées, ces unités reçoivent le nom de Chasseurs des Alpes, des Pyrénées, des Vosges, des Cévennes,



du Gévaudan et des Ardennes. Quatre ans s'écoulaient avant un ultime avatar : les 6 bataillons deviennent indépendants et comme, au même moment, les régiments d'infanterie Royal italien, Royal corse et de Montréal sont réformés, ils permettent de constituer 6 nouveaux bataillons de chasseurs à pied. Chacun des 12 reçoit un nom nouveau : le 1<sup>er</sup> celui de Chasseurs royaux de Provence, le 2<sup>e</sup> de Chasseurs royaux du Dauphiné, le 3<sup>e</sup> de Chasseurs royaux de Corse, le 4<sup>e</sup> de Chasseurs corses, le 5<sup>e</sup> de Chasseurs cantabres, le 6<sup>e</sup> de Chasseurs bretons, le 7<sup>e</sup> de Chasseurs royaux d'Auvergne, le 8<sup>e</sup> des Vosges, le 9<sup>e</sup> des Cévennes, le 10<sup>e</sup> du Gévaudan, le 11<sup>e</sup> des Ardennes et le 12<sup>e</sup> du Roussillon. Chacun d'eux est à 4 Cies de 108 hommes. Ainsi, après bien des vicissitudes prend fin la préhistoire des chasseurs à pied, débouchant sur l'infanterie légère de la Révolution. En détailler les exploits était impossible dans le cadre restreint de cet article, mais si nous n'envisageons que la guerre de 7 ans «où nos victoires furent rares, où nous fûmes si souvent tournés, surpris, battus, les troupes légères, par leur audace et leur courage surent apporter à nos armes une compensation à nos défaites» (Sapin-Lignièrès).

### Du folklore à l'ordonnance

Durant toute leur existence les Troupes légères de montagne ont maintenu la tradition des supplétifs catalans du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans leur tenue, tout d'abord ces partisans portaient, évidemment, leur pittoresque costume régional. Il comportait d'abord un surtout appelé «gambato», sorte de vaste ca-

pote, habituellement jetée sur les épaules, manches flottantes, retenue uniquement par le bouton du haut. Ainsi se trouvait ménagée une grande liberté de mouvement, mais ce vêtement gris foncé et, semble-t-il, non doublé, pouvait être aisément enfilé en cas d'intempérie. Au dessous, le montagnard a une camisole rouge qui entre dans les «calsas», culotte très large, dite «à la marinière», bouffant sous le genou et laissant la jambe découverte. Il se chausse d'«espartillas», sandales de corde dont les rubans s'entrecroisent sur le mollet. Sa tête est couverte de la «barratina», bonnet de laine rouge, sous lequel les cheveux sont enserrés dans un filet, mode très répandue sur les 2 versants des Pyrénées. Nous savons qu'à leur entrée à Montpellier, en 1703, ces miquelets avaient un bonnet pointu rouge avec un nœud de ruban blanc à son extrémité et que, vers 1718, chez les Arquebusiers du Roussillon, le surtout reçut une doublure et des parements bleus. Lorsqu'en 1744 est créé le régiment des Fusiliers de montagne, ils reçoivent un uniforme, directement inspiré du costume local précédent. Qu'on en juge : surtout bleu avec doublure, collet et parements écarlates, «calsas» de toile écrue, partiellement recouverts, d'un tablier bleu bordé de rouge, «espartilles» à longs rubans bleus, mais le bonnet est remplacé par le tricorne bordé d'argent faux avec cocarde blanche. Cette tenue à la catalane ne pouvait perdurer jusqu'au licenciement du régiment en 1763, mais celle qui lui succéda n'en retient pas moins les caractères essentiels. Un manuscrit anonyme de 1751, conservé par la

Bibliothèque du Comité technique du Génie, à Paris, et auquel on fait souvent référence, nous en donne un aperçu. Mais comme l'a souligné, en 1957, B. Sevestre, les planches ont subi avec le temps une altération de la couleur bleue en un gris verdâtre. Compte tenu de cet arté-



fact, les Fusiliers de montagne ont alors un habit bleu à collet et parements rouges, 3 boutons blancs sur ces derniers, poches en travers également à 3 boutons. Veste rouge, culotte bleue, guêtres blanches réglementaires, mais avec les «espartilles» simplement lacées au coup de pied, tricorne bordé d'argent faux à cocarde blanche et rouge. Le filet à cheveux reste ainsi que la «barratina», légèrement modifiée comme bonnet de police. La Chesnaye Des Bois, en 1758, confirme cette description. Mais



ce sont l'équipement et l'armement qui concourent au maintien de la tradition régionaliste dans cet uniforme. La large plaque de cuir ou «pagal», supportant un ou 2 pistolets et une «dague», accrochée au ceinturon à gauche et soutenue par une courroie en baudrier, que les miquelets utilisaient, se transmet, en effet, intégralement, jusqu'à la disparition du régiment. En plus, le Fusilier de 1744 à un fournement d'une livre de poudre suspendu à une longue lanière et, sur le ventre, une poche de ceinture à 2 goussets, fermés chacun par une coulisse, l'ensemble protégé par une pattelette festonnée boutonnée. C'est vraisemblablement une réserve de balles, que remplace en 1751 une giberne réglementaire, mais le fournement demeure. Ce n'est que 6 ans plus tard qu'il disparaît, tandis que la giberne cède la place à une cartouche de ceinture, dont la pattelette s'orne de 3 fleurs de lys, son poids compensé par une bretelle. Pendant tout ce temps, le «pagal», resté en usage, s'est bordé de fran-

ges. On l'a dit, l'armement est aussi traditionnel. L'arme d'épaule est dans tous les textes appelée «escopette», c'est la traduction littérale du terme «escopeta» qui, en espagnol, signifie «fusil de chasse», alors qu'en France il s'applique à une variété de tromblon. De fait, les miquelets se servaient d'un fusil long de 5 pieds (1,65 m) muni d'une platine «patilla», robuste et sûre, que le XIX<sup>e</sup> siècle baptisera tout naturellement «à la miquelet», nom qui lui reste. La crosse est typiquement catalane avec un bord inférieur fortement concave et un nez de busc très

marqué pour le pouce. Le pontet de laiton, étiré vers l'arrière et quelque peu galbé, complète la note ibérique. Cette arme, parfois dite «gispe», est, selon certains, rayée. On peut toutefois en douter, des spécialistes de l'arquebuserie espagnole, comme Neal, affirmant que les canons sont restés lisses en Espagne jusqu'à une période tardive. Quant aux pistolets, bien visibles sur des gravures, leur forme assez ramassée, leur platine «à la miquelet» et leur crosse terminée en boule en font manifestement des productions de Ripoll, centre armurier célèbre au nord de Barcelone. Les textes les plus anciens ne mentionnent pas de bayonnette, mais font état de longues «dagues». Il s'agit en fait de bayonnettes-bouchons depuis longtemps utilisées à la chasse. Comme la bayonnette à douille n'a été attribuée à l'infanterie régulière qu'en 1703, on comprend qu'il fallut plus longtemps pour que les Troupes légères de montagne en soient dotées.

### Voués au vert

Dans l'infanterie de l'Ancien régime, le vert apparaît exclusivement comme couleur distinctive sur le blanc gris de l'uniforme de rares régiments et de façon transitoire. En le donnant comme couleur de fond à ses hommes, Fischer innove et elle restera spécifique des chasseurs jusque dans le règlement provisoire de 1791. Les dragons et les hussards s'en empareront, par la suite, après la mort de Fischer, mais la nuance «vert-chasseur» restera longtemps dans le vocabulaire de l'uniformologie.

L'ordonnance du 1<sup>er</sup> novembre 1743 donne aux chasseurs à

pied du corps de Fischer, qu'elle officialise, un justaucorps, une veste et une culotte de drap vert, avec des bottines de cuir, ce qui implique que la culotte est «à la hongroise». Leur coiffure est qualifiée de «chapeau uni», terme vague, mais compte tenu de l'uniforme «en hussards» dont ce même texte dote ses chasseurs à cheval, on s'accorde à voir dans ce chapeau un même shako sans visière, d'origine également magyare, baptisé mirliton populairement, commun à tous. C'est un tronc de cône à petite section supérieure, autour duquel s'enroule une flamme triangulaire dont l'extrémité reste flottante. Sur le côté gauche est fixé une cocarde, noire à l'origine, blanche plus tard et, sans doute, une aigrette également blanche. Certains illustrateurs du XX<sup>e</sup> siècle ont représenté ce couvre-chef vert, mais, sur les documents du





XVIII<sup>e</sup> siècle, celui des chasseurs à cheval de Fischer est noir. Il paraît donc probable qu'il en était de même pour ses chasseurs à pied. Ceux-ci avaient pour équipement une giberne et un fournilment, pour armes une carabine (donc rayée), une bayonnette, un pistolet et un sabre.

Les chasseurs à pied de Saubattier, levés en Cévennes, en 1747, comme ceux de Colonne, levés en Dauphiné la même année, sont pareillement vêtus : justaucorps, doublure et parements verts, 3 boutons jaunes sur ces derniers, poches en long à 3 boutons aussi, collet rouge, patte d'épaule de drap du fond à gauche, veste et culotte rouges, tricorne bordé d'or faux avec cocarde blanche. Fusil, baïonnette portée au ceinturon, un pistolet. Giberne et fournilment. Treize ans plus tard, les chasseurs à pied de Dorigny et de Grandpré semblent rompre avec la tradition. Si l'on se souvient que ces 2 unités sont spécialement créées pour être associées aux hussards de Bercheny et de Turpin, on comprend que ces fantassins aient reçu une tenue du même bleu céleste que ces cavaliers, ainsi que leurs distinctives rouge et noire respectives. En somme on a affaire à des hussards à pied (le mot apparaîtra bien plus tard), plutôt qu'à des chasseurs. Par contre, c'est bien ceux-ci qui forment entièrement le corps de Poncet, vêtus d'un manteau vert à collet jaune, d'une veste verte à demi bavaroise et petits parements jaunes, d'une culotte verte. Les boutons sont blancs, les guêtres jaunes. Chasseurs à pied, aussi, dans le corps de Monet, où ils coexistent avec chasseurs à cheval et hussards,

portant habit, gilet et culotte de drap vert avec des guêtres blanches et mirliton vert à flamme blanche, liserée de vert dont le devant s'orne du monogramme royal brodé en vert. Le fournilment est jaune, ils sont armés d'une longue carabine (donc rayée) avec «un couteau à manche formant bayonnette», sans doute l'ancienne bayonnette bouchon.

Parmi les réformes qui suivirent la guerre de 7 ans figure la disparition des chasseurs à pied. Ce n'est qu'en 1784, le concept de troupe légère mixte redevenant d'actualité, qu'on en créa 6 bataillons pour les adjoindre, comme on l'a vu, aux régiments de chasseurs à cheval de 1779. D'abord vêtus comme ces derniers, à quelques détails près habit à collet vert, doublure, revers et parements écarlates (chasseurs des Alpes), cramois (des Pyrénées), jaunes (des Vosges), chamois (des Cévennes), aurore (du Gévaudan), blancs (des Ardennes), veste et culotte chamois, épaulette à fond blanc losangée de la distinctive à droite, chapeau bordé de noir avec cocarde blanche et houppe à la couleur de la compagnie, ils reçoivent, en 1786, l'habit de l'infanterie. Celui-ci reste toujours vert avec la même répartition de la distinctive, mais les retroussis portent un cor de chasse en drap vert, les épaulettes de laine blanche sont losangées de la distinctive et des demi-guêtres sont taillées en forme de bottes à la hussarde. Veste et culotte deviennent vertes. Enfin, ils sont coiffés d'un très original «chapeau à visière» dont les bords latéraux, relevés, sont fixés à la coiffe avec à gauche, cocarde blanche et houppe



plate de la compagnie. Fusil, bayonnette, giberne et sabre. Devenus autonomes et renforcés 4 ans après, leur uniforme vert, afin de différencier chacun des 12 bataillons, va recevoir une des distinctives suivantes : écarlate, jonquille, rose ou cramois, répartie différemment entre collet, parements et leurs pattes, retroussis, doublure et liseré des épaulettes. Veste et culotte sont à nouveau chamois. Avec le règlement provisoire de 1791, elles deviennent blanches, tandis que revers et pattes de parement de l'habit sont lisérés de la couleur distinctive, le chapeau étant remplacé par le casque de cuir à chenille de l'infanterie, qui est aussi donné aux chasseurs à cheval, seuls, dans la cavalerie, comme pour rappeler leur communauté d'origine. Désormais, place aux chasseurs en bleu, malgré un très bref retour du vert en 1818-1819. ■



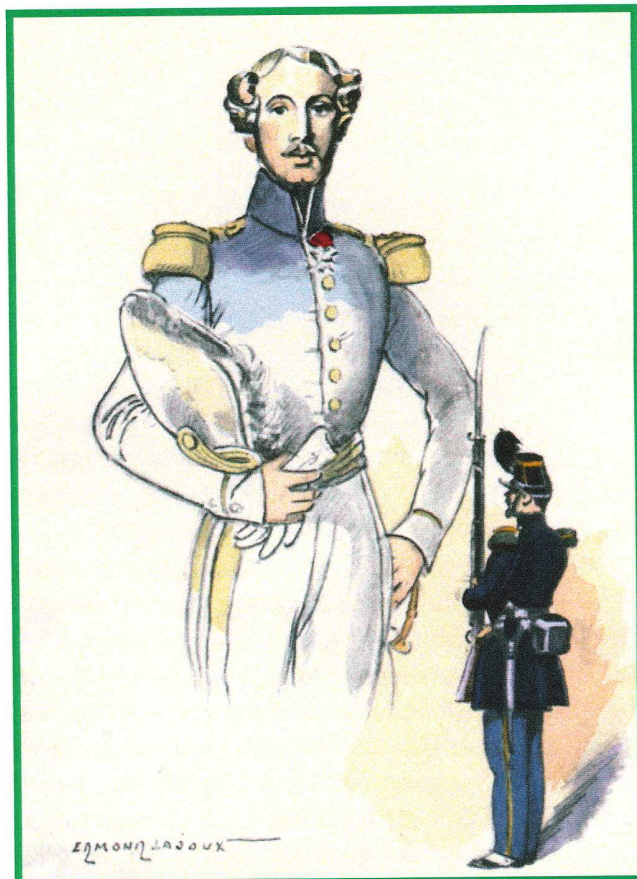
# LES CHASSEURS D'ORLÉANS, JUILLET 1842- MARS 1848

Lieutenant-colonel (er) Jean-Pierre RENAUD  
président du CHMEDN

Les Chasseurs d'Orléans ont porté ce nom de juillet 1842 à mars 1848. C'est en 1837 que le duc d'Orléans obtient de son père, le roi Louis-Philippe<sup>1</sup>, le feu vert pour créer une compagnie dite de «Chasseurs d'essai». Cette compagnie est dotée d'un nouvel uniforme et d'équipements distinctifs du reste des unités de l'Infanterie dont la carabine Delvigne-Pontcharra<sup>2</sup>. Le 14 novembre 1838, on passe à l'étape suivante, celle de la création d'un «bataillon provisoire de tirailleurs» à 6 Cies qui devient Bataillon de tirailleurs de Vincennes par l'ordonnance du 28 août 1839.

Dès le 25 janvier 1840, quatre compagnies partent pour l'Algérie où Abd-El-Kader avait repris les hostilités. Ce bataillon est intégré dans la 1<sup>re</sup> brigade du général d'Houdelot (1<sup>re</sup> division commandée par le duc d'Orléans) ; il prend part à l'expédition de Médéa du 26 avril au 26 mai et combat brillamment le 4 mai, à la Chiffa, le 12 mai au col de Mouzaïa, le 20 mai au bois des Oliviers.

Le 28 septembre 1840, une ordonnance crée 10 bataillons de chasseurs à pied, le bataillon déjà existant prend le n°1. Ils se constituent progressivement au camp d'Helfaut, près de Saint-Omer il faut plusieurs mois pour les équiper, dans l'attente des nouveaux uniformes les Chasseurs conservent leur uniforme et leur arme d'origine. En mars 1841, les bataillons avec



Le Duc d'Orléans. Edmond Lajoux in *Pages de gloire des Chasseurs* recueillies par le Cdt. Jeanneret. Editions Valmont, 1958.

leur chef rejoignent leurs garnisons respectives : 1<sup>er</sup> (Ladmiraud) Metz ; 2<sup>e</sup> (Faivre) Vincennes ; 3<sup>e</sup> (Camou) Alger ; 4<sup>e</sup> (de Bousingen) Besançon ; 5<sup>e</sup> (Mellinet) et 6<sup>e</sup> (Forey) Oran ; 7<sup>e</sup> (Répond) Strasbourg ; 8<sup>e</sup> (Urich) Oran ; 9<sup>e</sup> (Clôre) Toulouse et 10<sup>e</sup> (de Mac Mahon) Alger. Ainsi la moitié de ces bataillons tiendra garnison en Algérie.

Selon le colonel Azan, «L'uniforme des nouveaux bataillons devint rapidement populaire. Les Chasseurs portaient la capote bleu de roi avec passe-pois jaunes, plissée à la taille et bou-tonnant droit ; les épaulettes vertes ; le pantalon

(1) Louis-Philippe 1<sup>er</sup> (Paris 1773-Claremont Grande-Bretagne, 1850), roi des Français (1830-1848), fils de Louis-Philippe d'Orléans, dit Philippe-Égalité, et de Louise-Marie de Bourbon-Penthièvre.

(2) Voir les articles «L'instruction du tir de l'infanterie. L'ère du tir rationnel. L'École de Vincennes» par le colonel (er) P. Carles in *Bulletin de l'AAMI* n°23-2<sup>e</sup> semestre 1992 (p. 3-13) et «L'armement des Chasseurs à pied 1837-1866» par Louis Delpérier in *Traditions* n°64, p. 34-40 pour la carabine Delvigne-Pontcharra qui fut remplacée en 1840 par la carabine Thierry dite « de munition ».



gris de fer foncé à plis enfermé dans la guêtre blanche ; le shako de cuir avec pompon sphérique en laine verte ; ils avaient un harnachement en cuir noir, et étaient munis d'un petit manteau à rotonde en toile vernie noire. Ils étaient tenus de porter la barbe en pointe et les moustaches longues.»<sup>3</sup>. Cette capote est, en fait, une tunique à jupe fermée droit par 9 boutons et le shako en cuir de vache vernie des deux côtés, pour être imperméable, est recouvert de drap bleu de roi avec un galon en laine jonquille au pourtour supérieur de 2 cm de large et 3 passepoils jonquilles verticaux (1 derrière, 2 sur les côtés). La visière horizontale est également en cuir noir verni tout comme le bourdalou avec le numéro du bataillon en métal ; la mentonnière est en veau verni noir à boucle de fer noire. Quant à la cocarde, elle est en cuir estampé, rouge à l'extérieur, sous une ganse à 3 brins de tresse carrée en laine jonquille. Les épaulettes vertes ont la tournante jonquille. Les guêtres sont de deux types : en cuir et lacées et en toile et boutonnées.

Avant de rejoindre leurs garnisons, les 10 bataillons sont regroupés au cours de la deuxième quinzaine d'avril 1841 dans les environs de Paris (plaine de Saint-Ouen), pour manoeuvrer et effectuer des tirs devant le roi et le maréchal Soult, ministre de la Guerre. Le 4 mai 1841, sur la place du Carrousel, le roi remet le drapeau unique de l'arme au 2<sup>e</sup> bataillon qui tient garnison à Vincennes. Le 10 juillet 1842, alors qu'il se rend à Neuilly pour faire ses adieux à sa famille, le duc d'Orléans chute de cheval et meurt quelques heures plus tard ; c'est en hommage aux liens étroits que le duc d'Orléans entretenait avec ses chasseurs que le roi donne aux dix bataillons le nom de chasseurs d'Orléans (ordonnance du 19 juillet 1842).

Le 22 juillet 1845 une ordonnance royale précise l'emploi des chasseurs d'Orléans, les sonneries et refrains des 10 bataillons, en voici quelques extraits : «Le service d'avant-postes



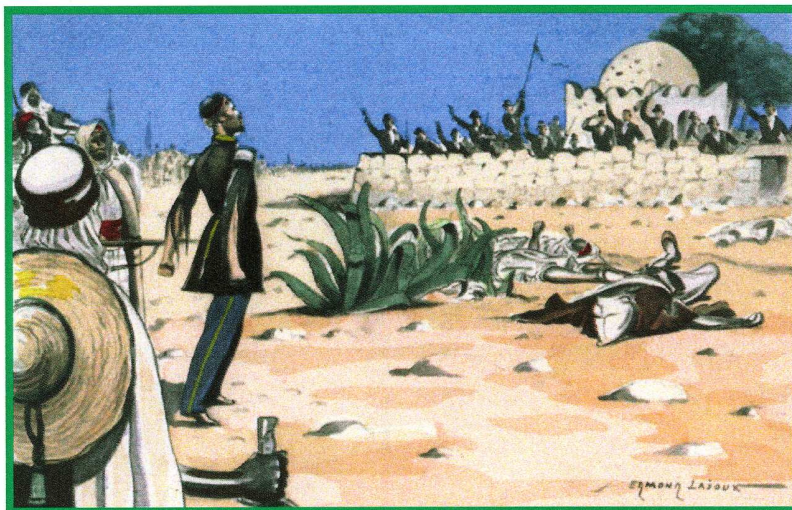
Chasseur d'Orléans. Illustration d'E. Lajoux in *Les Africains*, texte de Mac Orlan. Guilhot, 1944.

et de tirailleurs pour lequel les bataillons de chasseurs d'Orléans ont été organisés, exige l'exécution de mouvements autres que ceux consacrés pour l'exercice et les manœuvres de l'infanterie ; par conséquent, il est indispensable de donner à ces bataillons une théorie spéciale, qui contienne toutes les prescriptions dont l'expérience a rendu l'adoption nécessaire, sans s'écarter toutefois des principes de l'ordonnance du 4 mars 1831, qu'il comporte de conserver religieusement dans l'armée<sup>4</sup>. [...] Les tirailleurs devront profiter avec intelligence de tous les abris, de tous les accidents de terrain, pour se dérober à la vue de l'ennemi et se couvrir de ses feux. Il arrivera souvent que les intervalles seront momentanément perdus, lorsqu'un abri deviendra commun à plusieurs hommes voisins ; mais quand le moment sera venu de le quitter, ils devront se hâter de regarnir la ligne, en re-

(3) L'Armée d'Afrique, N°31, janvier 1927 « Les chasseurs d'Orléans » par le colonel Paul Azan, p. 325-334 où nous avons recueillis tous les renseignements de cet article.

(4) On progresse, mais on voit qu'il faut toujours faire référence au passé !





Sidi Brahimi. E. Lajoux in *Pages de gloire des Chasseurs*

prenant leurs intervalles, afin de ne pas rester en groupe, exposés au feu de l'ennemi. [...] La mort des chefs d'une troupe pouvant apporter du désordre dans ses rangs, on recommandera aux meilleurs tireurs de viser de préférence les chefs ennemis<sup>5</sup>. » Cette ordonnance prévoit des bataillons à 8 compagnies, la 8<sup>e</sup> compagnie étant composée de soldats de 1<sup>re</sup> classe équipés de carabines d'où l'appellation de compagnie des carabiniers<sup>6</sup>. Au combat, ils doivent manœuvrer « au pas accéléré ou au pas de gymnastique, à l'exclusion du pas de course qui ne devait être employé qu'en cas d'absolue nécessité : dans leur exécution, les tirailleurs portaient l'arme de la manière qui leur était le plus commode. Les officiers et sous-officiers avaient le devoir de régler l'allure des chasseurs dans les mouvements rapides, de veiller à ce qu'ils ménagent leurs

forces, conservent leur sang-froid et profitent de tous les avantages du terrain » ; il y a donc une rupture avec l'esprit de l'alignement strict sous le feu de l'ennemi.

Cette même ordonnance explicitait les différentes sortes de ralliement pour résister à l'ennemi soit, **par quatre**, les hommes dos contre dos, deux à deux, dans la position de « la garde contre la cavalerie » « les pieds droits réunis formaient un carré et se servaient d'appui, tandis que les pieds gauches étaient en avant, **soit par demi-sections ou par sections**.

Selon Paul Azan, « Leurs camarades de l'Armée d'Afrique les appelaient *ventre à terre* à cause de leurs allures, et plus souvent *vitriers*, à cause du sac de toile cirée qui leur donnait une ressemblance avec les marchands de vitres ambulants. Les Indigènes qui les appelaient *lascars negros*, soldats noirs, à cause de la couleur sombre de leurs uniformes, ne parlaient d'eux qu'avec crainte et admiration ; ils les estimaient autant pour leur bravoure au combat que pour leur adresse au tir et leur rapidité à la marche. »

En 1848, la République proclamée entraîne la disparition du nom de « chasseurs d'Orléans », rien de devait rappeler l'ancienne dynastie. **Les « chasseurs d'Orléans » deviennent le 7 mars 1848 les « chasseurs à pied »**. Des six bataillons qui se trouvèrent en Algérie, le 6<sup>e</sup> et le 3<sup>e</sup> étaient déjà revenus en métropole, le 10<sup>e</sup> revint en mai 1848, le 5<sup>e</sup>, en avril 1850, le 9<sup>e</sup>, en décembre 1850 et le 8<sup>e</sup> en mai 1851. ■

(5) Les Japonais qui s'étaient fait un devoir de « tuer dix Américains avant de mourir » au cours de la bataille d'Iwo Jima, iront beaucoup plus loin en visant les infirmiers repérables par la musette (Unité 3) qu'ils portaient sur la poitrine : « ... plus il y aurait d'infirmiers américains tués, et plus il y aurait de Marines américains blessés agonisants, ne pouvant être secourus, se vidant de leur sang sur l'île. Pour un soldat japonais, il était encore plus judicieux de blesser un infirmier que de le tuer. Il savait en effet que les Marines faisaient grand cas de leurs infirmiers et qu'ils étaient prêts à tout pour les protéger, n'hésitant pas à se porter à leurs secours à plusieurs, et constituant ainsi autant de nouvelles cibles faciles à abattre [...] « unité 3, Unité 3 ! », criaient les instructeurs japonais à leurs soldats, montrant sur les photos de leurs services de renseignement les infirmiers de la Navy courant sur des champs de bataille. » in *Mémoires de nos pères* (p. 156-157) de James Bradley et Ron Powers adapté au cinéma par Clint Eastwood. A lire en urgence !

(6) Ils portaient en soutache une grenade jaune.

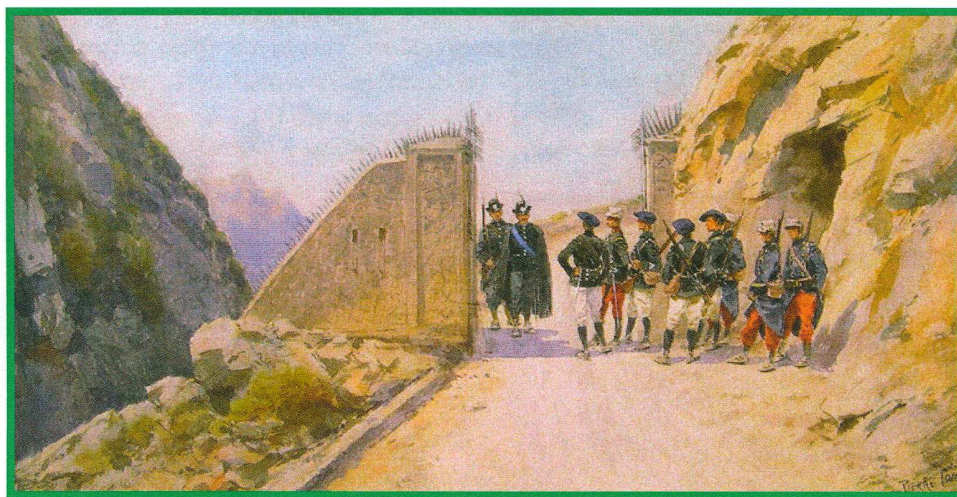


# LA NAISSANCE DES TROUPES ALPINES, UNE NÉCESSITÉ, STRATÉGIQUE, UN OUTIL REMARQUABLEMENT ADAPTÉ

Lieutenant-colonel (er) Jean-Pierre MARTIN

*La France est parmi les dernières arrivées dans l'enceinte des nations dotées de troupes de montagne<sup>1</sup>. Cela pourrait apparaître d'autant plus surprenant que les trois-quarts des frontières terrestres de notre pays courent à travers des massifs, parfois très élevés, Pyrénées, Alpes, Jura, Vosges.*

*La raison en est à chercher dans son changement de posture géopolitique après le désastre de 1871. Longtemps nation dominante, qui exportait ses armées au-delà des frontières, la France d'après la défaite, dominée par son voisin allemand, se replie sur une stratégie purement défensive. Les troupes alpines n'ont dès lors d'autres ambitions que de dissuader l'Italie alliée au Reich de toute aventure militaire. Parfaitement adaptées à cette mission, les jeunes troupes alpines s'imposent rapidement comme l'une des composantes les plus valeureuses et les plus enviées de l'armée de la Belle époque.*



Alpini, Chasseurs alpins et fantassins à un poste-frontière - Aquarelle de P. Gauthier.

## Des milices briançonnaises à l'armée des Alpes

Dans les faits, la France n'avait pas attendu 1888 pour former des unités capables de se battre en montagne. Les besoins de la défense, en temps de guerre, conduisaient à lever des troupes à partir des populations autochtones, pour la durée de la campagne. Ces milices défendent leur frontière avec d'autant plus d'acharnement qu'elles connaissent le prix de la défaite et de l'invasion de leurs vallées.

Menées par des chefs habiles comme le duc de

Lesdiguières, les milices briançonnaises réussissent à défaire les troupes espagnoles du duc de Savoie, Charles-Emmanuel I<sup>er</sup>, lors des guerres de la Ligue. Les milices dauphinoises se battent valeureusement sous Catinat à l'occasion de la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1692-1693). De leur côté, les Savoyards utilisent les redoutables Vaudois comme guérilleros sur les arrières des armées françaises.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle est constitué, de façon éphémère, un Régiment de fusiliers de montagne, qui participe à la guerre de Succession d'Autriche. Il est démobilisé à la fin du conflit (1748).

La Révolution rallume l'incendie sur le front des Alpes, où révolutionnaires et sardes s'affron-

(1) Milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour les Tiroler Kaiserjäger autrichiens, 1872 pour les Alpini.





E. Lajoux  
in *Pages de gloire des Chasseurs*

tent durement, notamment sur les sommets de l'Authion et en vallée de la Roya (1793-1794). La Convention crée l'armée des Alpes, commandée par Kellermann. Celui-ci forme des bataillons de chasseurs capables de combattre dans la zone des hauts. La 1<sup>re</sup> campagne d'Italie de Bonaparte met un terme provisoire au conflit (1796-1797). Les chasseurs de montagne ne survivent pas à la chute de l'Empire.

Mais l'idée fait son chemin au long du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'ordonnance du 28 septembre 1840 confie au duc d'Orléans, fils du roi Louis-Philippe, la charge de mettre sur pied dix bataillons de chasseurs à pied. Sans posséder de spécificité montagne, ces formations inédites, armées de la nouvelle carabine Delvigne-Pontcharra, se distinguent de l'infanterie de ligne par leur mobilité, leur souplesse d'emploi, leur aptitude au combat décentralisé et

sur des terrains variés, et leur esprit de corps. Elles seront à l'origine des chasseurs alpins.

### 1871 : Repenser la défense de la France

Notre nation sort profondément meurtrie de l'écrasante défaite de 1871. Elle y a perdu 120 000 hommes, l'Alsace-Lorraine, ses frontières naturelles de l'Est ; l'effroyable guerre civile de la Commune a déchiré les esprits, et l'avenir politique de nos institutions est loin d'être tracé. Réduite à moins de quarante millions d'habitants, la France est sous la menace permanente du II<sup>e</sup> Reich, beaucoup plus peuplé et mieux industrialisé.

Les lois de 1873 et 1875 vont pourvoir à la nouvelle organisation et au mode de recrutement de notre armée, en instituant notamment la conscription. Le général Séré de Rivières se voit confier le nouveau système fortifié de nos frontières.

La France ne possède pas d'alliés sur le théâtre européen. Par contre elle compte un ennemi de plus avec l'hostilité de la jeune nation italienne, qui va rejoindre l'alliance militaire constituée par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie<sup>2</sup>. Les raisons de cette hostilité sont irrédentistes, le royaume italien n'ayant pas accepté le détachement de Nice et de la Savoie, mais s'inscrivent aussi dans le cadre de la compétition coloniale<sup>3</sup>. Or les Transalpins viennent d'élaborer un nouvel outil militaire, dès 1872, avec la création du corps des *Alpini*. Quinze compagnies d'active au départ, chiffre porté progressivement jusqu'à soixante-quinze en fin de siècle, et auquel il convient de rajouter trente-six bataillons de *bersaglieri*<sup>4</sup> à effectifs renforcés. L'armée italienne était ainsi capable de lancer 60 000 hommes de troupes d'élite sur notre frontière des Alpes.

Dès lors, un scénario catastrophique se dessine pour l'état-major français, celui d'une attaque coordonnée germano-italienne qui aurait menacé directement Lyon et tout le sud-est.

Pourtant, les autorités militaires vont longtemps tergiverser avant de prendre le problème à bras-le-corps, se contentant d'une défense à minima, axée sur les débouchés des grandes vallées. Il est vrai que tous les regards étaient braqués sur *la ligne bleue des Vosges*, et que le sud-est était considéré, à tort ou à raison, comme un front secondaire.

Il faut attendre les graves tensions du ministère Crispi en 1887, la rupture du traité de commerce franco-italien, et la visite triomphale du Kaiser à Rome en août 1888, pour qu'une réelle prise de conscience se fasse jour, et que l'armée française

(2) Qui prendra le nom, après l'adhésion de l'Italie en 1882, de *Triple alliance*, ou *Triple*.

(3) Traité du Bardo de 1881, qui accorde le protectorat sur la Tunisie à la France, au détriment de l'Italie.

(4) L'équivalent de nos chasseurs à pied.



se dote enfin de moyens appropriés à la défense des Alpes.

### 1888 : Garder les Alpes

Conscients de la menace, les responsables sur le terrain avaient pris les devants. Dès 1878, le lieutenant-colonel Zédé prend l'initiative de reconnaissances et de séjours en montagne. Le commandant Arvers, montagnard confirmé et commandant le 12<sup>e</sup> Bataillon de chasseurs à pied, parcourt ainsi les Alpes du Mont-Cenis à la Tinée, franchissant près de deux cents passages et cols.

A partir de 1880, cinq bataillons<sup>5</sup> se lancent à l'assaut des Alpes à l'occasion de marches-manœuvres de grande ampleur. En 1884, la traversée du col Lombard, en Oisans, par une compagnie du 12<sup>e</sup>, est considérée comme une « première militaire » en haute montagne.

La loi du 14 décembre 1888 désigne « douze bataillons de chasseurs<sup>6</sup> plus spécialement chargés d'opérer dans les régions montagneuses », qui prennent la dénomination de « bataillons alpins de chasseurs à pied ». Ils sont portés à l'effectif de six compagnies, ce qui rend immédiatement disponibles soixante-douze compagnies de troupes spécialisées pour affronter les Alpini. La même loi autorise à modifier la tenue et l'équipement de ces formations pour les adapter à leurs nouvelles missions.

Le dispositif est complété par la loi du 28 décembre qui crée douze batteries alpines, rattachées aux régiments divisionnaires de Grenoble (14<sup>e</sup> CA) et Nîmes (15<sup>e</sup> CA), et affectées chacune à un bataillon. Chaque corps, avec sa batterie et son détachement du génie, constitue ainsi un « groupe alpin » interarmes préposé à la défense d'une haute vallée frontalière<sup>7</sup>, et y conduisant un combat décentralisé dans les intervalles du système fortifié.

Il n'est pas indifférent de relever que cinq des douze groupes alpins<sup>8</sup> sont stationnés dans le seul



Chasseur alpin au repos

département des Alpes-Maritimes, soulignant ainsi la singulière vulnérabilité du Comté, dont la frontière particulièrement perméable et la présence d'une grande ville, Nice, à moins de trente kilomètres de cette frontière, en fait un objectif de choix pour l'adversaire.

D'autre part le général Ferron avait créé en 1887 la « Brigade régionale d'infanterie<sup>9</sup> », préposée à la défense des fortifications d'altitude, Tournoux, Modane, Bourg-Saint-Maurice, Briançon, Nice.

Les 14<sup>e</sup> (Lyon) et 15<sup>e</sup> (Marseille) corps d'armée, regroupés au sein de l'armée des Alpes, peuvent ainsi aligner 188 000 hommes, ce qui paraît suffisant pour contrer la menace italienne.

### Les troupes alpines à l'assaut des Alpes

Appelés à vivre et combattre dans le milieu le plus inhospitalier qui soit, les chasseurs alpins bénéficient de ce que l'on fait de mieux pour l'époque en matière d'effets et d'équipements. S'ils con-

(5) 7<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup> BCP.

(6) 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup>.

(7) Beaufortin, Tarentaise, Maurienne, Clarée, Briançonnais, Queyras, Ubaye, Mounier, Tournaire, Authion, Roya, Gramondo.

(8) 6<sup>e</sup> à Nice, 7<sup>e</sup> à Antibes, 23<sup>e</sup> à Grasse, 24<sup>e</sup> à Villefranche, 27<sup>e</sup> à Menton, auxquels il convient de rajouter le 159<sup>e</sup> RIA à Nice, le 112<sup>e</sup> RI à Antibes, dix batteries d'artillerie, les états-majors et les services

(9) 157<sup>e</sup>, 158<sup>e</sup>, 159<sup>e</sup> régiments d'infanterie alpine.



servent la tenue traditionnelle bleue à passepoil jonquille des chasseurs, le cor sur les écussons, ils adoptent des accessoires plus spécifiques.

Ainsi, les guêtres sont remplacées par des bandes molletières, qui protègent les jambes des pierres et arbustes, ainsi que du froid et de l'humidité, et les brodequins par des chaussures de montagne aux semelles débordantes renforcées de clous à tête de diamant pour s'accrocher sur la glace et le rocher. La veste est remplacée par la vareuse-dolman au large col pour protéger le cou. Une ceinture bleue, la taillôle, s'enroule autour des reins pour les préserver du froid. Un mantelet à capuchon, la cape, protège des intempéries et sert de vêtement de bivouac.

Mais la principale singularité de la tenue alpine reste le béret ample, familièrement appelé la tarte. Ce couvre-chef, spécifique aux troupes de montagne, offre de multiples usages, protégeant le crâne du soleil et des intempéries, servant de chauffe-pieds au bivouac et bourré de chiffons, faisant office de casque d'escalade. Au début du moins, il est rabattu indifféremment d'un côté ou de l'autre.

Les Alpes disposent tous d'une tente-abri, d'une canne ferrée (Alpenstock), de quelques piolets, de raquettes à neige, de mitaines de laine,

de lunettes contre la réverbération. Leurs havresacs recouverts d'une toile enduite tendue les fait surnommer les «vitriers». Ils furent parmi les premiers à être équipés du nouveau fusil à répétition Lebel.

On considérait généralement, les premiers temps du moins, que pendant l'hiver, «la frontière se gardait toute seule», la neige interdisant tout franchissement en masse plus de six mois par an. Aussi les bataillons de chasseurs, stationnés en ville, ne partent pour les manœuvres d'été que pour l'estivage, du 1<sup>er</sup> mai au 31 août. Ce qui leur vaudra leur surnom d'«hirondelles».

Ne disposant généralement pas de cantonnements dans les vallées dont ils ont la garde, ils logent chez l'habitant moyennant une indemnité de séjour (1 franc pour un officier). L'impact économique et social est considérable auprès des populations pauvres et arriérées du haut pays. Les besoins considérables des militaires (nourriture, fourrages, bois...) induisent des retombées financières importantes. Tout un négoce de proximité s'organise à côté des cantonnements, baraques-cantines, souvenirs, boissons, jeux...

L'arrivée des fanfares, les cérémonies patriotiques, créent dans les villages une animation très appréciée.



Maroc, 1912. E. Lajoux in *Pages de gloire des Chasseurs*



La troupe est également considérée comme l'ambassadrice de l'hygiène et de la modernité. Routes, abreuvoirs, captage de sources, construction de douches et de WC, constituent un apport déterminant à la découverte de nouveaux modes de vie.

A partir de 1889, le général baron Berge, commandant l'armée des Alpes, décide de faire garder la frontière toute l'année, et fait construire à cet effet des postes d'altitude au plus près de la crête frontalière. Les baraquements des Chapieux, de Séloge et de la Redoute-Ruinée en Tarentaise, de la Turra, de Sollières et du Fréjus en Maurienne, des Acles en Briançonnais, des Fourches en Ubaye, du Tournaire, de Turini, de Cabanes-Vieilles dans les Alpes-Maritimes, permettent de resserrer le dispositif défensif, et la découverte de la montagne hivernale pour les contingents affectés à cette garde.

Désormais, l'occupation militaire ne connaît plus de saisons.

La nécessité de parcourir la montagne en toute circonstance conduit rapidement les Alpains à délaisser les raquettes pour un mode de locomotion plus performant et mieux adapté, les skis. Dès

1897, le lieutenant Widman, du 28<sup>e</sup> BCA, rédige le premier rapport sur l'utilisation militaire du ski, et en 1904, le 15/9 de Briançon crée la première école de ski française. Par intérêt bien compris, les militaires se font d'ardents propagandistes de ce nouveau mode de déplacement et favorisent sa diffusion auprès des populations civiles.

Parfaitement intégrés à leur milieu, très populaires, drainant les meilleurs cadres et les plus robustes des appelés du contingent, les Alpains sont considérés comme une troupe d'élite, ce qu'ils auront l'occasion de démontrer à l'occasion de la Grande Guerre.

Pourtant, leurs premiers lauriers, ils iront les glaner sur des terrains qui leur étaient les moins familiers. En 1895 le 40<sup>e</sup> BCA embarque pour Madagascar où il participe aux combats de Metavanana et Beritzoka. En 1912, les 7<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> BCA avec leurs groupes alpins matent la rébellion des guerriers berbères réfugiés dans l'Atlas. C'est cette occasion qui inspira le général Lyautey quand il prononça sa célèbre phrase sur «l'esprit chasseur».

Déjà, les troupes alpines entraient dans la légende. ■

**«L'esprit chasseur ?** Mais c'est justement ce qu'en d'autres termes, j'ai toujours prôné.

- C'est d'abord l'esprit d'équipe, de «mon équipe»,
- C'est la rapidité dans l'exécution de gens qui pignent et qui galopent,
- C'est l'allant, c'est l'allure, c'est le chic,
- C'est, pour les chefs, le sens social du commandement, c'est l'accueil aimable,
- C'est servir avec le sourire, la discipline qui vient du cœur,
- C'est le dévouement absolu qui sait aller, lorsqu'il le faut, jusqu'au sacrifice total».

**Maréchal Lyautey**

### A propos de la participation des Chasseurs alpins à la campagne de Madagascar

En 1895, le gouvernement présente un projet d'expédition au Parlement dont le coût s'élève à 68 millions. Le projet est adopté par 377 voix (143 contre) ; le Sénat, également sollicité vote pour avec 263 voix (3 contre). L'armée de terre étant le fournisseur principal des effectifs, le commandement des opérations est confié au général de

division Duchesne. Comme les troupes de la Légion étrangère et de l'infanterie coloniale ne peuvent fournir des effectifs suffisants, il faut trouver ailleurs de l'infanterie. Le ministre de la Guerre, le général Mercier, est obligé de constituer des régiments de marche car la Constitution lui interdit d'envoyer des régiments constitués appartenant aux troupes métropolitaines. Parmi ces régiments de marche, il est formé un 40<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied avec une compagnie de chacun des 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> alpins. Ce 40<sup>e</sup> bataillon est affecté à la 1<sup>re</sup> brigade d'infanterie commandée par le général Metzinger. En voici l'organigramme :

| 40 <sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs aux ordres du chef de bataillon<br>Massiet du Biest                                                           |            |                                 |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|---------------------------------|
| Cies                                                                                                                                                 | Capitaines | Lieutenants et sous-lieutenants |
| 1 <sup>re</sup>                                                                                                                                      | Juge       | Burdkhard, Collet, Escalen      |
| 2 <sup>e</sup>                                                                                                                                       | Gloxen     | Barbé, Calvet, Vidon            |
| 3 <sup>e</sup>                                                                                                                                       | Ducret     | Jullien, Duc, Rosset            |
| 4 <sup>e</sup>                                                                                                                                       | Delamey    | De la Bigne, Bidault, Genet     |
| Capitaine adjudant-major : de Bouvier ;<br>officier approvisionnement : Dubroca ;<br>officier payeur : Audierne<br>Médecins : Villedarq, Mac-Auliffe |            |                                 |



# L'ÉPOPÉE DES DIABLES BLEUS

## LES ALPINS DANS LA GRANDE GUERRE

Lieutenant-colonel (er) Benoît DELEUZE

Les bataillons alpins sont créés depuis vingt cinq ans quand éclate la guerre de 14 et, si l'on excepte la campagne de Madagascar en 1895 où un bataillon de marche a été engagé (éléments des 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> BCA) et celle du Maroc de 1912 à 14 (7<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> BCA), ce bel outil militaire, très moderne à la fois dans ses équipements, son organisation, son entraînement et sa conception d'emploi, n'a encore jamais connu le feu.

Ils vont s'y révéler dignes de ce que l'on attendait d'eux et termineront la Grande Guerre couverts de gloire, prix d'un héroïsme permanent et de pertes très largement au-dessus des normes, pourtant très dures de ce conflit meurtrier. Tous les

BCA, même ceux de réserve vont gagner une fourragère, la proportion des fourragères rouges dans les bataillons alpins étant la plus forte de toutes les subdivisions d'armes, même celles considérées alors comme les plus prestigieuses (Zouaves, Coloniale, Légion). Ils vont y gagner, au prix du sang, le titre incontesté de «troupes d'élite».

Ce qui va caractériser leur action est la manière dont la commandement va utiliser ces troupes spécialisées : à l'exception des Vosges (moyenne montagne) et de l'Italie, ce qui va être apprécié ce n'est pas leur spécialité montagne mais plutôt leurs capacités militaires afin de les employer en troupes de choc capables d'emporter la décision



Artois, 1914. Le 54<sup>e</sup> Bon de Chasseurs s'élance à la baïonnette. E. Lajoux in *Pages de gloire des Chasseurs*



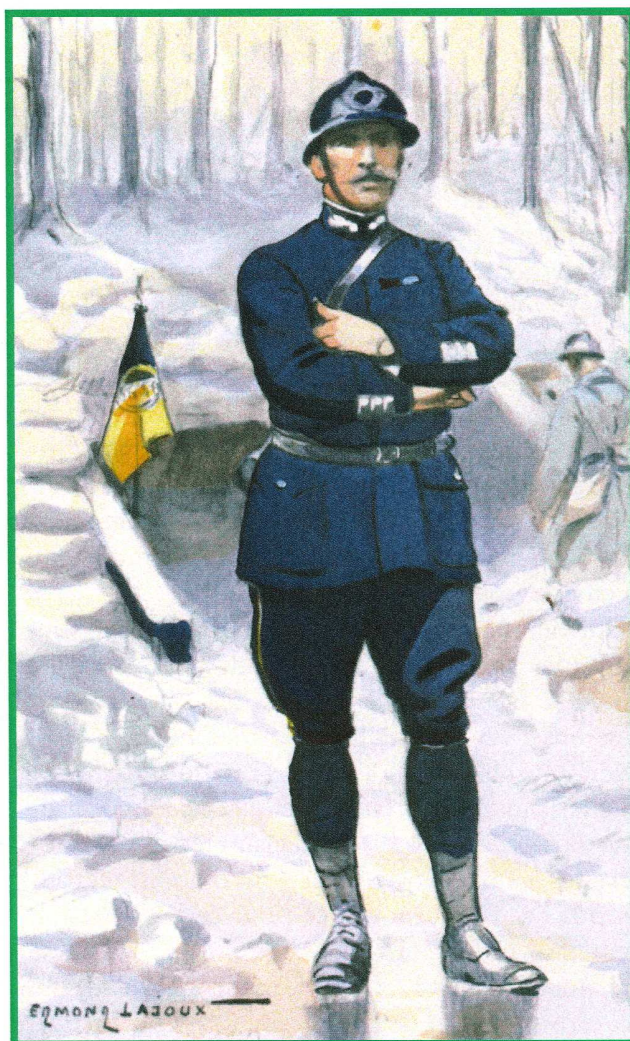
dans des conditions difficiles. La souplesse de leur organisation, le style de commandement de leurs cadres et la qualité de leur recrutement montagnard les fera rechercher par le commandement chaque fois qu'il faudra des troupes solides, pleines d'allant pour renforcer une attaque ou colmater une brèche. Pour eux pas question de rester dans un secteur calme, ou devenu tel, ils seront de toutes les batailles importantes, du Rhin à la Mer du Nord, mais également en Italie quand la défaite guette notre allié et aussi quand il faudra entraîner et instruire les Américains avant qu'ils ne s'engagent à nos côtés. Cette caractéristique se retrouvera d'ailleurs dans tous les conflits où les alpins seront employés par la suite, ce sera plus leurs qualités fondamentales, physiques, intellectuelles, militaires et de cohésion qui seront recherchées que celles plus techniques de montagnards.

### I. Les débuts de la guerre et les Vosges

Quand la guerre est déclarée, le 2 août 1914, les bataillons alpins, formant groupes alpins avec leurs batteries d'artillerie de montagne, sont tous dans «leurs vallées» comme tous les étés s'entraînant à la montagne et au combat interarmes (sauf le 14<sup>e</sup> BCA qui est encore au Maroc). Ils rejoignent leurs zones d'engagement sans repasser par leurs portions centrales où se mettent sur pied leurs bataillons dérivés (de la série + 40 : le 6<sup>e</sup> dérivant par exemple le 46<sup>e</sup>) qui ne partiront sur le front qu'une fois cette mise sur pied terminée.

Dans un premier temps ils participent à la «bataille des frontières» (août et septembre) : huit bataillons en Alsace et quatre en Lorraine. Aux ordres du Gal Pau les 7<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> BCA franchissent la «ligne bleue des Vosges» encore formés en groupes alpins et s'emparent de Altkirch, Thann et Mulhouse. Mais le 25 août sous la poussée d'une importante et très violente contre-attaque allemande ils doivent quitter les bords du Rhin et malgré les très lourds sacrifices du 13<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> BCA à la Tête de Béhouville regagner la ligne de crête. La contre-offensive française ne peut avoir lieu faute de renforts, tous mobilisés pour faire face au début de tentative d'enroulement de la gauche des armées françaises par les armées allemandes qui ont envahi la Belgique.

Les quatre autres BCA (6<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> BCA) forment la réserve d'infanterie d'élite de l'armée du Gal Dubail en Lorraine, à ce titre ils s'emparent de Sarrebourg, puis cette armée reculant à



Verdun 1916. Lieutenant-colonel Driant. E. Lajoux  
in *Pages de gloire des Chasseurs*

son tour se retranchent sur les hauteurs de Nancy pour couvrir le reste de celle-ci.

Pour la première fois commence ce mouvement de balancier des vaillants bataillons que l'on récupère pour être engagés au plus fort de la tourmente, cette fois-ci sur la Marne pour interdire la route de Paris. A Vassincourt le 6<sup>e</sup> BCA perd la moitié de ses effectifs et le 24<sup>e</sup> les trois quarts à Avocourt. Les 7<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> BCA sont envoyés en Picardie où ils vont bloquer définitivement le mouvement allemand, le 159<sup>e</sup> RIA est lui aussi lancé dans cette «course à la mer» et s'illustre devant Arras. Une fois le front stabilisé cette infanterie de choc est réengagée à nouveau pour tenter de percer en Artois où les 6<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> BCA perdent sur une plaine boueuse et inondée, bien différente de leur terrain des Alpes, 19 officiers et 800 chasseurs tués pour s'emparer de Carency (le 11<sup>e</sup> BCA s'appellera



désormais «le bataillon de Carency»).

1915 est «l'année du sang» pour tous les alpins engagés dans les terribles combats des Vosges, la plus meurtrière de toute la guerre, celle où ils vont gagner leur nom de «diables bleus» donné par les Allemands eux-mêmes, terrifiés et admiratifs devant l'héroïsme de ces «schwarze Teufel» (littéralement diables noirs mais modifié par les chasseurs toujours habillés de bleu). De nos jours encore cette date apparaît sur le moindre monument des plus humbles villages des Alpes à côté des noms identiques des frères, des cousins et des pères, ou sous des médaillons palis où l'on distingue des silhouettes portant fièrement la «tarte» sur des tombes abandonnées de ces mêmes hameaux perdus où il y a maintenant moins d'habitants que de «morts pour la France».

Au début de l'année tous les bataillons sont regroupés sur la seule zone montagneuse de cet immense front : les 12 d'active, les 12 de réserve mais aussi les 8 bataillons de marche (32<sup>e</sup>, 102<sup>e</sup>, 106<sup>e</sup>, 107<sup>e</sup>, 114<sup>e</sup>, 115<sup>e</sup>, 120<sup>e</sup> et 121<sup>e</sup>) formés fin 14 avec les plus jeunes classes et les 7 bataillons alpins territoriaux (1<sup>er</sup> au 7<sup>e</sup>) mis sur pied avec les réservistes les plus anciens. Ils sont d'abord regroupés à la 66<sup>e</sup> DI, surnommée pour cela la Division Bleue, aux ordres du Gal Serret, qui tombera à sa tête, puis dans les 47<sup>e</sup> DI (nord) et 66<sup>e</sup> DI (sud) qui aux ordres du Gal de Maud'huy forment l'Armée des Vosges.

Les relèves successives et les aléas des différentes attaques font tourner les unités successivement sur tous les champs de bataille où elles se distinguent toujours par la sévérité de leurs pertes et la qualité de leurs actions héroïques, individuelles et collectives. Il convient de rappeler les principales d'entre-elles. Dès fin décembre 1914 les 28<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> BCA gagnent l'appellation de Diables Bleus à la Tête des Faux (Buchenkopf). Quatre bataillons livrent durant de longs mois des combats acharnés sur les pentes du Vieil Armand (l'Hartmanswillerkopf) et le sommet est repris plusieurs fois par les Français et les Allemands qui la surnomment la «montagne mangeuse d'hommes», 20 000 chasseurs y reposent à jamais à côté de 40 000 Allemands. En juin, la 6<sup>e</sup> Cie du 7<sup>e</sup> BCA «fait Sidi Brahim» et préfère mourir que de se rendre à l'Hilsenfirst et les 6<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> BCA s'emparent de Metzeral après avoir conquis le Braunkopf au prix de très lourdes pertes. Citons encore les énormes sacrifices de la 3<sup>e</sup> brigade de chasseurs



alpins (14<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup>, 54<sup>e</sup> et 70<sup>e</sup>) qui valent au Lingekopf le sinistre surnom de «tombeau des chasseurs».

Ces véritables saignées faites aux héroïques bataillons se résument hélas la plupart du temps à d'inutiles massacres pour des gains de terrains dérisoires et dans lesquels le haut commandement, jouant sur la qualité des troupes, fit preuve d'un coupable amateurisme (attaques de bas en haut, assauts sans préparation d'artillerie, etc.)

## II. Verdun, Somme, Chemin des Dames (1916-1917)

En 1916, l'enfer se calme sur les Vosges et les bataillons exsangues en sont retirés, mais ce n'est pas pour se reposer car depuis février a commencé la bataille de Verdun. Dans cette gigantesque fournaise où le Kronprinz espère saigner à blanc l'armée française seuls les 6<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> BCA et le 159<sup>e</sup> RIA seront engagés. En effet la 46<sup>e</sup> et la 47<sup>e</sup> DI, les deux divisions alpines jusqu'à la fin de la guerre, participent à partir du 1<sup>er</sup> juillet, à côté de vingt sept autres divisions françaises, à la gigantesque offensive franco-britannique de la Somme où le



commandement pense à son tour «casser l'armée allemande». Il faut des troupes de choc capables de mener des assauts violents et espère-t-on décisifs, les Diables Bleus, qui ont monté leur héroïsme et leur allant depuis le début de la guerre, sont employés dans toutes ces attaques meurtrières jusqu'au 18 novembre. Pour des gains territoriaux minimes les pertes vont égaler celles de Verdun, cependant grâce à cette offensive la pression va s'y relâcher et l'armée allemande en sort durablement affaiblie. Les conditions climatiques effroyables augmentent la dureté des combats et les alpins, toujours en pointe des offensives, vont laisser des milliers d'entre-eux dans la glaise collante de ces plaines aux horizons plats et bien peu montagnards, en particulier devant Hurlu, Maurepas, Cléry et Bouchavesne.

L'hiver 1916-17 ne sera pas encore celui du repos pour les alpins qui seront une fois de plus engagés à chaque nouvelle offensive et retirés quand le secteur se calme. Ils sont déplacés entre Somme et Vosges où les combats ont repris à l'Hartman, rendus encore plus pénibles par un hiver particulièrement glacial.

Au printemps 17, le général Nivelle rassemble des troupes pour effectuer un gigantesque assaut dont le but est le plateau de Craonne, bordé par la crête du Chemin des Dames, dont la prise doit permettre une percée décisive qui doit déboucher sur la victoire. Parmi les troupes qui s'élancent le 16 avril face à des Allemands solidement retranchés le 159<sup>e</sup> RIA et la 66<sup>e</sup> DI (6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> BCA) sont en bonne place. Hélas l'offensive, malgré de nouvelles sommes d'héroïsme, s'essouffle, piétine et s'arrête, objectif non atteint et 135 000 hommes hors de combat (tués ou grièvement blessés). Le nombre exceptionnel de ces pertes, la déception de ce nouvel échec et les difficultés accumulées pendant les trois terribles années précédentes poussent quelques unités aux mutineries en juin. Malgré les lourdes épreuves qu'elles ont subies sans interruption depuis août 1914 les bataillons alpins sont épargnés par ces mouvements de lassitude vite réprimés. Le remplacement de Nivelle par Pétain et sa manière plus humaine de commander et de diriger les opérations débouche à l'automne sur des offensives plus limitées. Début novembre sur le Chemin des Dames la 27<sup>e</sup> DI, de Grenoble mais pas encore alpine, et les 6<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> BCA enlèvent le fort de la Malmaison par un brillant assaut qui participe à la

reprise du moral.

### III. L'Italie et les derniers exploits

La 46<sup>e</sup> et la 47<sup>e</sup> DIA, en tout dix-huit BCA, ont déjà quitté le front français pour prêter main forte aux Italiens. En effet alors que la menace italienne avait été trente ans plus tôt à l'origine de la création des troupes alpines françaises, l'Italie était entrée en guerre aux côtés des Alliés en mai 1915 et après de très durs combats dans la région de l'Isonzo et dans les Dolomites venait de subir un désastre à Caporetto. Les Austro-hongrois renforcés par des divisions allemandes, dont le fameux Alpenkorps, aux ordres du maréchal Ludendorff avaient percé le front italien en montagne et s'étaient engouffrés derrière leurs lignes provoquant une gigantesque déroute de plus de 200 km avec des pertes énormes (250 000 prisonniers, 2 500 canons perdus). L'avance ennemie ne put être contenue que sur la coupure de la Piave et uniquement grâce au corps expéditionnaire franco-britannique de 130 000 hommes parmi lesquels se trouvent les 46<sup>e</sup> et 47<sup>e</sup> DIA dont la spécificité montagne est



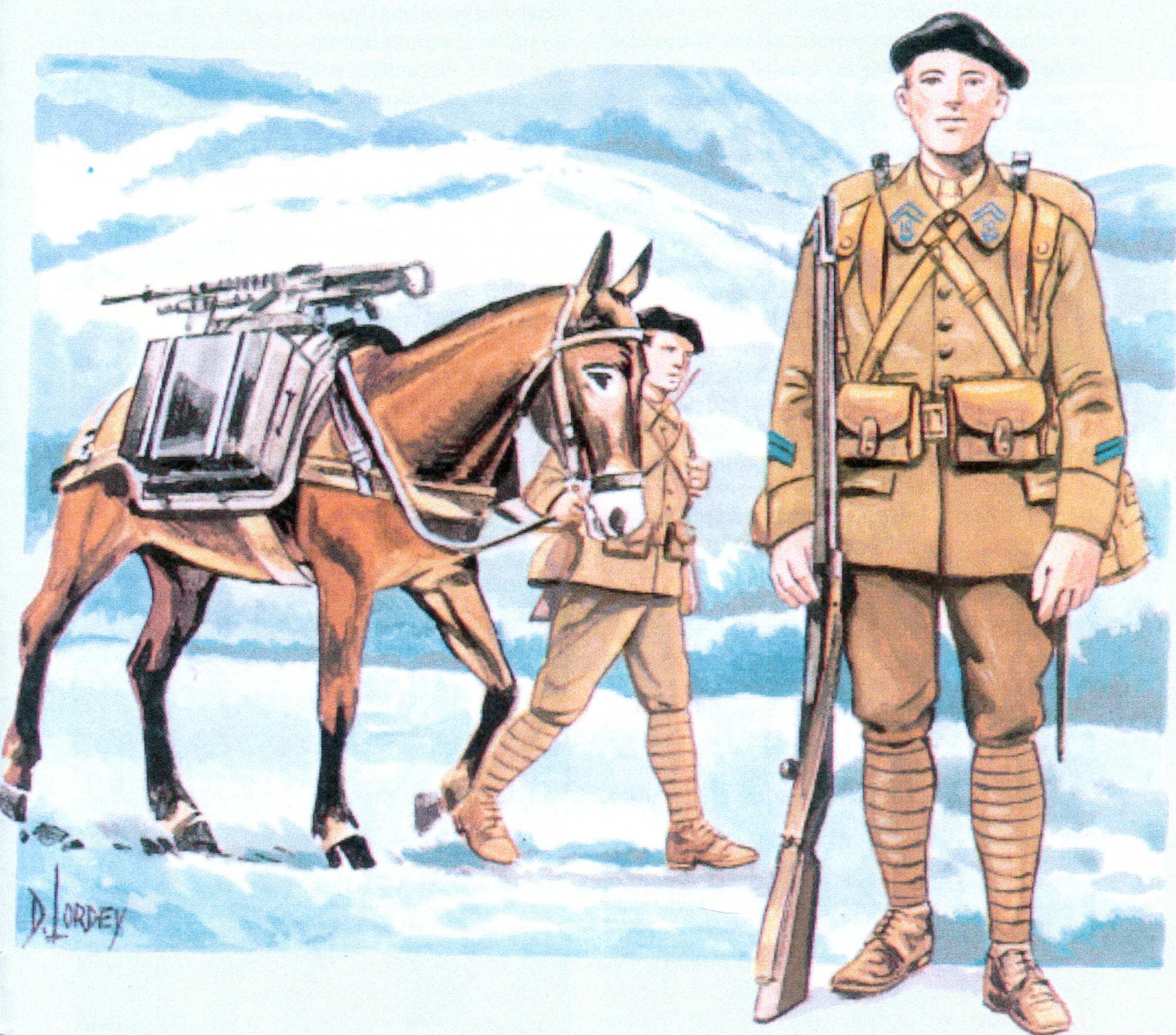
Somme 1916. Les Chasseurs de la 6<sup>e</sup> Brigade sont aussi avertis en plaine qu'en montagne. in *Pages de gloire des Chasseurs*





Chasseurs pyrénéens, en 1939-1940 en tenue de campagne (collection)





Yves Barjaud, dessin original de Daniel Lordey) in RHA N° 4 - 1985



mise à contribution. Après avoir relevé les Alpini démoralisés ils montrent que malgré les combats menés dans les plaines du Nord ils n'ont pas oublié qu'ils avaient été entraînés pour se battre en montagne et ils enlèvent presque sans pertes le Monte Tomba en décembre 1917, stabilisant par là le front de la Piave.

Mais les Allemands, profitant des troupes laissées libres sur le front russe par la paix de Brest-Litovsk signée par les bolcheviques, lance une grande attaque dans la région d'Ypres. Les 18 bataillons sont retirés du front italien et lancés face à la gigantesque offensive pour essayer de colmater les brèches qui ont commencé à se créer. Début mai les 7<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> BCA sont engagés sur la Lys dans le Nord. Puis les alpins des BCA et du 15/9 participent dans la région de Reims et de ses environs à toutes les actions désespérées et coûteuses qui bloquent la percée de juin-juillet appelée «deuxième bataille de la Marne». C'est dans cette zone qu'ils bloquent l'attaque des 15 et 16 juillet que les Allemands pensaient décisive et qu'ils avaient baptisée «assaut pour la paix». Le 1<sup>er</sup> août, ils participent à la contre-attaque et le 159<sup>e</sup> RIA reprend Reims. Mais la guerre n'est pas finie et la ligne Hindenburg pas encore percée, les Allemands se défendent pied à pied et chaque tranchée ou retranchement n'est enlevé qu'au prix d'assauts répétés et de lourdes pertes (ces quelques mois de guerre de mouvement seront parmi les plus meurtriers) : le chemin des Dames n'est pris que le 1<sup>er</sup> novembre. Employés encore et partout comme troupes de choc les bataillons vont lourdement payer de leur sang dans ces offensives finales et sanglantes. A moins d'une semaine de l'Armistice, le 4 novembre, cinq bataillons alpins sont presque totalement anéantis au franchissement du canal de la Sambre : le 6<sup>e</sup> BCA, tous ses cadres tués ou blessés, y est réduit à quelques dizaines de chasseurs !

A l'heure de la victoire le bilan est lourd pour les Alpini, lourd de lauriers et de récompense, nous l'avons vu, mais au prix d'un bilan humain en proportion de ces décorations. Dans cette guerre où plus de 80 % des morts sont des fantassins les unités alpines ont été encore plus durement éprouvées, car elles n'ont pas connu de moments de repos et elles ont été employées en permanence comme troupes de choc. Le 159<sup>e</sup> RIA (régiment à quatre bataillons) parti à la guerre avec 3 000 hommes a perdu 97 officiers, 199 sous officiers et

1984 alpins, et pour les BCA les proportions sont encore plus terribles, la moyenne des pertes par bataillon (1 000 hommes en 1914) sont de 50 officiers, 110 sous officiers et 1 300 chasseurs tombés au champ d'honneur !

Bien que sorties exsangues de la Grande Guerre, elles seront encore jugées opérationnelles par le commandement qui les choisira comme troupes d'occupation et d'interposition en Allemagne et en Pologne jusqu'en 1922. Cette valeur des Alpini acquise sur les champs de bataille de 14-18 sera confirmée en 1940 où en ce triste printemps de défaite les seules victoires, Narvik et les Alpes, seront celles des troupes alpines. ■



11 Novembre 1918.  
Le général de Maud'hui. E. Lajoux  
in *Pages de gloire des Chasseurs*



# ESPRIT DE CORPS, TRADITIONS ET ESPRIT DE RÉSISTANCE

## LE 6<sup>e</sup> BCA (1940-1945)

Colonel (h) Henri BÉRAUD  
ancien «Volontaire de 44»

En juin 1940, les bataillons de chasseurs d'active et de réserve (sauf les Alpains de Norvège et du front des Alpes) ont pratiquement disparu dans la «Débâcle» générale des Armées et de la Nation française. Dans l'Armée d'Armistice on a reconstitué 12 bataillons de chasseurs (dont la moitié sont alpins) mais ils ont été dissous le 28 novembre 1942.

Seuls, 2 bataillons ont porté l'écusson chasseur au Maquis : le 27<sup>e</sup> BCA d'Annecy, anéanti aux Glières (mars 1944) et le 6<sup>e</sup> BCA de Grenoble qui a eu un parcours vraiment atypique pendant la 2<sup>e</sup> Guerre mondiale.

### Bref historique du 6<sup>e</sup> BCA

Créé en 1840, le 6<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs à pied a participé aux principales campagnes du Second Empire avant de tenir garnison à Nice, de 1889 à 1914. Il a été mis sur pied alpin par la fameuse loi du 24 décembre 1888, créant les «Groupes alpin».

Revenu de la grande guerre avec la fourragère rouge, il a rejoint Grenoble, en 1922, après un séjour en Silésie.

Au début février 1940, alors qu'il occupe son secteur de couverture dans le Briançonnais, il reçoit l'ordre de rejoindre la brigade de Haute Montagne, stationnée dans l'Ain. Après l'agression allemande contre la Norvège, le 6<sup>e</sup> BCA va participer à la victoire de Narvik en débordant la ville par le nord, sur un terrain montagneux et dans les pires conditions climatiques. Ramené à Brest, le 15 juin, le 6<sup>e</sup> BCA est dirigé d'urgence vers Dinan pour participer à la défense du «Réduit breton», une chimère du plus haut commandement français.

Mais dès le 18 juin, les unités débarquées sont obligées de faire demi-tour et le 6<sup>e</sup> BCA réussit à rembarquer de justesse, pour l'Angleterre.

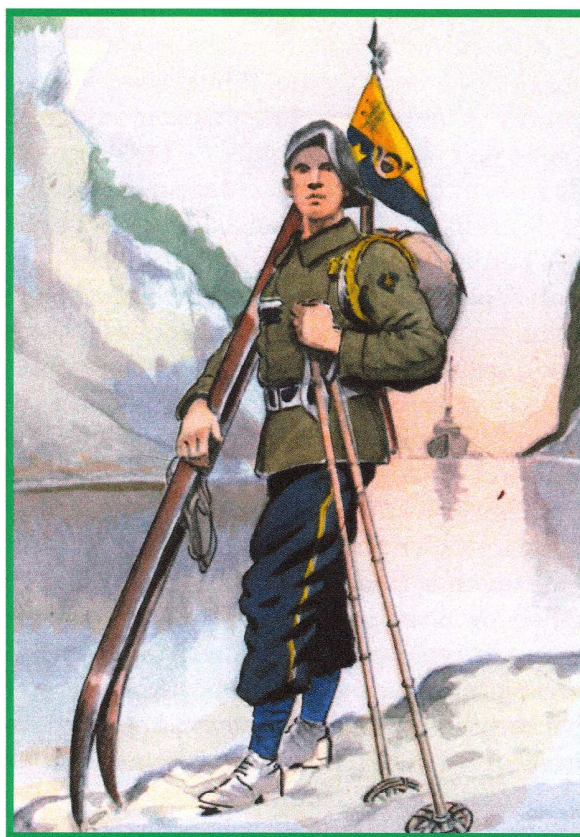
### Un choix difficile

Les unités rescapées de Norvège sont regroupées à Trentam Park où elles reçoivent le choc de l'Armistice du 25 juin et l'ordre de rentrer en France, via le Maroc.

Mais il circule aussi la rumeur qu'un certain général a refusé de baisser les armes et a décidé de rallier tous ceux qui veulent continuer la lutte aux côtés de l'allié d'hier.

Le général Béthouart laisse chacun libre de son

choix. D'un côté, la voie facile : obéir et rentrer dans ses foyers, de l'autre côté : désobéir et rester en Angleterre pour une aventure aléatoire avec le général de Gaulle, surtout en ce mois de juin 1940 où la Grande-Bretagne reste tragiquement seule face à l'invincible Wehrmacht et à l'Italie fasciste. Si plus de 900 légionnaires de la 13<sup>e</sup> DBMLE rejoignent la France libre (soit environ la moitié de l'effectif) seuls 35 chasseurs (dont 7 officiers) ont



Le 6<sup>e</sup> BCA à Narvik. E. Lajoux  
in *Pages de gloire des Chasseurs*





Le fanion du 6<sup>e</sup> BCA est décoré de la Croix de guerre 1939-1940 par le Général Frère – Le fanion est tenu par le Commandant Célerier (qui a commandé le bataillon en Norvège) et le chef de Bataillon Segonne, l'actuel chef de corps.  
Grenoble le 8 mars 1941. Collection «L'hirondelle».

décidé de continuer le combat jusqu'à la libération de la France.

Avant d'embarquer pour le Maroc, les 700 chasseurs du 6<sup>e</sup> BCA défilent devant les 35 «originaux» qui ont décidé de se battre. Emue, cette poignée de braves salue une dernière fois son fanion qui s'éloigne vers un autre destin...

Ils ne sont que 2%, pourcentage qui sera aussi celui des résistants actifs dans la France occupée de 1943 à 1944 !

### **Le bataillon de chasseurs de la France libre**

A ce noyau d'Alpins vont s'ajouter d'autres cadres rescapés de France, deux cents très jeunes Bretons évadés de Bretagne au péril de leur vie et des Français résidant en Grande-Bretagne. Ils vont former un bataillon de 420 hommes commandés par le Capitaine Hucher (6<sup>e</sup> BCA) qui veut former un bataillon à l'image du 6.

Quand on a parlé aux jeunes de former un bataillon de chasseurs, ils ont accepté avec enthousiasme écrira plus tard, l'un d'entre-eux. On a même trouvé sur un quai des caisses de bérets alpins et des lots d'écussons bleus à cor de chasse jonquille que l'on va coudre sur le bras gauche du «battle dress» britannique.

On enseigne les traditions chasseurs, on adopte même le pas chasseur et l'esprit de corps est

tellement développé que tous sont persuadés que le bataillon sera engagé en unité constituée.

Mais amère déception ! après cinq mois d'ins-truction au mois de décembre 1940, le général de Gaulle décide de transformer le bataillon chasseurs en un bataillon école : pelotons d'élèves aspirants, d'élèves sous-officiers, de spécialistes... pour encadrer les unités FFL d'Afrique, composées surtout d'éléments dits «indigènes» qui manquera cruellement de cadres et de spécialistes Français de souche.

Les chasseurs continueront cependant de porter leur tenue spécifique, jusqu'à leur ventilation entre mai et septembre 1941. Ils seront de tous les combats du long chemin qui mènera les survivants jusqu'à la cathédrale de Strasbourg... mais pendant ce temps-là, il existe un autre 6<sup>e</sup> BCA en France animé d'un certain esprit de «résistance»...

### **Le 6<sup>e</sup> BCA de l'armée d'armistice**

Le 21 août 1940, venant du Maroc le 6<sup>e</sup> BCA défile en fanfare dans Grenoble en liesse. Les opérations de démobilisation commencent dès le lendemain puis le bataillon se réorganise en accueillant cadres et alpins d'unités dissoutes de l'ex-Armée des Alpes. Anciens de Narvik et anciens de l'Armée invaincue ont une mentalité alors fort rare en France, être vainqueur !



En plus des «maintenus» des dernières classes, le bataillon se complète avec de nombreux engagés volontaires provenant en majorité de la zone occupée et surtout de l'Alsace-Lorraine annexée de fait et germanisée à outrance par les nazis.

En s'engageant dans l'Armée d'Armistice, ils espèrent qu'elle sera l'Armée de la «revanche» (le terme «Libération» n'existe pas encore pour la majorité des Français, la défaite honteuse de 1940 n'étant que le troisième acte d'une guerre franco-allemande qui dure depuis 1870). D'ailleurs certains cadres ne manquent aucune occasion pour le dire clairement à leurs hommes et l'instruction montagne tend vers l'apprentissage de la guérilla.

De plus, chaque corps alpin a un officier «Mob» qui prépare, en secret le déroulement de l'unité en utilisant les listes des Amicales d'anciens corps de troupe et le potentiel en cadres et hommes des nouveaux mouvements de jeunesse remplaçant le service militaire : Chantiers de Jeunesse, Jeunesse et Montagne et même les Compagnons de France.

Les chasseurs étant instruits dans l'esprit de la «Revanche», la Commission d'Armistice italienne va réagir le 8 avril 1942 en faisant relever de son commandement, le chef de bataillon Segonne accusé de «subversion». Il sera remplacé par le commandant Seguin de Reyniès.

### **Dissolution de l'armée d'armistice**

Les unités alpines sont prêtes physiquement et moralement à aider un débarquement allié en France lorsque le 8 novembre 1942 ces mêmes alliés débarquent en Afrique du Nord.

Hitler choisit le 11 novembre pour faire occuper la Zone dite «Libre» par les forces germano-italiennes. L'Armée d'Armistice est consignée dans ses quartiers le 27 novembre, à la suite du stupide sabotage de la flotte française à Toulon, les forces germano-italiennes encerclent les casernes et démobilisent l'Armée d'Armistice.

Seules les unités de la garnison de Grenoble (159<sup>e</sup> RIA, 6<sup>e</sup> BCA, 2<sup>e</sup> RA, 4<sup>e</sup> Génie) et de Corse (173<sup>e</sup> BIA) se sont démobilisées dans la nature pour ne pas subir l'humiliation d'être désarmées par les Italiens. Le 28 novembre au matin, à Brie et Angonnes, devant le 6<sup>e</sup> BCA rassemblé pour la dernière fois, le chef de bataillon de Reyniès exhorte ses cadres et ses chasseurs à garder le contact avec leurs chefs pour reconstituer le bataillon le moment venu, afin de reprendre la lutte. Cette cérémonie émouvante est clôturée par le chant



Prise d'armes au Vercors - A droite, le Commandant Huet, chef du Vercors - A gauche, le Capitaine Tanant du 6<sup>e</sup> BCA  
juin 1944 - Collection Morel

de la «Sidi-Brahim» et «mort aux ennemis de la France» sera le dernier cri.

### **La Résistance**

Fidèle à ses convictions patriotiques, le commandant de Reyniès devient rapidement chef départemental de «l'Armée Secrète» (AS) de l'Isère et fait cacher armement et tenues militaires pour son futur 6<sup>e</sup> BCA dont il confie la reconstitution au Capitaine Tanant, dans le massif du Vercors. Mais la réalité de la situation a fini par distendre les liens car il faut trouver un emploi. Certains ont rejoint «l'Armée d'Afrique» via les prisons espagnoles, d'autres cadres de carrière se réfugient dans un attentisme prudent en se retranchant derrière la parole donnée au Maréchal.

### **Premiers Maquis 6<sup>e</sup> BCA**

A l'automne 1943, le lieutenant Eysseric constitue un petit maquis près de Mallevall en Vercors qui serait le noyau du futur 6<sup>e</sup> BCA. Malgré les ordres du chef militaire du Vercors prescrivant la nomadisation, d'autres groupuscules de maquisards se sont installés dans le village même, offrant ainsi une proie facile à toutes les indiscretions.

Alors que la section de chasseurs alpins est déjà habillée de bleu avec des tenues «piquées» à «Jeunesse et Montagne», la réaction allemande ne se fait pas attendre. En effet, dans la nuit du 29 janvier 1944, les Allemands guidés par des Miliciens, débordent Mallevall par les hauts et attaquent les Maquisards.

Les Maquisards se replient en ordre dispersé mais peu réussiront à franchir le bouclage. Le bilan est lourd, vingt Maquisards (dont le Lieutenant Eysseric) sont tués, le village est brûlé à 75% et treize civils payent de leur vie le fait d'avoir cohabité avec le Maquis.



Le 6 mai 1944, nouveau coup dur pour le 6<sup>e</sup> BCA. Dénoncé, le Commandant de Reynès est arrêté par la gestapo à Grenoble. Il y disparaîtra vraisemblablement torturé et achevé.

Mais la flamme de la résistance n'est pas éteinte au 6<sup>e</sup> BCA car un nouveau Maquis, s'est installé dans le Vercors dès le mois de mars 1944. Cette section qui porte l'écusson du 6<sup>e</sup> BCA est commandée, par l'Adjudant-Chef Chabal qui a pour objectif de faire de ses chasseurs de vrais combattants à l'esprit d'équipe.

### **Le «Vercors libre»**

Après le débarquement allié en Normandie le 6 juin 1944, les Maquisards passent à la phase active. Des unités de sédentaires, rejoignent de très nombreux jeunes, sur le plateau du Vercors où règne une ambiance extraordinaire. De 400, les effectifs passent un mois plus tard à plus de 3 500 hommes.

Mais dès le 13 juin, première réaction de l'occupant qui attaque vers Saint Nizier. La section Chabal, envoyée en renfort contre-attaque victorieusement avec enthousiasme, au prix de trois tués et plusieurs blessés. Mais elle a été la première unité du Vercors à se battre en tenue de chasseur.

Le lendemain, appuyés par l'artillerie, les Allemands tentent d'encercler les maquisards. La section Chabal réussit à s'esquiver de justesse après un combat acharné.

La section Chabal ayant reçu de nombreux volontaires est transformée en compagnie et son chef, est nommé lieutenant par le Colonel Descours commandant la région R1. Chabal organise sa compagnie, équilibre les groupes qu'il confie aux sous-officiers du 6<sup>e</sup> BCA, venus le rejoindre. A Grenoble, un coup de main réussit à «piquer» 350 tenues qui vont habiller les chasseurs.

### **Le «6<sup>e</sup> BCA Vercors»**

Le 13 juillet, le commandant Huet chef du Vercors, décide (avec l'accord d'Alger) que les unités placées sous ses ordres, reprendront les traditions militaires des corps de troupe de la région et leurs écussons chargés de gloire. Cette décision fait renaître officiellement la demi-brigade de Narvik (6<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> BCA), en même temps qu'un groupe d'escadrons du 11<sup>e</sup> Cuirassiers et une compagnie du 4<sup>e</sup> Génie.

Le nouveau 6<sup>e</sup> BCA comprend quatre compagnies et la compagnie Chabal, la 2<sup>e</sup>, est gardienne des traditions du bataillon. Son chef de corps est le Commandant Costa de Beauregard.

### **La tragédie du Vercors**

Dans la nuit du 19 au 20 juillet, les Allemands attaquent la 1<sup>re</sup> Cie. Pressées de près, les 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> Cies reprennent le maquis dans la zone nord. C'est le signal de l'attaque générale sur le plateau du Vercors.

Le sort se joue les jours suivants, sur le Belvédère de Valchevrière qui empêche l'ennemi de faire sa jonction. Les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> Cies repoussent un premier assaut le 22 juillet. Mais le 23, la 2<sup>e</sup> compagnie est attaquée de toutes parts. Le Lieutenant Chabal galvanise ses hommes, tire au bazooka, au FM et avant de mourir, il envoie son dernier message par coureur : «Nous sommes complètement encerclés, nous nous apprêtons à faire Sidi-Brahim – vive la France !». La défense s'écroule, les jeunes chasseurs refluent tout en livrant des combats retardateurs.

Le chef du Vercors donne alors l'ordre de dispersion générale pour tous les maquis. Les 12<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> BCA, en cours de formation sont disloqués. Seul le 6<sup>e</sup> BCA réussira à subsister sur place, en se faisant «oublier» pendant trois semaines, presque sans ravitaillement. Les 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> Cies reprennent la guérilla en menant des actions de harcèlement tandis que les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> Cies sont encore dispersées par les ratissages Allemands.

### **La Libération**

Le 23 août, descendu du Vercors, le 6<sup>e</sup> BCA se regroupe et absorbe des unités isolées. Puis, il marche sur Lyon où il participe à la libération de la ville. Le 8 septembre, il retrouve Grenoble et défile dans l'enthousiasme général en tenue de chasseur. Le «6<sup>e</sup> BCA Vercors» participera encore à la reprise de Briançon, puis sera engagé en Queyras jusqu'au 6 octobre.

### **Le nouveau 6<sup>e</sup> BCA**

Rentré à Grenoble, il faut à nouveau se réorganiser. Comme en 1940, il faut faire un choix, aller jusqu'au bout de son engagement patriotique ou remettre les pieds dans ses pantoufles. Cette solution de facilité aura de nombreux adeptes après quelques semaines de résistance...

Pour se recompléter, on absorbe une compagnie de FFI de l'Ain et des éléments FTP<sup>1</sup> de l'Isère. Le lendemain, au camp de Rivalta près de Turin les prisonniers du Mont Froid qui ne se sont pas «installés dans la captivité» mais ont gardé leur esprit de résistance réussissent à désarmer leurs

(1) Franc Tireur Partisan.



gardiens Allemands en agissant par la ruse. Juchés sur trois véhicules de la Wehrmacht et accompagnés de leurs ex-geôliers penauds, ils entrent dans Turin en pleine insurrection. C'est la première unité «alliée» à y pénétrer...

Le 3 mai, à Bussoleno, le 6<sup>e</sup> BCA fait un accueil enthousiaste à ses enfants prodiges du Mont Froid qui défilent ensuite derrière la fanfare, à travers la localité. La guerre en Italie est terminée depuis la veille, par la capitulation des forces germano-italiennes.

Après une mini-occupation de deux mois en Italie, une période de regroupement de la 27<sup>e</sup> Division Alpine dans le Jura, le 6<sup>e</sup> BCA débarque dans la région de Bludenz, dans le Voralberg, au début du mois de septembre 1945 et il va aussi monter son tour de garde à Vienne, la capitale Autrichienne.

Ainsi se termine la belle épopée d'un BCA qui a participé à la seule victoire française de la funeste campagne de 1940, fidèle à ses traditions et à son esprit patriotique, il a fait une tentative de résurrection dans les FFL tandis qu'un autre 6<sup>e</sup> BCA, animé du même esprit, renaissait dans l'Armée d'Armistice. Comme le phénix, il se relève de ses cendres au Vercors pour terminer enfin la dure campagne de Maurienne en occupation en Italie, puis en Autriche.

Bel exemple d'esprit chasseur !

Le 11 novembre 1944, le nouveau 6<sup>e</sup> BCA monte aux avant-postes de la Maurienne et s'installe dans le fond de la vallée (Termignon et Sardières) tandis que les «Gebirgs jäger» de la 5<sup>e</sup> division de montagne tiennent les hauts. C'est une guerre d'embuscades et de patrouilles dans le vaste no mans land, blanc.

Après un dur hiver et des températures sibériennes, le bataillon participe aux attaques des 5 et 6 avril 1945. Le 11 avril, trois sections de la 3<sup>e</sup> com-

pagnie (Ain) arrivent de nuit sur le Mont Froid (2 834 m). Les chasseurs s'installent plutôt mal que bien sur un terrain totalement inconnu...

Mais les chasseurs de montagne ont reçu l'ordre de reprendre le Mont Froid avec une compagnie renforcée du Gebirgs jäger Régiment 100, épaulée par des parachutistes italiens «Forgore». Arrivés par le chemin de ravitaillement des Français, les assaillants submergent la position. Les anciens maquisards de l'Ain, se souvenant du maquis, se battent farouchement imités par les appelés de la classe 43 à peine instruits, qui constituent le tiers de l'effectif. Les combats vont durer jusqu'au matin et une soixantaine de rescapés, pour la plupart blessés, vont prendre le chemin de la captivité... Ce succès allemand a été chèrement payé car les restes de la compagnie d'assaut sont commandés par le seul sergent valide... Le 28 avril, devant le repli général des forces germano-Italiennes d'Italie, le 6<sup>e</sup> BCA franchit la frontière et arrive à Susa. ■



### Bibliographie

- *Bataille des Alpes – Album Mémorial – juin 1940-1944-1945* par Henri Béraud, éditions Heimdal, 1987 (épuisé).
- *SES Éclaireurs skieurs au Combat* par Jacques Boell, préface du général Le Ray, éditions Jacques Graucher, 1987 (2<sup>e</sup> réédition).
- «La Seconde Guerre mondiale dans les Hautes Alpes et l'Ubaye», Société d'Etudes des Hautes Alpes, Gap, 1990 par Henri Béraud.

### Répartition et emplacement des bataillons alpins de forteresse en 1937-1938

| 30 <sup>e</sup> demi-brigade : EM à Modane    |                     |
|-----------------------------------------------|---------------------|
| 70 <sup>e</sup>                               | Bourg-Saint-Maurice |
| 71 <sup>e</sup>                               | Modane              |
| 157 <sup>e</sup> demi-brigade : EM à Jausiers |                     |
| 72 <sup>e</sup>                               | embrun              |
| 73 <sup>e</sup>                               | Jausiers            |
| 58 <sup>e</sup> demi-brigade : EM à Nice      |                     |
| 74 <sup>e</sup>                               | Lantosque           |
| 75 <sup>e</sup>                               | Sospel              |
| 76 <sup>e</sup>                               | Nice                |



# DES "CHASSEURS ALPINS" AUX "TROUPES DE MONTAGNE" :

*une vocation de troupe d'élite éclipsée... aujourd'hui réaffirmée*

Général d'armée (2S) Jean-René BACHELET



La formation technique. Photo EMHM, *Armées d'Aujourd'hui* n° 310, mai 2006

Dans une armée de terre qui, au-delà des apparences, est profondément égalitaire, la notion de «troupe d'élite» n'a pas bonne presse. On le comprend aisément : une unité militaire, quelle qu'elle soit, exige de ses membres un tel investissement de l'être tout entier que cela ne peut être obtenu qu'en survalorisant l'identité collective, à travers laquelle chacun pourra ainsi être haussé au-delà de lui-même. L'établissement d'une hiérarchie entre les unités va évidemment à l'encontre d'une telle exigence pour celles qui ne seraient pas au premier rang...

Pour autant, nul ne peut disconvenir que telles unités – régiment, bataillon, corps appartenant à telle ou telle «subdivision d'arme»- sont parées d'une sorte d'aura, réputation ou renommée flatteuses, quand telles autres restent au mieux fon-

dues dans l'anonymat quand elles ne sont pas affectées d'un discrédit, d'ailleurs le plus souvent injuste.

Ainsi - et le choix des corps à la sortie des écoles de formation en témoigne -, il est clair que Légion étrangère, Parachutistes, Troupes de marine et, a fortiori les diverses combinaisons des uns et des autres, bénéficient aujourd'hui, et ce depuis des décennies, du «statut» informel de «troupes d'élite» avec, d'ailleurs des nuances subtiles entre les corps et les armes, perceptibles des seuls initiés.

Or, longtemps, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, en tous cas dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, cet étrange «statut» avait incontestablement été celui des «Chasseurs» et même plus spécifiquement celui des «Chas-



seurs alpins» à partir de leur création.

En témoignent les «unes» des médias grand public de la «Belle Epoque» que sont «Le Petit Journal» ou encore «L'illustration» qui font aujourd'hui le bonheur des collectionneurs.

Il est vrai que le terreau était fertile : c'était celui dans lequel s'était enracinée au XIX<sup>e</sup> l'image des «Chasseurs». L'innovation constituée par la création d'unités légères, mobiles et autonomes, vouées à s'engager hors de «la ligne» et en avant d'elle, devait rapidement trouver la faveur d'une opinion en cours de structuration selon des schémas modernes.

Quelques trouvailles devaient y aider : une tenue originale et seyante, un «pas» particulier scandé par l'accompagnement de «fanfares» aux rythmes alertes et, last but not least, une référence mythique à vocation fondatrice avec le combat de Sidi Brahim. Remarquons que, dans le même temps, la Légion Étrangère use de procédés analogues pour un résultat identique (la tenue, le rythme, le mythe

fondateur de Camerone). Pour les uns et les autres par ailleurs, l'exotisme et le parfum d'aventure ont leur part (l'Afrique, le Mexique).

Puis survient le désastre de 1870-1871. La France toute entière allait dès lors être tendue vers «la Revanche». Parmi les très profondes restructurations qui affectent les armées, la création des troupes de montagne en 1888, qui prend notamment acte de l'émergence d'une puissance transalpine et s'inscrit dans un mouvement général vers la guerre totale, connaît d'emblée un vif succès. Or, les Chasseurs y ont la part belle au point que, dans l'opinion, les «Alpins» se confondront jusqu'à nos jours avec les «Chasseurs alpins»<sup>1</sup>.

Dans un ouvrage paru dès 1898, intitulé «Au pays des Alpins», Henry Duhamel traduit bien, dans le style emphatique de l'époque, l'engouement qui se manifeste d'emblée : «Avec leur gracieux costume, leur équipement caractéristique, la poésie de la région où ils manœuvrent, le mirage des dangers qu'ils courent, les vaillants défenseurs de notre frontière du Sud-Est ont, en effet, rapidement gagné la faveur publique<sup>2</sup>...».

Au-delà de l'image d'Epinal, il est frappant de constater que, dix ans à peine après leur création, les troupes alpines avaient convaincu de leur excellence au-delà même de leur terrain de prédilection. Ainsi, le même auteur écrit-il : «*L'émulation féconde qui en est résultée entre les bataillons, entre les officiers, a fait des alpins les troupes superbes qu'elles sont aujourd'hui, aussi parfaitement entraînées aux longs parcours sur les glaciers ou les neiges éternelles qu'aux escalades de rochers escarpés, aussi habituées aux séjours au milieu des solitudes désolées des postes d'hiver que prêtes à fournir un recrutement d'élite pour les plus pénibles expéditions coloniales des pays tropicaux, la preuve en a été donnée lors de l'expédition de Madagascar*<sup>3</sup>...».

En août 1897, le président Félix Faure, qui assiste aux grandes manœuvres des Alpes, sur le plateau du Mont-Cenis, ajoute la touche patriotique : «*On peut dire que la lutte quotidienne avec les forces de la nature fait vivre les troupes alpines dans*



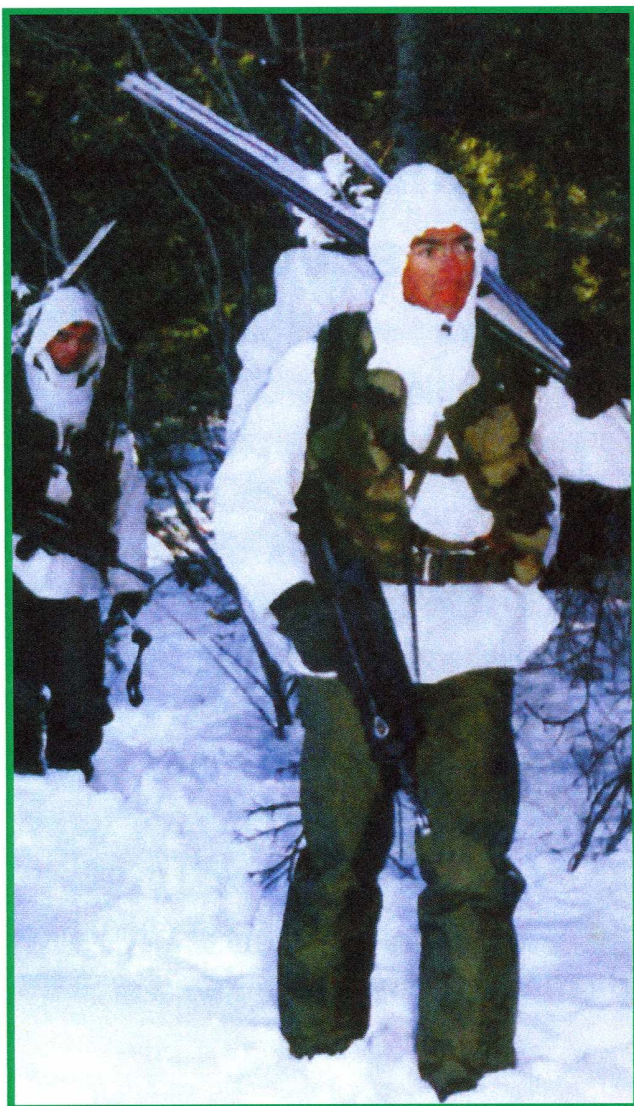
Engagé volontaire de l'armée de Terre (EVAT) en formation.  
Photo SCH. Begon, TIM n° 81 mars 1997

(1) Ainsi, tout récemment encore, un jeune engagé du 93<sup>e</sup> RAM (Régiment d'artillerie de montagne), à la question relative à la satisfaction des motivations de son engagement, répondait affirmativement, puisqu'il avait réalisé son rêve d'«être chasseur alpin»....

(2) *Au Pays des Alpins* par Henry Duhamel. Librairie Dauphinoise. 1899

(3) *ibidem*.





Unité de recherche humaine (URH 27). Photo Charles Faivre,  
TIM n° 81, mars 1997

*la fièvre d'une perpétuelle campagne. Le résultat de cet effort n'est pas seulement un entraînement exceptionnel : il hausse les âmes avec les énergies il fait battre plus ardemment dans les poitrines élargies des cœurs que la France considère comme son premier rempart<sup>4</sup>». Il n'est donc pas étonnant que, lorsque survient l'heure de vérité, à l'été 1914, et que s'engage la lutte titanesque qui va mobiliser les forces vives de la France quatre années durant au prix des plus immenses sacrifices de son histoire, les bataillons de chasseurs alpins soient au premier rang. Au Linge, à l'Hartmannswillerkopf, notamment, ils deviennent les «Diables Bleus» et la renommée se fait légende.*

De prime abord, la 2<sup>e</sup> Guerre Mondiale peut pa-

(4) ibidem.

raître conforter la réputation de «troupes d'élite» des Chasseurs, et, plus spécifiquement, des Chasseurs Alpins.

En effet, la seule opération victorieuse de 1940, à Narvik, est conduite par l'un des leurs, le général Béthouard, grand alpin s'il en est, et le 6<sup>e</sup> BCA en partage le succès militaire avec la 13<sup>e</sup> DBLE.

De surcroît, l'Armée des Alpes, qui couvre la frontière sud-est face à l'Italie fasciste, inflige à l'assaillant transalpin un échec cuisant grâce, notamment, aux prouesses tactiques et techniques des Sections d'Eclaireurs-Skieurs (S.E.S.).

Enfin, dans les Alpes, les cadres issus des bataillons alpins de l'armée d'armistice après la dissolution de celle-ci en novembre 1942, constituent l'ossature de la Résistance dans ce qu'elle peut avoir de plus emblématique : Valette d'Osia, créateur de l'Armée Secrète en Haute-Savoie, Tom Morel et le 27<sup>e</sup> BCA à Glières, de Reyniès, ancien chef de corps du 6<sup>e</sup> BCA à Grenoble, Le Ray avec le 6<sup>e</sup> BCA en Vercors, Jean Bulle et le 7<sup>e</sup> BCA en Beaufortin, Poitou dit Séphane en Grésivaudan, pour ne citer que les plus connus, grâce à tous ceux-là et à ceux qui les suivent, le drapeau de la Résistance et de la Liberté est aux «couleurs chasseurs». Ces mêmes maquis vont constituer à l'automne 44 la 27<sup>e</sup> Division Alpine qui allait ensuite mener, tout au long de l'hiver 44-45, de très durs combats sur les crêtes frontière, jusqu'à la victoire finale.

Ainsi, lorsqu'en 1945 les Alpins entrent en vainqueurs en Autriche où les troupes d'occupation sont placées sous l'autorité du général Béthouard, ils ont à coup sûr le sentiment de s'être montrés dignes de leurs aînés et d'avoir conforté leur réputation de «troupe d'élite».

Pourtant, avec le recul et à y regarder de plus près, on peut affirmer que dès ce moment-là s'était enclenché un processus de relative marginalisation qui allait se poursuivre voire s'accroître au cours des décennies suivantes.

En effet, plusieurs facteurs contribuent à déplacer l'aura jusque-là focalisée pour une bonne part sur les Chasseurs, non parce qu'ils auraient démerité, mais parce que d'autres mobilisent alors la faveur quand les Chasseurs, les «Ralpins<sup>5</sup>» comme les «Rapieds<sup>6</sup>», se placent ou sont placés hors des champs d'attraction de cette faveur.

(5) Après la création des troupes de montagne, la tradition allait distinguer les «Ralpins» (pour «chasseur alpin») des «Rapieds» (pour «chasseur à pied»).

(6) ibidem





Indochine. Les chasseurs du 10<sup>e</sup> devenus Parachutistes  
E. Lajoux in *Pages de gloire des Chasseurs*

Le premier facteur trouve son origine dans la profonde fracture qui affecte l'armée française de 1940 à 1944 et dans les conditions de sa reconstitution.

Comme on pourra le voir en d'autres occasions, le Libérateur venu de l'extérieur prend le pas sur le Résistant de l'intérieur. Or, qui sont les Libérateurs français, venus de l'extérieur ?

D'abord les Français libres, avec l'émblématique 2<sup>e</sup> DB ou la DFL mais aussi ceux qui servent au sein d'unités anglaises, telles les SAS ; or, parmi eux, pas de Chasseurs (en tenue bleue) ni d'Alpins identifiés, sinon à titre individuel, donc non perceptibles.

Ensuite, l'armée d'Italie, issue de l'armée d'armistice d'Afrique du Nord, Tirailleurs, Goumiers, Coloniaux de la DIC. Là non plus, pas de Chasseurs.

(7) En 1957, il allait être nommé préfet de police pendant la « bataille d'Alger » ; le destin de ce grand soldat allait ensuite basculer en 1961 et 1962. Il est aujourd'hui inhumé à Thônes en Haute-Savoie, où sa mémoire est honorée et respectée.

Ainsi, même si ceux-ci pouvaient s'enorgueillir des faits d'armes rappelés plus haut, les projecteurs qui font l'opinion se braquaient ailleurs...

C'est alors qu'intervient le deuxième facteur. Dans cette armée en reconstitution, apparaît bientôt une nouveauté affectant principalement l'infanterie : la formation d'unités « parachutistes » qui n'avaient été jusque-là qu'esquissées en France au sein de l'armée de l'air. Elles s'organisent principalement à partir des expériences vécues au sein de l'armée anglaise ; leur appellation de « Chasseurs », pour les premières unités métropolitaines, marque leur filiation avec l'armée de l'air, mais n'a pas de parenté autre que sémantique avec les « Bleus Jonquille » ; bientôt apparaissent en outre des Bataillons Coloniaux. Nul ne sait alors qu'ils allaient constituer le fer de lance du Corps expéditionnaire d'Indochine où devait s'édifier, souvent sur le mode tragique, l'épopée para.

Ainsi les Chasseurs (en bleu) allaient-ils être absents d'un théâtre où devaient se construire - c'est une curiosité historique qui mériterait des études approfondies - les nouveaux mythes fondateurs de l'armée française jusqu'à nos jours. Une opportunité s'était pourtant présentée d'une conjonction entre « chasseurs alpins » et « parachutistes » ; lorsque s'organisent les unités de « choc » à partir de 1945, c'est à un alpin, et non des moindres, que l'on fait bientôt appel à Montlouis : le chef de bataillon Godard, montagnard émérite avant-guerre, capitaine valeureux au 27<sup>e</sup> BCA sur l'Ailette en 1940, libérateur de la Haute-Savoie à la tête du bataillon des Glières reconstitué et chef de corps du 27<sup>e</sup> BCA en Autriche. Ainsi, pour l'anecdote, le soldat des unités de choc allait-il longtemps se présenter comme « chasseur » et le caporal porter des galons « jonquille », tandis que les officiers et sous-officiers porteraient l'« argent »... Mais Godard, comme les Alpins qui l'accompagnaient, allait dès lors devenir, et sans retour, un « para »<sup>7</sup>.

La campagne d'Algérie, qui mobilise huit années durant toutes les composantes de l'armée française, n'allait pas inverser la tendance. En effet, si les Chasseurs n'y déméritent pas, et notamment la 27<sup>e</sup> D.I.A. en Grande Kabylie, ils sont « territorialisés », donc voués à un rôle qui, dans notre culture militaire, a toujours été dévalué, contrairement à celui, valorisé, des « unités d'intervention », en l'occurrence les Parachutistes et la Légion Etrangère.

En fait, à distance, on peut affirmer que les



Chasseurs ont, dans l'après-guerre, raté le rendez-vous que leur donnait l'Histoire. Si les «Ralpins» étaient dans leur vocation en Autriche à cultiver notamment leur aptitude à maîtriser collectivement les conditions extrêmes de la haute montagne, ils s'excluaient de facto du théâtre d'opérations - l'Indochine - où était mis à l'épreuve un contingent emblématique de la nouvelle armée issue de la Libération et, sans qu'ils en aient conscience, rentraient ainsi dans l'ombre.

Quant aux «Rapieds», ils choisiront bientôt la «mécanisation», croyant sans doute en cela rester à la pointe de l'infanterie ; or, clairement, s'il était une innovation où «l'esprit chasseur» aurait pu donner sa pleine mesure, c'était bien celle des unités parachutistes, et non pas celle des unités mécanisées, à plus d'un titre antinomique.

Les trois décennies de la «guerre froide» post guerre d'Algérie, avec un contexte radicalement nouveau par rapport aux époques antérieures, introduisent de nouvelles lignes de clivage, mais ne corrigent pourtant pas la tendance.

Le centre de gravité du dispositif est désormais constitué par le corps blindé mécanisé (CBM). On se souvient qu'il lui revient, dans le cadre de notre doctrine de dissuasion du faible au fort, de crédibiliser la menace d'emploi de l'arme nucléaire stratégique face à une offensive du Pacte de Varsovie qui aurait percé les défenses de l'OTAN ; il s'agit alors, en deuxième échelon de l'Alliance, de préparer les «frappes d'ultime avertissement» et,

par un combat retardateur - et à vrai dire sacrificiel - de procurer les délais - cinq à six jours - d'une «négociation au bord du gouffre». Les Groupes de Chasseurs Mécanisés (GCM) constituent alors une part notable de ce CBM.

En périphérie, on trouve initialement deux ensembles : les «Forces du territoire», auxquelles appartiennent les Alpains, et les «Forces d'intervention», avec, pour l'essentiel, les Parachutistes, la Légion Etrangère et la plupart des unités de la Coloniale, rebaptisées Troupes de Marine. A ces Forces d'intervention, revient l'exclusivité des séjours et des interventions outre-mer, que ce soit dans les DOM-TOM ou en exécution des accords d'assistance passés avec nos anciennes colonies d'Afrique.

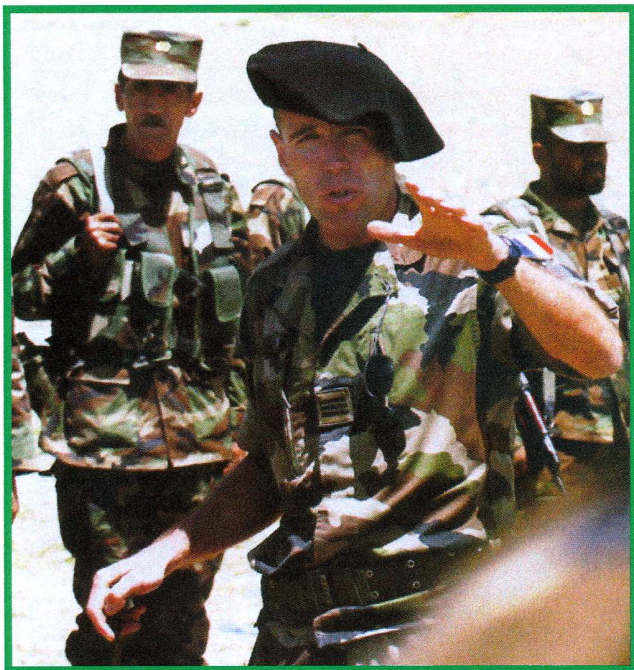
Or, alors même que le CBM, qui doit faire face à la menace principale avec un important stationnement outre-Rhin, est au cœur de la doctrine et fait l'objet de toutes les attentions du commandement, jamais pourtant aucune des ses unités, pas plus les «Rapieds», désormais mécanisés, que les autres, ne pourront rivaliser en prestige avec les stars des Forces d'intervention, paras, TDM ou légionnaires.

Quant aux Alpains, ils sont alors doublement marginalisés : les Forces du territoire n'auront jamais qu'un rôle d'appoint secondaire dans la doctrine et restent confinées dans l'Hexagone, en l'occurrence le quart sud-est pour les Alpains. Dès lors, voilà ceux-ci considérés comme une survivance



URH 27.Photo C. Faivre, TIM n° 81





Formation des officiers de l'armée nationale afghane.  
Un officier alpin instructeur (DIO Epidote)  
Photo ADC Olivier Dubois, *TIM* n°176, juillet-août 2006

désuète par le CBM et jugés inaptes à jouer dans la cour des grands par les forces d'intervention.

Pour autant, dans cette période qui court de la fin de la guerre d'Algérie à la fin du monde bipolaire, durant trois décennies, au-delà d'un mal être diffus, généré par leur marginalité de fait au sein de l'armée de terre, les Alpains auront connu une période faste, dans la conjugaison de la maîtrise du milieu montagneux et des conditions extrêmes, et d'une véritable œuvre éducative auprès de générations de conscrits.

Un effort considérable et soutenu est alors fait sur la formation technique des cadres, officiers et sous-officiers, à l'Ecole Militaire de Haute Montagne. Cette politique, lancée au milieu des années 60 par le général Thénosz, alors commandant la 27<sup>e</sup> Brigade Alpine et promis à un brillant avenir, allait produire son plein effet quinze à vingt ans plus tard (le temps pour les lieutenants de devenir chefs de corps) et jusqu'à nos jours.

Cette compétence technique des cadres permet alors de tirer le meilleur parti d'un recrutement d'appelés de très grande qualité, sélectionnés pour leurs capacités physiques, souvent d'un haut niveau général et volontaire. Les exploits collectifs réalisés se conjuguent, à partir du milieu des années 70 qui voit la création du Groupe Militaire de Haute Montagne<sup>8</sup>, avec les performances

individuelles d'hommes qui ont repris la tête de l'évolution de l'alpinisme moderne, pour susciter fréquemment l'intérêt des médias. Ainsi, dans cette période, les Chasseurs alpins connaissent une situation insolite où leur prestige est grand dans l'opinion, au point que, pour la plupart des observateurs, «chasseur» se confond avec «chasseur alpin», dans le même temps où ils sont marginalisés de fait dans les armées...

Un changement majeur intervient pourtant en 1983 : c'est la création de la «Force d'Action Rapide». Divine surprise pour les Alpains : la 27<sup>e</sup> Division Alpine en fait partie, seule grande unité d'appelés, aux côtés de la 11<sup>e</sup> DP (les Paras), de la 9<sup>e</sup> DIMa (les Marsouins), de la 6<sup>e</sup> DLB (les Légionnaires) et de la 4<sup>e</sup> Division Aériomobile.

Voilà donc les Chasseurs Alpains conviés à «jouer dans la cour des grands» en devenant partie prenante aux actions extérieures, dans les limites permises par la conscription. Toute la difficulté était notamment de concilier l'acquisition des savoir-faire nécessaires sans céder en rien de l'acquis en matière de maîtrise du milieu montagneux et des conditions extrêmes.

En fait, c'est l'évolution même du contexte géostratégique qui allait faciliter cette synthèse, avec l'ouverture, impensable quelques années auparavant, du théâtre d'opérations de l'ex-Yougoslavie, notamment en hiver.

Ainsi, l'hivernage du 7<sup>e</sup> BCA dans les conditions rigoureuses du mont Igman dans l'hiver 94-95, allait-il apporter la démonstration de l'intérêt tactique de ce type de capacités. Les unités non spécialisées appelées à lui succéder auront l'occasion d'apprécier la présence en leur sein d'experts des troupes de montagne et le concours des «sections de renseignement» (ex-sections d'éclaireurs de montagne) sans lesquels ils auraient été souvent bien démunis face à des conditions d'une extrême rigueur.

De façon concomitante, à partir de 1993, la «spécificité montagne» est revivifiée au plan théorique, déclinée au travers de toutes les fonctions opérationnelles et organiques et reconnue

(8) Le Groupe Militaire de Haute Montagne, aujourd'hui véritable «Patrouille de France» de l'armée de terre, a été créé en 1976 par le général Pierre Laurens, commandant la 27<sup>e</sup> DA alors recréée, qui voulait par là faire recoller les militaires à l'élite de l'alpinisme et dynamiser ainsi la pratique militaire collective. Ce fut une totale réussite, due notamment à son premier chef, le capitaine Marmier, officier et alpiniste d'une exceptionnelle envergure.





Patrouille frontalière du 27<sup>e</sup> BCA, Groupement tactique français (GTFR), février 2002 en Bosnie. *TIM* n° 144, mai 2003

au plus haut niveau de l'armée de terre comme une capacité qui peut être un atout pour les capacités militaires de la France. Pour bien marquer le caractère général de cette capacité, l'expression «de montagne» prend le pas sur l'adjectif «alpin». Ainsi, à la suite du Livre Blanc de 1994, le «projet armée de terre 97» substitue-t-il une «27<sup>e</sup> Division d'Infanterie de Montagne» à la «27<sup>e</sup> Division Alpine». Dès lors, l'intérêt, si ce n'est encore la faveur de l'armée, rejoignait, au profit des «Troupes de Montagne», la faveur de l'opinion qui, elle, ne s'était jamais démentie.

C'est ainsi que lorsque allait venir, en 1996, l'heure des changements considérables liés à la professionnalisation des armées et à la fin du service militaire obligatoire, l'existence de troupes de montagne au sein d'une armée qui voyait dissoudre plus de la moitié de ses unités ne fut discutée par personne.

Au cœur de ces Troupes de Montagne se situent toujours les bataillons de Chasseurs, aujourd'hui dépositaires, pour l'essentiel, de l'héritage séculaire des Chasseurs d'Orléans. Sont-ils redevenus les «troupes d'élite» qu'ils étaient il y a bientôt un siècle ? Il serait présomptueux de l'affirmer. Pourtant, lorsqu'on relit les quelques citations extraites

de l'ouvrage de Henry Duhamel au début de ce texte, on ne peut manquer d'être frappé par leur actualité, sur le fond sinon sur la forme. Oui, vraiment, plus que jamais les «Ralpins» ont vocation à être «troupes d'élite» et il ne dépend désormais que d'eux que ce soit le cas. ■



7<sup>e</sup> BCA



13<sup>e</sup> BCA



27<sup>e</sup> BCA

Les BCA de la Brigade de Montagne



# CENT ANS D'EVOLUTION DANS LA TENUE DES TROUPES DE MONTAGNE : QUAND LE MILIEU DICTE LES RÈGLES

Lieutenant Yann DOMENECH

*«Des effets suivants... et qui ont l'avantage de protéger l'homme contre les grands froids des montagnes et de s'ouvrir facilement pour remédier aux trop grandes chaleurs» (extrait du rapport du colonel Arvers 1887).*

Cette phrase résume parfaitement le problème constant auquel les concepteurs des tenues sont confrontés depuis cent ans. Examinons autour de trois tenues emblématiques de quelle façon ils ont tenté d'apporter des solutions techniques à cette adaptation constante de l'homme au milieu.

Créées en 1888, les jeunes troupes alpines devront attendre le décret ministériel du 1892 pour qu'une tenue spécifique et adaptée les équipe. A cette époque elles découvrent la montagne et s'exercent tant bien que mal aux nouvelles techniques alpines. Cet aspect collectif de la pratique montagne est par ailleurs un genre nouveau.

C'est le colonel Arvers à qui l'on doit les modifications apportées aux équipements standard de l'infanterie. Le 16 novembre 1887, il présente aux parlementaires une tenue inédite. Celle-ci est adoptée par la commission de l'armée. C'est ainsi qu'apparaît la «vareuse dolman» (modèle 1891), il s'agit d'un effet révolutionnaire pour son époque.

La vareuse apparaît comme un compromis entre la tunique ample et courte et le dolman cintré et ajusté au corps des cavaliers de cette même époque. Cette vareuse, cintrée, reste suffisamment large et ample au niveau des épaules et des cuisses. Sa coupe courte facilite les mouvements de jambes, une nécessité prise pour le déplacement en montagne.

Une autre innovation technique figure dans l'adoption d'un large col dit à la chevalière. Ce large collet rabattu de 11 cm permet une fois relevé de protéger le cou et le visage contre les intempéries. Une patte permet de le maintenir.

Les épaules sont doublées de pièces de drap en vue de renforcer cette partie du corps lors de charges lourdes. Un autre apport novateur, la mise



Un chasseur alpin du 28<sup>e</sup> BCA de Grenoble portant la vareuse-dolman Mle 1891 - Musée des Troupes de Montagne, s.a.

en place de bourrelets d'épaule. Ceux-ci évitent aux bretelles du havresac et des équipements de glisser.

En plus de cette vareuse spécifique, on prévoit des effets complémentaires adaptés au milieu.

L'adoption du béret alpin est à lui seul une révolution dans cette nouvelle tenue.

La taillote, large ceinture en laine bleue du modèle des zouaves, fournit une protection contre le froid à la partie abdominale. Des bandes molletières en laine de 1,60 m de long du modèle en usage dans les troupes indigènes aux Indes et au Canada, sont adoptées. Ces bandes s'enroulent autour de la jambe depuis la cheville jusqu'au genou, préservant le bas du pantalon, soutenant le





Groupe d'éclaireurs skieurs du 6<sup>e</sup> BCA durant la campagne de Norvège en avril 1940. On distingue le blouson de skieur Mle 1940. Musée des Troupes de Montagne, 6<sup>e</sup> BCA

mollet, et garantissant une liberté de mouvement à l'articulation.

Avançons maintenant dans le temps pour découvrir une tenue du soldat de montagne qui a également marqué une nouvelle avancée technique.

Trois catégories de tenues ville, combat et grand froid, sont mises au point à l'Ecole Militaire de Haute Montagne de Chamonix par le capitaine Pourchier et son équipe. Deux ans plus tard, en 1940 dans la campagne de Norvège, 7 000 hommes en sont équipés.

Portons notre attention sur les effets spécifiques à la lutte contre le froid.

En 1938, le capitaine Pourchier, commandant de l'EMHM, réunit un bureau d'étude chargé d'expérimenter et de mettre en place du matériel de ski et d'alpinisme, d'équipement de montagne de campement et d'armement. Il retient le principe de superpositions d'habits garantissant une protection contre le froid.

Voici les effets nouveaux :

Un blouson de toile dit «blouson de skieur modèle 1940» est réalisé dans une toile légère imperméable. S'ouvrant dans sa partie supérieure par trois boutons, il s'enfile tel un chandail et il est doté de manches à pivot permettant une liberté de mouvements. Il possède également six œillets assurant l'aération.

Le pantalon salopette, modèle 1938, ne possède pas de poche. Il est réalisé dans une toile imperméable. La taille et les chevilles sont serrées par un cordonnet. Il se porte par-dessus les effets de drap.

Contre les températures extrêmes la peau de mouton, vêtement emblématique des troupes françaises engagées en Norvège, s'apparente à la canadienne. A la base ce vêtement avait été réalisé pour les motocyclistes. Se fermant par cinq boutons et possédant un col large, la canadienne est en peau de mouton tannée au chrome pur et teinte couleur beige.

Pour le combat on préfère la cagoule caoutchoutée de couleur blanche. Celle-ci est entièrement imperméable. Sa forme ample et blousante, avec capuchon, permet de se porter par-dessus la peau de mouton. Elle est dotée de cordonnets de serrage au capuchon, à la taille et au bas. Une fermeture éclair descend jusqu'à la poitrine. Des bottes en caoutchouc complètent cette tenue grand froid. Grâce à sa connaissance du milieu et sa pratique extrême de la montagne, le capitaine Pourchier a su convaincre les autorités d'adopter cette panoplie qui influencera la tenue montagne de l'après-guerre.

Les recherches toujours plus approfondies sur le froid et la découverte de nouveaux matériaux



textiles permettent aujourd'hui d'équiper les soldats de montagne avec des équipements inédits.

La spécialisation toujours plus importante des missions de renseignement et de combat dévolues à l'Unité de Recherche Humaine de la 27<sup>e</sup> Brigade d'infanterie de montagne (URH27) a mis en évidence le besoin d'une tenue de camouflage adaptée à l'effort, aux nouveaux équipements et améliorant encore la discrétion des équipes en milieu enneigé. Validée en 1999, cette nouvelle tenue baptisée «tenue éclaireur-skieur» n'a pu voir le jour qu'en 2004 après de longues études. Grâce à un cahier des charges sérieux et à l'étude d'un camouflage basé sur les nuances de couleurs rencontrées dans le milieu montagneux, une nouvelle tenue a vu le jour.

Basée sur le modèle de camouflage français, la tenue éclaireur de l'URH27 réalisée en coton rip-stop, intègre une savante association des couleurs blanches, grises, vertes et saumon. En statique, elle peut se porter par-dessus les équipements de protection contre le froid et offre un camouflage beaucoup plus efficace qu'un survêtement de simple couleur blanche.

En déplacement sa coupe ample et bien aérée permet d'évacuer rapidement la transpiration et sèche en un temps très court. De plus, ses multiples poches ainsi que ses genouillères renforcées de mousse amovible en font une tenue parfaitement adaptée au combat en montagne.

La tenue «éclaireur skieur» a fait forte impression lors de l'exercice international «Battle Grifin» qui s'est déroulé en Norvège, de février à mars 2005.

Celle-ci marque une avancée certaine dans le domaine du camouflage en montagne. Très adaptée à l'effort et au combat, elle pourrait inspirer une future tenue pour l'ensemble des soldats de la 27<sup>e</sup> BIM.

1891, 1940, 2005 ces dates représentent des jalons significatifs des évolutions techniques apportées à la tenue des soldats de montagne dont les contraintes demeurent inchangées.

### Une coiffe que l'on appelle «tarte»

De tous les effets de la tenue, la coiffe reste pour chaque soldat l'élément le plus personnalisé, surtout dans les Troupes de montagne qui conservent la même depuis leur création en 1888 : le béret alpin, communément appelé «tarte». Son adoption dans les troupes alpines, par un décret du 2 décembre 1889 précisant sa taille et sa couleur,

s'inscrit dans une longue tradition militaire.

Au cours des siècles le béret, coiffure utilitaire, deviendra peu à peu coiffure identitaire. Réinventé à partir du «birretum» des légions romaines de Sartorius stationnées en pays d'Aspe, simplifié pour ne conserver que la partie emboîtant le crâne, le béret s'est enraciné en Béarn. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les lansquenets, futurs fantassins, mercenaires allemands au service de la France, portent cette coiffe. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, «les volontaires cantabres» créés par le Chevalier de Bela en 1745, adoptent également le béret. En 1830, pendant la conquête d'Algérie, le général Bosquet, originaire des Landes, adresse une lettre à sa mère lui réclamant des bérets pour sa troupe. C'est à partir de 1961 que le béret est adopté par l'ensemble de l'armée de terre française mais les Alpains le portent depuis 1889.

Mais la tarte c'est avant tout un élément vestimentaire, attribut de reconnaissance associé instantanément à la figure de l'Alpin. Il sert de couvre-chef adapté aux intempéries de la montagne et de charentaise de fortune en bivouac. C'est également un moyen de communication visuel lorsqu'il est utilisé comme un sémaphore pour échanger entre deux cols. Ses fonctions sont multiples et variées, elles en font un véritable «couteau suisse».

Dès son adoption, il se crée un langage autour de la tarte. Son port varie selon les régions d'origine des conscrits, ainsi on affirme son pays d'origine en marquant d'un pli particulier son béret.



La tarte. Musée des Troupes de Montagne, s.a.

A partir des années 1930, les officiers issus de l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr, se distinguent en la portant du côté opposé. Un véritable rite de passage

dans la famille alpine consiste à remettre le couvre-chef de tradition au jeune engagé après une marche particulièrement éprouvante.

Telle est l'histoire singulière d'une coiffe issue du monde civil que les alpins arborent aujourd'hui avec fierté. ■



# TRADITIONS "SONORES" DES CHASSEURS

---

Docteur Jean-Pierre REYNAUD

Ancien aspirant «Clairon-trompette»

Fanfare de la 17<sup>e</sup> Brigade Alpine (1974)

---

Titre quelque peu insolite, convenons-en ! Mais évocateur de la culture si particulière à cette arme d'élite, l'Arme Bleue, dont l'indépendance d'esprit et les traditions en font un véritable monument de notre histoire militaire.

Chez les chasseurs, on ne joue pas de la musique, on «sonne» les pas redoublés (à la si typique cadence de 140 pas minute), les clairons sonnent les refrains des bataillons, et pour les ultra puristes les chœurs sonnent à pleine voix les chants de tradition. Et pourtant, quelles pièces musicales exceptionnelles sont comptées au florilège des traditions «chasseurs», quels reflets vifs et ardents de leur esprit dans les notes, les mélodies et les paroles !

Il n'y a donc pas de Musiques chez les chasseurs mais des Fanfares, appellation partagée avec les formations musicales de la Cavalerie, du Train et de l'Artillerie. Mais les fanfares «chasseurs» ont la particularité de comporter essentiellement des clairons, instrument typique de l'infanterie ; c'est par eux que nous commencerons notre petite étude.

## Les clairons

Cuivre utilisé essentiellement pour la transmission des ordres dans l'infanterie, avant l'avènement des moyens de communication modernes, cet instrument est, plus que le cor pourtant si symbolique, le socle musical des traditions «chasseur».

Cet instrument est en si bémol, il dispose de quatre notes principales (sol, do, mi, sol) que l'instrumentiste peut moduler par un talent travaillé.

Organisés dès leur création en Bataillons, formations d'élite, les chasseurs qui par décret (1<sup>er</sup> février 1841) accorda à chaque bataillon 16 clairons pour le service ordinaire (sonneries réglementaires) et réunis en fanfare à 16 clairons pour le service ordinaire (sonneries chasseurs) furent parmi les meilleurs virtuoses, excellant dans l'expression vive et éclatante des sonneries. Ils traduisaient ainsi un esprit de corps remarquable, altier et rapide, fier et fonceur, caractérisant ces «Diables Bleus» célèbres pour leur bravoure et leurs exploits guerriers.

Attachés à leur Arme mais aussi à leur bataillon, les clairons cherchèrent à distinguer leurs instruments. Dès 1854, les clairons du 24<sup>e</sup> bataillon, celui de la Garde, furent réglementairement ornés, comme dans tous les corps d'infanterie de la Garde, d'une flamme verte aux ornements jonquille.

C'est vers 1880 que cette mode se répandit dans de nombreux bataillons pour se généraliser au cours de la Guerre de 1914-1918. La variété des flammes de clairons est grande mais comporte en général toujours, sur fond bleu ou vert, l'insigne du bataillon. Les franges et galons sont jonquille ou verts.

Le cordon des clairons, ainsi que les glands qui lui sont annexés, a été tricolore depuis 1840, et restera la seule pièce de la tenue des chasseurs qui n'ait été modifiée jusqu'à ce que vers 1954, lui soit substitué un cordon «plus Chasseurs» vert et jonquille.

Ces ornements rendent singulièrement spectaculaires la manœuvre qu'exécute le clairon de chasseurs, avec un réel brio, en faisant tourner son instrument en moulinet au dessus de sa tête, bras tendu, avant de l'emboucher pour sonner. Ces flammes virevoltantes au dessus des fanfares donnent aux défilés et aux concerts un éclat doré extraordinaire.

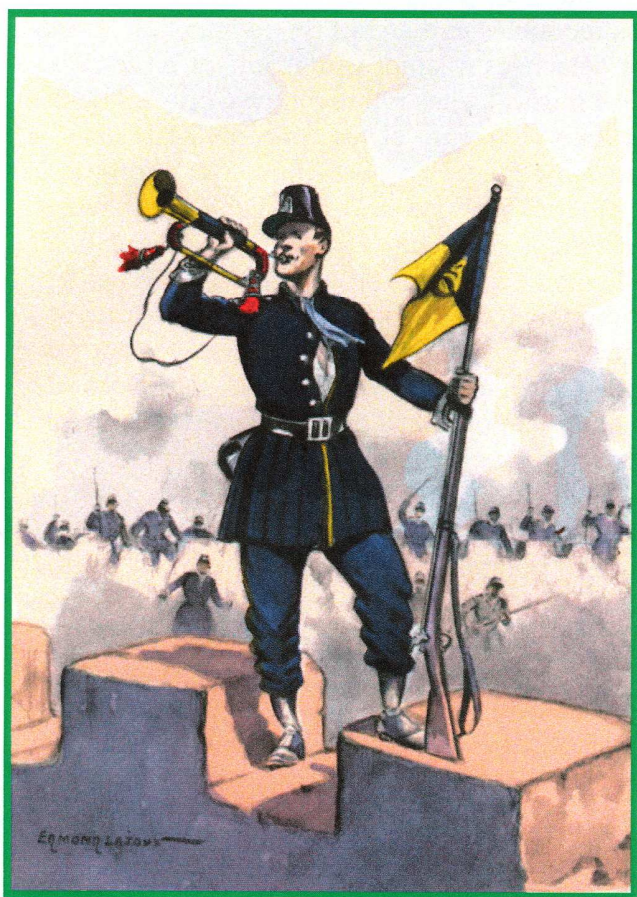
Le clairon reste l'âme de la culture musicale des chasseurs, tant son expression «colle» bien à l'esprit des chasseurs («des gens qui pigent et qui galopent» comme le disait Lyautey). Véritables virtuoses, les clairons de chasseurs forment une aristocratie à part dans la grande famille des musiciens militaires, et leur habileté instrumentale a



soulevé de tous temps un véritable enthousiasme. Ils comptent de nombreux héros dans leurs rangs, ayant tenu leur poste et rempli leur mission au combat dans les pires circonstances. Ils ont pour «père» le clairon Rolland<sup>1</sup>, du 8<sup>e</sup> BCP, survivant du combat de Sidi-Brahim pendant lequel il sonna sans répit pour galvaniser ses camarades dans leur héroïque résistance.

### Les Cors

La silhouette de cet instrument, à l'origine trompe de chasse, est en accord complet avec le symbole même de l'Arme qui figure sur tous les insignes de corps (bataillon, demi-brigades). Dès le début de leur histoire présent sur les tenues, le cor en temps qu'instrument de musique ne fut adopté que progressivement dans les fanfares de l'Arme. Tenu par quelques clairons, cet instrument agrémentait les concerts en sonnant des airs de chasse. Vers 1880, le 17<sup>e</sup> Bataillon fut le premier à marcher



Mexique 1862. Le clairon Roblet au combat du défilé de Cumbres. E. Lajoux in *Pages de gloire des Chasseurs*

(1) Voir «Hommage au clairon de Sidi-Brahim» extrait de l'illustration de sept. 1913 in *Bulletin de l'AAMI* n° 44 - 2003.

au son de pas redoublés avec trompes. Puis cette disposition s'étendit à tous les bataillons, bien que cet instrument s'accommode moins bien que le clairon aux notes brèves et aux cadences rapides. L'habileté légendaire des interprètes et le travail en répétition sous des ordres prestigieux finissent par réaliser une belle et fringante harmonie entre les deux instruments.

Le symbole du cor a été de tous temps celui des troupes légères d'élite y compris dans la cavalerie. De nos jours, on peut croire qu'il exprime la particularité musicale de l'Arme bleue, alors qu'il n'en est rien, l'adoption du cor de chasse suivant et ne précédant pas celle de l'insigne d'arme.

### Les Trompettes

Elles ont rejoint leur deux grands frères beaucoup plus tard et ne sont utilisées en principe que lors des exécutions musicales «de pied ferme» laissant à ces derniers la vedette des défilés. Elles apportent cependant un certain brillant et une vivacité piquante à quelques morceaux célèbres. Elles rappellent quelque peu la traditionnelle complicité d'arme entre les chasseurs et les cavaliers. Deux ou trois clairons les servent en alternance avec leur instrument de base.

### L'harmonie

Au début uniquement constituée de cuivres et plus précisément de saxophones (soprano, alto, ténor ou basse), elle comportera à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle des trombones, des cornets à piston et contre basse et ensuite à l'époque contemporaine quelques bois notamment des clarinettes. Leurs interprétations servent toujours d'appui et de fond aux sonneries éclatantes et nourries des clairons. L'harmonie est traditionnellement servie par les chasseurs affectés aux services (de santé particulièrement) alors que les clairons font partie intégrante des effectifs des compagnies de combat.

### Les percussions

Ces instruments sont apparus au fil de l'histoire de l'arme, progressivement et sans support traditionnel précis. La seule tradition «ferme» étant le refus absolu des grosses caisses. Dans les fanfares, le rythme a toujours été donné par les caisses claires (petit tambour plat au timbre un peu métallique) aidé d'une paire de cymbales. Il n'y avait jamais plus de deux caisses claires par formation. Pourtant la «mère» grosse caisse apparut après la



Seconde Guerre mondiale dans certaines fanfares au prétexte d'exécuter correctement la Marseillaise où les «coups de canons» figurent à la mélodie. Très sollicités pour diverses manifestations patriotiques et des prises d'armes «toutes armes», les fanfares (souvent, notamment aux FFA, formations musicales de garnison ou de grande unité) devaient alors rendre les honneurs aux drapeaux. De fait, l'exécution de la Marseillaise est assez rare dans les bataillons, sauf lorsque l'un d'entre eux, à tour de rôle, reçoit l'honneur de la garde du drapeau unique des chasseurs. Les honneurs au drapeau comportent réglementairement, après la sonnerie «Au drapeau», l'exécution du refrain de l'hymne national. En dehors de ce cas précis, lors des prises d'armes courantes dans l'Arme bleue, les honneurs sont rendus au fanion du bataillon par l'exécution du refrain, puis de la Sidi-Brahim (voir plus loin). La grosse caisse une entorse extrême à la tradition fut même interdite par plusieurs chefs de corps, sourds aux arguments des chefs de fanfare.



Haute-Alsace, décembre 1915. Entrée dans Metzeral  
par Georges Scott

## Les fanfares

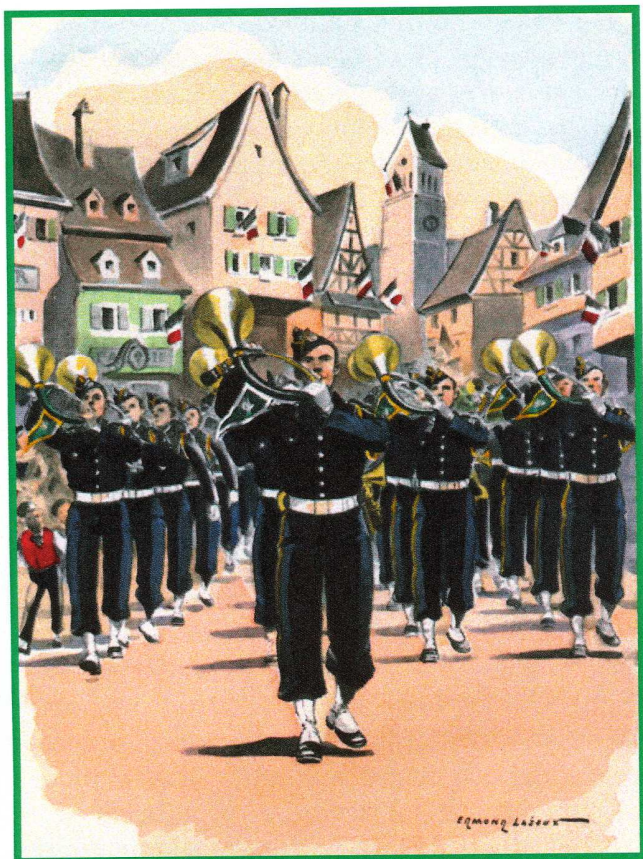
On a vu que leurs naissances et leurs effectifs évoluèrent au fil des décisions ministérielles. Aux clairons, s'ajoutèrent plus tard les autres instruments (20 clairons musiciens servant des sax en 1854, 21 pour la garde en 1866, 16 fanfaristes en 1875, 24 lorsque les bataillons furent portés à 6 compagnies, enfin 19 en 1930). La période moderne a vu des effectifs varier avec les possibilités de recrutements, la volonté des chefs de corps et les conditions économiques. Les chiffres d'effectifs étant parfois très loin de textes réglementaires, occultés par les nécessités du service ou les choix hiérarchiques. La fanfare est commandée par un sous-officier chef de musique assisté d'un clairon major.

Lorsqu'elles réunissent tous leurs instruments, elles produisent une formation musicale d'exception, vedette des défilés et favorite des publics patriotes.

Caractérisées par une expression «piquée» des pas redoublés et marches de tradition, où les notes détachées éclatent véritablement en feu d'artifice musical, elles rythment avec brio les défilés au «pas chasseur» et les concerts. Mais dans la deuxième moitié du siècle dernier et a fortiori de nos jours, l'abandon du pas chasseur au profit d'un pas unique pour tous régiments d'infanterie (mais la Légion Etrangère elle, a pu garder son pas lent traditionnel... !) ce piquant a été progressivement remplacé, au grand dam des puristes, par une exécution plus «coulée» et ronde qui n'a qu'un très lointain rapport avec l'expression réelle des qualités traditionnelles de l'arme.

Si chaque bataillon, pendant plus de cent ans disposait d'une fanfare, au cours de la période évoquée le nombre des fanfares s'est réduit comme une peau de chagrin. Jusqu'en 1940, les fanfares étaient donc formées par les clairons réglementairement affectés aux compagnies de combat et de chasseurs musiciens des différents services du bataillon. Le recrutement était facile, puisant dans la cohorte des nombreux jeunes musiciens venant de la société de l'époque riche en orphéons et harmonies municipales, portés par des traditions patriotiques puissantes. Les célèbres «Ecoles de clairons» des bataillons permettaient d'amener à la perfection chaque jeune recruté. Après la dernière guerre, l'apparition des moyens modernes de communication reléguèrent l'usage du clairon aux seules sonneries de quartier ; on vit alors ap-





Fanfare. E. Lajoux in *Pages de gloire des Chasseurs*

paraître les formations «à double qualification» ; les effectifs des fanfares étant souvent regroupés dans les CEA (compagnie d'éclairage et d'appui) ou les compagnies d'état major ceci permettant de réaliser de substantielles économies de personnel. Progressivement, pour des raisons d'économies diverses, les fanfares ne furent maintenues dans les bataillons de chasseurs alpins ou groupe de chasseurs (à pied puis mécanisés) que grâce au bon vouloir des chefs de corps très attachés à la tradition. On arriva ensuite à une fanfare par brigade ou division et de nos jours, seule la musique de la région militaire de défense sud est (Lyon) conserve les traditions des Fanfares chasseurs et revêt parfois la tenue bleue pour faire vivre quelques instants le splendide répertoire de l'Arme, menacé de l'oubli et du passage définitif à l'histoire.

### Les refrains

S'il est une tradition «sonore» à laquelle les chasseurs sont farouchement attachés, c'est celle des refrains de bataillons. À l'origine, et dans toute l'infanterie, à chaque bataillon est affecté une courte phrase musicale au clairon destinée surtout

à préciser la destination d'un appel réglementaire ordonné par le colonel. Elle précède immédiatement l'ordre : 1<sup>er</sup> bataillon... en avant.

Dans l'Arme bleue, les bataillons formant corps, le refrain est très rapidement devenu un signe de reconnaissance et de respect. En 1845, pour les 10 premiers créés, ces refrains font partie des sonneries de manœuvre établies par ordonnance ministérielle. Par la suite, ils apparurent au fur et à mesure de la création des nouveaux bataillons.

Chaque bataillon de l'arme possède le sien propre et le fait «briller» en toute circonstance, fier témoin d'une valeur et d'une histoire unique. Les clairons saluent le fanion du bataillon en sonnant le refrain, suivi de quelques mesures de la Sidi-Brahim ; les sonneries réglementaires quotidiennes majeures sont précédées du refrain (réveil, appel, rassemblement...). Le refrain remplaçait même parfois «La charge» ou était sonné jusqu'à l'épuisement pour galvaniser les combattants.

Quelques notes «piquées» au clairon et tout chasseur reconnaît le bataillon, bien entendu le sien mais aussi tous les autres, un par un. Il y met spontanément des paroles, elles aussi uniques, évocatrices de faits d'armes, de qualité revendiquées, de situation grivoises ou comiques. On sait que les bataillons furent longtemps au nombre de 31 (un 32<sup>e</sup> et un 40<sup>e</sup> n'eurent que d'éphémères existences). Aussi, avec leur sens aigu de l'à-propos et du clin d'œil, les chasseurs attribuèrent très vite à chaque jour du mois le refrain du numéro correspondant. Dans les popotes, la lecture du menu est toujours précédée de la « sonnerie » du refrain. L'officier le plus jeune dans le grade le moins élevé annonce par exemple : «Menu du... Le commandant a mal aux dents mes enfants, le commandant a mal aux dents». Il s'agit du 2<sup>e</sup> jour du mois ! Cette tradition est respectée dans les corps de réserve (numérotation de 41 à 71 et au-delà, dans les demi-brigades de chasseurs et partout où les chasseurs sont présents en nombre (états majors, divisions).

### Les chants, marches et pas redoublés

Chaque corps de troupe a une marche particulière dont le début lui sert généralement de refrain. Dans les chasseurs, à l'instar du drapeau unique, on connaît une seule marche la «Marche des Chasseurs», commune à tous les bataillons et précédées du refrain spécial pour chacun. C'est en fait la marche particulière du bataillon de tirailleurs





Fanfare du 13<sup>e</sup> BCA

créé en 1839, devenu en 1840 le 1<sup>er</sup> bataillon de Chasseurs à pied. Elle est au nombre des sonneries de manœuvre (Instruction 1841 et Ordonnance 1845). Elle sera légèrement modifiée pour s'adapter à l'allure rapide des chasseurs. C'est un véritable chef d'œuvre musical pour clairon seuls ; les fanfares, dans son exécution officielle, l'on peu à peu délaissée dans les défilés pour d'autres pas redoublés, mais elle reste une pièce maîtresse de leur anthologie musicale. Elle est encore parfois sonnée avant l'exécution de la Sidi-Brahim.

D'autres marches et sonneries de manœuvre furent d'emblée très prisée chez les chasseurs, notamment le Pas de gymnastique, la Berloque, la Charge, les Grosses carabines, puis peu à peu délaissées pour laisser la place à des airs plus typiquement chasseur comme la marche «Encore un carreau d'cassé» que nous verrons en particulier plus loin. Cette marche fut très populaire dès le temps où leurs sacs de toile cirée brillant au soleil faisaient donner aux chasseurs le surnom de «vitriers».

Honneur à la marche la plus célèbre ! la «Sidi-Brahim», appelée parfois «Marseillaise des chasseurs». Sa première appellation fut «le chant des Chasseurs», écrit par un auteur dont l'histoire n'a pas retenu le nom, sur la musique du «Chant des ouvriers» du célèbre chansonnier lyonnais Pierre Dupont. Diffusé dans les bataillons, notamment

par les jeunes officiers dont les affectations changeaient souvent, peu après le fait d'armes de 1845, c'est sous son nom célèbre que ce chant a traversé l'histoire. Il est chanté lors des réunions de corps, pour chaque fête, pour chaque repas de cohésion.

Un chef de fanfare, lui aussi inconnu, fit de ce chant, bien avant 1870, l'ossature d'un pas redoublé dont la célébrité n'est plus à décrire. Il est devenu, au fil des ans, et après d'importantes modifications jusqu'à la guerre 1914-1918 le symbole du sacrifice et de l'abnégation de ces soldats d'élite. Il rend les honneurs au fanion lors des prises d'armes, les officiers saluent.

D'autres chants furent un temps célèbres dans l'histoire des chasseurs («Pauline», «Le Chasseur de Vincennes») mais l'un d'eux mérite une attention particulière, car, il est au moins autant chanté que la Sidi-Brahim dans les circonstances traditionnelles des Chasseurs, c'est «La Protestation». Ce chant reprend en refrain «La marche des vitriers. Encore un carreau d'cassé» et se compose de couplets dont le nombre s'est multiplié au cours des ans. Au départ, les 3 premiers couplets ont été écrits en 1875 ou fut mise en question l'existence des bataillons de chasseurs. Ensuite, à chaque grande date de leur histoire, des couplets furent écrits, par exemple lorsqu'il fut question de supprimer la tenue bleue. A notre connaissance, aucun couplet supplémentaire ne pointa la réduction drastique du nombre des bataillons de l'époque actuelle ... La «Protestation» a servi de motif à un très entraînant pas redoublé qui resta très prisé jusqu'à nos jours.

Le florilège des pas redoublés typiquement chasseurs est très riche. Quelques bataillons eurent une marche propre (le 6<sup>e</sup> BCA, le 30<sup>e</sup> BCP par exemple) mais de nombreuses œuvres furent écrites par les brillants chefs de Fanfare, avec des thèmes évoquant l'esprit et l'allure («Artaban», «Le Téméraire», «Sans Peur», «Le brisquard...») ou des faits d'armes, («Chasseurs de Drian», «Bois des Caures» «L'Hartmannvillerskopf»...) ou encore leur environnement traditionnel avec les fameux «Echos» (du Rosemont, du Nivollet...) qui rappellent les hautes montagnes des alpins.

Ainsi se termine cette modeste étude, bien entendu non exhaustive, d'un riche et glorieux patrimoine dont il faut célébrer avec fierté l'éclat exceptionnel et la place remarquable qu'il occupe dans l'Histoire de notre Armée. ■



# INFANTERIE

**Accès :**

Bus ligne n° 7, arrêt «Lepic»  
Parc de stationnement réservé aux visiteurs  
dans l'enceinte du musée  
(rue du 56<sup>e</sup> régiment d'artillerie).

**Horaires d'ouvertures :**

Tous les jours y compris le samedi et le dimanche  
de 14 heures à 17 heures 30, sauf le mardi.

Le matin, visite groupée, sur réservation au 04 67 16 50 45  
ou accueil : 04 67 16 50 43

**Équipements et services :**

Accessible aux handicapés moteurs

2 ascenseurs

Bornes interactives, films rétroprojetés illustrant la visite

Services commerciaux : boutique, carterie, librairie

Centre de documentation : 12000 volumes et une photothèque

# MONTPELLIER

**Renseignements pratiques :****Adresse :**

Musée de l'Infanterie  
Ecole d'Application de l'Infanterie (E.A.I.)

Quartier Guillaud

avenue Lepic

34274 Montpellier cedex 3

Pnia : 821 341 50 43

Tél : 04 67 16 50 43

Télécopie : 04 67 16 50 49

[museeinf@eai.terre.defense.gouv.fr](mailto:museeinf@eai.terre.defense.gouv.fr)

**TARIFS**

Individuel : 4 €

groupes : 2 € par personne

groupes scolaires : réservation par téléphone.

Gratuit en individuel pour les moins de 18 ans,

(pour les autres catégories,  
se renseigner auprès de nos services)



**S.A.R.L. IML**

**INSIGNES MILITAIRES LAVOCAT  
ACHAT-VENTE-ECHANGES**

Hôtel d'entreprises - Z.A. les Yeuzes

34270 CLARET

Tél : 04 67 59 68 34

Fax : 04 67 59 57 09

**[www.i-m-l.com](http://www.i-m-l.com)**

**Catalogue sur demande**

e-mail : [insigne.militaire.lavocat@wanadoo.fr](mailto:insigne.militaire.lavocat@wanadoo.fr)



